

CONTES
ET
NOUVELLES
EN VERS,
PAR M. DE LA FONTAINE.
TOME SECOND.



A LONDRES,

M. DCC. XLIII.

COMPTON

ET

WOLFE

EN VRS

PAR M. DE LA FONTAINE

TOURNAI



LONDON

M. DCC. LII

P R E F A C E

D E

L' A U T E U R

Sur le second tome de ces Contes.

VOICI les derniers ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'Auteur ; & par conséquent la dernière occasion de justifier ses hardiesses , & les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes , des vers qui enjambent , des deux voyelles sans élision , ni en général de ces sortes de négligences qu'il ne se pardonneroit pas lui-même en un autre genre de Poësie ; mais qui sont inséparables , pour ainsi dire , de celui-ci. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de Contes en de longs détours , en des recits aussi froids que beaux , en des contraintes fort inutiles , & lui feroit négliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations étudiées pour les grands sujets , & ne pas

P R E F A C E.

faire un Poëme Epique des aventures de Renaud d'Ast. Quand celui qui a rimé ces Nouvelles y auroit apporté tout le soin & l'exaëtitude qu'on lui demande ; outre que ce soin s'y remarqueroit, d'autant plus qu'il y est moins nécessaire, & que cela contrevient aux préceptes de Quintilien ; encore l'Auteur n'auroit-il pas satisfait au principal point, qui est d'attacher le lecteur, de le réjouir, d'attirer malgré lui son attention, de lui plaire enfin. Car, comme l'on sait, le secret de plaire ne consiste pas toujours en l'ajustement, ni même en la régularité : il faut du piquant & de l'agréable, si l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautés régulières qui ne touchent point, & dont personne n'est amoureux ? Nous ne voulons pas ôter aux modernes la louange qu'ils ont méritée. Le beau tour des vers, le beau langage, la justesse, les bonnes rimes sont des perfections en un Poëte ; cependant que l'on considère quelqu'unes de nos épigrammes où tout cela se rencontre ; peut-être y trouvera-t-on beaucoup moins de sel, j'oserois dire encore bien moins de

P R E F A C E.

graces, qu'en celles de Marot & de S. Gelais ; quoique les ouvrages de ces derniers soient presque tous pleins de ces mêmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'étoient pas des fautes en leur siècle, & que s'en sont de très-grandes au nôtre. A cela nous répondons par un même raisonnement, & disons comme nous avons déjà dit, que s'en seroit en effet dans un autre genre de Poësie, mais que ce n'en sont point dans celui-ci. Feu Monsieur de Voiture en est le garant. Il ne faut que lire ceux de ses ouvrages où il fait revivre le caractère de Marot : car notre Auteur ne prétend pas que la gloire lui en soit dûë ; ni qu'il ait mérité non plus de grands applaudissemens du public pour avoir rimé quelques Contes. Il s'est véritablement engagé dans une carrière toute nouvelle, & la fournie le mieux qu'il a pû ; prenant tantôt un chemin, tantôt l'autre ; & marchant toujours plus assurément quand il a suivi la manière de nos vieux Poëtes, Quorum in hac re imitari negligentiam exoptat, potius quàm istorum diligentiam. Mais en disant que nous voulions pas-

P R E F A C E.

Sur ce point-là, nous nous sommes insensiblement engagés à l'examiner; & peut-être n'a-ce pas été inutilement; car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'Auteur se donne de tailler dans le bien d'autrui ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les Nouvelles même les plus connues, ne s'en trouvant point d'inviolable pour lui. Il retranche, il amplifie, il change les incidens, & les circonstances, quelquefois le principal événement & la suite: enfin ce n'est plus la même chose; c'est proprement une Nouvelle nouvelle; & celui qui l'a inventée auroit de la peine à reconnoître son propre ouvrage. Non sic decet contaminari fabulas, diront les Critiques. Et comment ne le diroient-ils pas? Ils ont bien fait le même reproche à Térence; mais Térence s'est moqué d'eux, & a prétendu avoir droit d'en user ainsi. Il a mêlé du sien parmi les sujets qu'il a tirés de Ménandre, comme Sophocle & Euripide ont mêlé du leur parmi ceux qu'ils ont tirés des Ecrivains qui les précédoient, n'épargnant Histoire ni Fable où il

P R E F A C E

s'agissoit de la bienséance & des règles du Dramatique. Ce privilège cessera-t'il à l'égard des Contes faits à plaisir ; & faudra-t'il avoir dorénavant plus de respect , & plus de Religion , s'il est permis d'ainsi dire , pour le mensonge , que les Anciens n'en ont eu pour la vérité ? Jamais ce qu'on appelle un bon Conte ne passe d'une main à l'autre sans recevoir quelque nouvel embellissement. D'où vient donc , nous pourra-t-on dire qu'en beaucoup d'endroits l'Auteur retranche au lieu d'enrichir ? Nous en demeurons d'accord , & il le fait pour éviter la longueur & l'obscurité , deux défauts intolérables dans ces matières , le dernier sur-tout : car si la clarté est recommandable en tous les ouvrages de l'esprit , on peut dire qu'elle est nécessaire dans les récits , où une chose la plupart du temps , est la suite & la dépendance d'une autre , où le moindre fonde quelquefois le plus important ; en sorte que si le fil vient une fois à se rompre , il est impossible au lecteur de le renouer. D'ailleurs , comme les narrations en vers sont très-mal aisées , il se faut charger de circonstances le moins qu'on peut. Par ce moyen vous vous

P R E F A C E.

Soulagez vous-même, & vous soulagez aussi le lecteur à qui l'on ne sauroit manquer d'appréter des plaisirs sans peine. Que si l'Auteur a changé quelques incidens, & même quelque catastrophe, ce qui préparoit cette catastrophe & la nécessité de la rendre heureuse l'y ont contraint. Il a crû que dans ces sortes de Contes chacun devoit être content à la fin : cela plaît au lecteur, à moins qu'on ne lui ait rendu les personnes trop odieuses : mais il n'en faut point venir là si l'on peut, ni faire rire & pleurer dans une même Nouvelle. Cette bigarrure déplaît à Horace sur toutes choses : il ne veut pas que nos compositions ressemblent aux crotesses, & que nous fassions un ouvrage moitié femme moitié poisson. Ce sont les raisons générales que l'Auteur a eues : on en pourroit encore alléguer de particulières, & défendre chaque endroit ; mais il faut laisser quelque chose à faire à l'habileté & à l'indulgence des lecteurs. Ils se contenteront donc de ces raisons-ci. Nous les aurions mises un peu plus en jour, & fait valoir davantage, si l'étendue des Préfaces l'avoit permis.

CONTES

V I E

DE LA FONTAINE.

CETTE courte vie de la Fontaine sera dégagée des contes populaires, sinon faux, du moins insipides & même indécens, dont l'histoire des hommes célèbres n'est que trop souvent défigurée. Ne peut-on pas les caractériser, sans entrer dans des détails puérils, qui deshonnorent également & le pinceau & le portrait. On ne dira donc ici de la personne de la Fontaine, que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté. L'éloge singulier, ou plutôt la satire en forme d'éloge, qu'on en trouve dans la continuation de l'histoire de l'Académie Française par M. l'abbé d'Olivet, n'est ni l'unique, ni même la principale source où l'on a puisé ce qu'on en va lire. On s'est plutôt fié à un mémoire, fourni par le petit-fils de la Fontaine même, où l'on a trouvé des particularités qui ne se rencontrent point ailleurs, & qui font moins de tort à l'esprit & au bon sens de ce Poète respectable, que certains petits faits qu'on a inconsidérément racontés.

Jean de la Fontaine naquit à Château-Thierry le 8 de Juillet 1621. (c'est-à-dire un an après Molière) de Jean de la Fontaine, Maître des Eaux & Forêts, & de Françoise Pidoux, fille du Bailli de Coulommiers. On croit qu'il fit ses premières études à Reims, ville qu'il a toujours extrêmement chérie. A l'âge de dix-neuf ans il entra chez les PP. de l'Oratoi-

re , qu'il quitta dix-huit mois après. Cette Congrégation , rivale d'une Société féconde en gens d'esprit & de goût , a été l'école de plusieurs Ecrivains célèbres , & elle a donné , comme l'autre , des Membres à l'Académie Françoisse.

La Fontaine ignoroit encore à vingt-deux ans ses talens singuliers pour la Poésie , lorsqu'on lut devant lui une Ode de Malherbe. Il l'écouta avec une surprise & une admiration , égales à celle d'un homme qui a l'imagination frappée d'un objet confus qu'il cherche sans le connoître : s'il vient par hasard à le renconfrer , ses regards le dévorent , & son esprit satisfait le saisit avec transport. Telle fut l'impression que fit sur la Fontaine la lecture de cette Ode. Son goût se déclara , & son génie se développa aussi-tôt. Il se reconnut en quelque sorte dans l'entousiasme lyrique , dont les vers , qu'il venoit d'entendre , étoient animés ; & le feu poétique , qu'il renfermoit en lui-même , sembla s'allumer à celui de Malherbe. Il se mit à lire ce Poète , à le méditer , à l'apprendre par cœur , à le déclamer , & enfin à l'imiter. Il confia les premiers essais de sa plume à un de ses parens , nommé Pintrel , Procureur du Roi au Présidial de Château-Thierry. Celui-ci applaudit aux productions naissantes du jeune Poète ; il l'encouragea , & lui fit lire les meilleurs Auteurs Latins , Horace , Virgile , Térence & Quintilien. Ce Pintrel fut donc par rapport à la Fontaine , ce que le grand-pere de Molière avoit été à l'égard de cet illustre Auteur : car tout le monde sait que c'est au

goût de l'Ayeul pour la Comédie, que nous devons les charmantes pièces du petit-fils.

Nourri de la lecture des Auteurs Latins, la Fontaine passa à celle des Auteurs François & Italiens. Il fit ses délices de Rabelais, de Marot & de d'Urfé. Le premier le divertissoit par son burlesque enjouement; il choisit le second pour son modèle en fait de style, comme celui qui avoit attrapé le vrai tour du genre naïf. Il tiroit de l'Astrée de d'Urfé ces images champêtres, qui lui sont si familières. L'Arioste & Bocace, où il a puisé la matière de bien des contes, étoient encore au nombre de ses Auteurs favoris; & ce qu'on ne croira peut-être pas, c'est que Platon & Plutarque faisoient un des principaux ornemens de sa Bibliothèque. Ils lui fournissoient ces belles maximes de Morale & de Politique qu'il a semées dans ses fables. Car, à l'exemple des grands maîtres, il n'y avoit point de livre qu'il ne mît à profit; semblable à l'Abeille qui tire du suc de toutes les fleurs, & bien différent de ces Poètes paresseux & ignorans, qui nés avec un heureux génie, sont médiocres & stériles par leur propre faute. L'esprit le plus fécond s'épuise bien-tôt, s'il n'est soutenu par la lecture réfléchie des bons Ecrivains.

Quoique toute sorte de liens fussent contraires au goût de la Fontaine, & que le mariage en particulier dût lui paroître un engagement bien pénible, il s'y détermina par complaisance pour ses parens, & il se laissa marier. On lui fit épouser Marie Hericard, fille d'un Lieutenant-Général de la Ferté-Milon, patrie du grand Racine, dont il fut toujours l'ami. Sa fem-

me avoit de la beauté, & un esprit supérieur, qui la rendoient estimable aux yeux même de son mari. Il ne composoit aucun Ouvrage qu'il ne la consultât. Cependant son goût pour la capitale du Royaume, & son éloignement pour tout ce qui sentoit la gêne, ne lui permirent pas de vivre long-temps en ménage. La fameuse Duchesse de Bouillon, nièce du Cardinal Mazarin, ayant été exilée à Château-Thierry, voulut connoître la Fontaine. On le lui présenta, & il en fut goûté. Comme elle avoit l'esprit badin & enjoué, elle l'engagea à composer des pièces dans le genre qui la flattoit le plus. Telle fut, dit-on, l'origine des contes. Rappelée à Paris, elle y amena la Fontaine, qui trouva dans cette ville un de ses parens, nommé Jannart, substitut & favori de M. Fouquet. Cette rencontre attacha naturellement le Poète à M. Fouquet, qui lui fit une pension. La Fontaine lui présentait à chaque quartier son reçu, qui consistoit en une pièce de vers. On a conservé ces quittances poétiques dans l'édition trop ample de ses Oeuvres posthumes.

Jannart ayant été enveloppé dans la disgrâce de M. Fouquet, il fut exilé à Limoges, où la Fontaine le suivit. Il nous a laissé la relation de ce voyage en douze Lettres écrites à sa femme. De retour de Limoges, d'où Jannart fut bien-tôt rappelé, la Fontaine entra chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, en qualité de Gentilhomme. La mort précipitée de cette Princesse fit évanouir les grandes espérances de fortune, dont d'autres à sa place se seroient flattés. Il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, M. le Prince

de Conti, M. de Vendôme & M. le Duc de Bourgogne. Mesdames de Bouillon & Mazarin furent aussi du nombre de ses bienfaitrices. Madame de la Sablière, cette femme si célèbre pour qui Bernier fit l'abregé de Gassendi, se chargea pour lui des soins domestiques, en le retirant chez elle.

Attaché à Paris par les agrémens qu'il y trouvoit, & par ses liaisons avec tous les beaux-esprits de son siècle, il alloit néanmoins tous les ans, au mois de Septembre, rendre une visite à sa femme, & il menoit avec lui Racine, Despreaux, Chapelles ou quelques-autres écrivains de ce nom. Mais comme il ne vouloit pas que ces visites fussent stériles pour lui, il vendoit à chaque voyage quelque portion de son bien, qui se trouva entièrement dissipé, autant par sa négligence que par sa prodigalité. Il ne passa jamais de bail de maison, & il ne renouvela jamais celui d'une ferme. Sa femme, qui ne s'entendoit pas mieux que lui à faire valoir leurs terres, contribua beaucoup à la perte d'un patrimoine assez considérable, dont une partie tomba par usurpation dans des mains étrangères.

Le même esprit de simplicité, de candeur & de naïveté, que nous admirons dans les Ouvrages de la Fontaine, le caractérisoit lui-même, & jamais Auteur ne s'est mieux peint dans ses Livres. Il étoit plein de probité & de droiture, doux, ingénu, naturel, sincère, crédule, facile, sans ambition, sans fiel, prenant tout en bonne part; &, ce qui est plus rare, estimant ses confreres les Auteurs, & vivant bien avec eux. Il parloit peu, & à moins qu'il ne se trou-

vât avec des amis familiers, ou que le discours ne roulât sur quelque matière qui fût de son goût, il ne paroïsoit qu'un homme fort ordinaire. On a toujours remarqué que la plupart des savans & des fameux écrivains ne sont pas les plus brillans dans la société; & une conversation enjouée, toujours semée de traits d'esprit & de saillies, n'est pas, comme on fait une marque infailible du génie, ni même du véritable esprit. L'illustre Rousseau avoit aussi peu de talent que la Fontaine pour la conversation, à moins qu'on ne lui parlât de Belle Lettres, ou que son imagination ne fût échauffée par quelque dispute agréable. Voici un trait qui peint bien le caractère naïf & silencieux de notre célèbre Auteur. Ayant été invité à dîner dans une maison, comme pour amuser les convives, il mangea, & ne parla point. Il se leva de table de fort bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'Académie, où on l'avoit fait entrer. On lui représenta en vain qu'il n'étoit pas encore temps: il répondit: *Je prendrai le plus long.* Ce fut chez un Fermier Général * qu'il fit, si bonne chère, avec si peu de dépense d'esprit.

Ce qui est bien digne de remarque, c'est que malgré l'idée que doivent donner de lui ses contes, il avoit les mœurs pures; & on pourroit lui appliquer ce vers d'un ancien Poète:

Lasçiva est nobis pagina, vicia proba est.

Il ne laissoit même rien échapper de libre ni d'équité.

* M. Langeois d'Imbercourt.

voque dans les conversations. On avoit beau l'agacer sur ces matières ; il étoit toujours plein de respect pour les femmes ; & ne médisoit d'elles que dans ses écrits , & en général. Ce qu'il y a même de singulier , c'est que des meres le consultoient sur l'éducation de leurs filles , & de jeunes personnes sur la manière de se conduire dans le monde. Il donnoit d'excellens conseils , qui s'éloignoient également de la farouche austérité d'un Directeur peu éclairé , & du relâchement d'un mondain peu scrupuleux.

Il eut un fils en 1660. qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. A l'âge de quatorze ans , il le mit entre les mains de Monsieur de Harlay , depuis Premier Président ; & lui recommanda son éducation & sa fortune. On rapporte que la Fontaine se rendit un jour dans une maison , où devoit venir son fils , qu'il n'avoit pas vu depuis long-temps. Il ne le reconnut point , & témoigna cependant à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit & du goût. Quand on lui eût dit que c'étoit son fils , il répondit tranquillement : *Ah ! j'en suis bien aise.*

Cette Apathie , si recherchée par les anciens Philosophes , influoit sur toute sa conduite , & le rendoit quelquefois insensible aux injures même du temps. Comme il étoit né avec un esprit aisé , à qui rien ne coûtoit , il n'eut jamais de Cabinet , & travailloit par-tout où il se sentoit inspiré. Madame de Bouillon allant un jour à Versailles le matin , le vit rêvant sous un arbre du Cours. Le soir , en revenant , elle le retrouva dans le même endroit & dans la même

me attitude , quoiqu'il fit assez froid , & qu'il eût tombé de la pluye toute la journée. La Fontaine étoit le seul qui ne s'en apperçût pas , semblable en quelque sorte au fameux Archimede , qui travailloit tranquillement , tandis que les ennemis saccoïoient la ville où il étoit , & avoient pénétré jusqu'à son logis. C'est à ces poétiques rêveries , qu'on doit attribuer toutes les histoires vraies ou fausses des distractions de notre Auteur.

Madame de la Sabliere , chez qui il demouroit depuis vingt ans , étant morte , il fut invité à se retirer en Angleterre par Madame Mazarin & par Saint Evremond , qui lui promirent toutes les aises & toutes les douceurs de la vie. Il y eut même plusieurs Seigneurs Anglois , qui jaloux que la France possédât un si grand homme , lui offrirent une fortune brillante , dans l'espérance de l'attirer dans leur Isle. La Fontaine ne fut point sourd à leurs sollicitations , & il se mit à apprendre l'Anglois ; mais son génie indolent & ennemi d'un travail pénible se dégoûta bientôt de l'étude d'une langue sèche & épineuse. Il renonça donc au voyage d'Angleterre. Les bienfaits de Monsieur le Duc de Bourgogne ne contribuèrent pas peu à le retenir à Paris , & ce jeune Méccene , déjà héritier du goût de son Ayeul pour les Lettres , épargna à sa Patrie la douleur de perdre un de ses plus beaux esprits , & la honte de ne l'avoir pas retenu dans son sein.

Il tomba malade sur la fin de l'année 1692. Le Pere Pouget , de l'Oratoire , alla lui rendre visite , &

lui parla au sujet de la Religion. La Fontaine avoit vécu dans une grande indolence sur cet article, comme sur tout le reste, se laissant guider par une simple lumière, qui ne lui découvroit que la loi naturelle. Il n'étoit ni incrédule, ni impie, & jamais il ne chercha dans des paradoxes philosophiques des principes suspects, pour justifier son irréligion ou son indifférence. Le Pere Pouget réussit à le convaincre des preuves du Christianisme. Il fit une confession générale de toute sa vie; & prêt à recevoir le Viatique, il détesta la source de sa gloire & de son immortalité, & demanda pardon à Dieu, en présence de Messieurs de l'Académie Françoisé, qu'il avoit priés de se rendre chez lui par députés; protestant que s'il recouvroit la santé, il n'emploieroit son talent qu'à écrire sur des matières de morale ou de piété.

Il vécut encore deux ans après sa conversion, & il entreprit de traduire les Hymnes de l'Eglise. Mais il n'alla pas loin, & quand même le cours de sa vie eût été prolongé, il est probable qu'il n'y auroit pas beaucoup réussi. Outre la difficulté d'exceller en ce genre, son feu poétique étoit éteint par l'âge, par le régime, & plus encore par la vie austère & pénitente qu'il s'étoit imposée à lui-même. Si dans la vigueur de son âge & de son génie, il s'étoit appliqué aux choses sacrées, il s'y seroit sans doute distingué, comme notre illustre Rousseau, qui n'a pas attendu ses dernières années, pour chanter les louanges divines. La Fontaine mourut à Paris, rue Plâtrière, le 13. de Mars 1695. âgé de soixante-quatorze ans. Il fut enterré dans le Cimetière de Saint Joseph; à

Tendrait même où son ami Molière avoit été inhumé vingt-deux ans auparavant. On le trouva couvert d'un cilice, lorsqu'on le deshabilla; ce qui a fait dire à l'illustre fils du grand Racine :

La Fontaine en gémit : à ses remords rebelle
Sa main sert malgré lui sa plume criminelle :
Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la justice,
Et l'Auteur de Joconde est armé d'un cilice.

Il me reste à caractériser le style de la Fontaine, & à dire un mot de ses compositions. Jamais homme n'écrivit avec plus de graces, plus de douceur, plus de naturel, plus de finesse & plus de facilité. C'est véritablement le Poète de la nature. Vous ne sentez nulle part le travail ni la gêne : il voyoit éclore sous sa main ces fleurs, qui coûtoient des veilles aux Boileaux & aux Racines. La Fontaine, plongé dans les douceurs d'un tranquille délire, n'éprouva certainement jamais ni fureurs, ni transports, ni fougueux enthousiasme. On diroit que ses Fables sont tombées de sa plume. Il a surpassé l'ingénieux Inventeur de l'Apologue & son admirable Copiste. Aussi élégant, aussi naturel, moins pur à la vérité, mais aussi moins froid & moins nud que Phédre, il a attrapé le point de perfection dans ce genre ; & ceux qui ont couru la même carrière, quoiqu'avec beaucoup de mérite, sont restés bien loin derrière lui. Ses Contes sont un parfait modèle du style historique dans le genre familier. Quelle exactitude,

quelle aisance , quelle vivacité dans la narration ! On est cependant obligé de dire qu'il ne met pas toujours la dernière main à un ouvrage , qu'il est quelquefois négligé , & qu'il se trouve dans cet excellent Auteur des vices de construction & quelques défauts de langage. Il faut que ceux qui le lisent , sachent discerner ces petites fautes , & ne les prennent pas pour des autorités. Mais la poésie seroit peut-être moins admirable , si elle étoit plus travaillée , & cette molle négligence décele le grand Maître , & l'Ecrivain original. C'est le caractère des esprits faciles d'être ainsi peu châtiés , & comme indépendans des regles ; à l'exemple de plusieurs grands Peintres , dont nous n'avons aucun Tableau, où il n'y ait quelque petite partie négligée. Chapelles & Chaulieu ne sont pas sur la langue plus exacts & plus scrupuleux que la Fontaine. Peut-être aussi que si ce dernier n'avoit pas essayé trop de genres différens , il auroit mis plus de correction dans ses Ecrits. C'est lui-même qui nous le dit , & voici comme il peint son inconstance :

Papillon du Parnasse , & semblable aux Abeilles ,
A qui le bon Platon compare nos merveilles ;
Je suis chose légère , & vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur , & d'objet en objet :
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au Temple de Mémoire ;
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours.

Madame de Sévigné étoit fort courroucée de cette

L'égroté de la Fontaine. „ Je voudrois, dit-elle dans
 „ une de ses Lettres, faire une Fable qui lui fit en-
 „ tendre combien cela est misérable, de forcer son
 „ esprit à sortir de son genre, & combien la folie de
 „ vouloir chanter sur tous les tons, fait une mau-
 „ vaise musique. “ Quelle vivacité cette Dame n'eût-
 elle donc pas montrée, si de son temps il y avoit eu
 un Poète assez téméraire pour essayer non-seulement
 tous les genres de Poésie, mais tous les genres de Lit-
 térature ! La Fontaine du moins n'a écrit ni sur la
 Physique ni sur l'Histoire. Son ambition se bornoit à
 exceller dans son art, se mettant peu en peine de
 tous les progrès qu'on pouvoit faire dans les autres.

La postérité de la Fontaine subsiste encore aujour-
 d'hui. Le fils qu'il avoit eu de Marie Hericard en
 1660. est mort en 1722, & a laissé un fils & trois
 filles. La famille jouit d'un privilège bien honorable
 pour la mémoire du Poète, & pour celle du Magi-
 strat qui l'accorda. La femme de la Fontaine ayant
 été inquiétée, après la mort de son mari, pour le
 paiement de quelques charges publiques, Monsieur
 d'Armenonville, alors Intendant de Soissons, écrivir
 à son Subdélégué, qu'il vouloit que la famille de la
 Fontaine fût exempte à l'avenir de toute taxe & de
 toute imposition. Tous les Intendans de Soissons se
 sont fait depuis un honneur de confirmer cette grace,
 & les descendans de notre Poète conservent précieu-
 sement la Lettre de M. d'Armenonville, aussi glo-
 rieuse pour ce grand Magistrat qui protégeoit les
 Lettres, que, &c.



C O N T E S
D E
L A F O N T A I N E .

L E S O Y E S .
D E F R E R E P H I L I P P E .

Nouvelle tirée de Boccace.



E dois trop au beau sexe ; il me fait
trop d'honneur
De lire ces récits : si tant est qu'il les
lise.

Pourquoi non ? C'est assez qu'il condamne en son
cœur

II. Part.

A

Celles qui font quelque sottise,
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve?
S'ils sont faux, ce sont vains discours;
S'ils sont vrais, il les défabrouve.
Iroit-il après tout s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie?
Je craindrois bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirans, belles; souffrez mon livre;
Je réponds de vous, corps pour corps;
Mais pourquoi les chasser? Ne sauroit-on bien
vivre,
Qu'on ne s'enferme avec les morts?
Le monde ne vous connoît guères,
S'il croit que les faveurs sont chez vous familières;
Non pas que les heureux amans
Soient ni phenix, ni corbeaux blancs;
Aussi ne sont-ce fourmillières.
Ce que mon livre en dit, doit passer pour chan-
sons.
J'ai servi des beautés de toutes les façons;
Qu'ai-je gagné? Très-peu de chose;
Rien. Je m'aviserois sur le tard d'être cause
Que la moindre de vous commît le moindre mal.
Contons; mais contons bien: c'est le point prin-
cipal;
C'est tout: à cela près, censeurs, je vous conseille

DE FRERE PHILIPPE. 3

De dormir , comme moi , sur l'une & l'autre oreille.

Censurez tant qu'il vous plaira

Méchans vers , & phrales méchantes ;

Mais pour bons tours , laissez-les là :

Ce sont choses indifférentes ;

Je n'y vois rien de périlleux.

Les meres, les maris , me prendront aux cheveux

Pour dix ou douze contes bleus !

Voyez un peu la belle affaire !

Ce que je n'ai pas fait , mon livre iroit le faire !

Beau sexe , vous pouvez le lire en sûreté ;

Mais je voudrois m'être acquitté

De cette grace par avance.

Que puis-je faire en récompense ?

Un conte où l'on va voir vos appas triompher :

Nulle précaution ne les put étouffer.

Vous auriez surpassé le printems & l'aurore

Dans l'esprit d'un garçon , si dès ses jeunes ans ,

Outre l'éclat des cieux , & les beautés des champs ,

Il eût vû les vôtres encore.

Aussi dès qu'il les vit , il en sentit les coups :

Vous surpassâtes tout : il n'eut d'yeux que pour
vous :

Il laissa les palais ; enfin votre personne

Lui parut avoir plus d'attraits ,

Que n'en auroient , à beaucoup près ,

Tous les joyaux de la couronne.

On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.

Là , son unique compagnie

Consistoit aux oiseaux: leur aimable harmonie

Le défennuyoit quelquefois.

Tout son plaisir étoit cet innocent ramage :

Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.

En une école si sauvage

Son pere l'amena dès ses plus tendres ans.

Il venoit de perdre sa mere;

Et le pauvre garçon ne connut la lumière ;

Qu'afin qu'il ignorât les gens.

Il ne s'en figura, pendant un fort long-temps ;

Point d'autres que les habitans

De cette forêt; c'est-à-dire,

Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire ;

Pour respirer sans plus, & ne songer à rien.

Ce qui porta son pere à fuir tout entretien,

Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes ;

L'une, la haine des personnes,

L'autre, la crainte ; & depuis qu'à ses yeux

Sa femme disparut, s'envolant dans les cieux,

Le monde lui fut odieux.

Las d'y gémir & de s'y plaindre,

Et par-tout des plaintes ouïr,

Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,

Et le reste des femmes craindre.

Il voulut être hermite, & destina son fils

A ce même genre de vie.

Ses biens aux pauvres départis,

Il s'en va seul, sans compagnie,

Que celle de ce fils qu'il portoit dans ses bras :

DE FRERE PHILIPPE. 5

Au fond d'une forêt il arrête ses pas.
(Cet homme s'appelloit Philippe , dit l'histoire)
Là , par un saint motif , & non par humeur noire ,
Notre hermite nouveau cache avec très-grand soin
Cent choses à l'enfant , ne lui dit près ni loin
 Qu'il fût au monde aucune femme ,
 Aucuns desirs , aucun amour ;
Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
 La nourriture de son ame.
A cinq il lui nomma des fleurs , des animaux ;
 L'entretint de petits oiseaux ;
Et parmi ce discours , aux enfans agréable ,
 Mêla des menaces du diable ;
Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon :
La crainte est aux enfans la première leçon.
Les dix ans expirés , matière plus profonde
Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde
 Au jeune enfant fut révélé ;
 Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans lui fut enseigné ,
Tout autant que l'on put , l'auteur de la nature ,
 Et rien touchant la créature.
Ce propos n'est alors déjà plus de saison
 Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ;
Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.
Quand ce fils eut vingt ans , son pere trouva bon
 De le mener à la ville prochaine.
Le vieillard tout cassé ne pouvoit plus qu'à peine
Aller quérir son vivre ; & lui mort après tout ,

6 L E S O T E S

Que feroit ce cher fils ? Comment venir à bout

De subsister sans connoître personne ?

Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône.

Il savoit bien que le garçon

N'auroit de lui , pour héritage ,

Qu'une besace & qu'un bâton :

C'étoit un étrange partage.

Le pere à tout cela songeoit sur ses vieux ans.

Au reste , il étoit peu de gens

Qui ne lui donnassent la miche.

Frere Philippe eût été riche ,

S'il eût voulu. Tous les petits enfans

Le connoissoient , & du haut de leur tête

Ils crioient : Apprêtez la quête ;

Voilà frere Philippe. Enfin dans la cité

Frere Philippe souhaité

Avoit force dévots ; de dévotes pas une :

Car il n'en vouloit point avoir.

Si tôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir ,

Le pauvre homme le mène voir

Les gens de bien , & tente la fortune ;

Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.

Voilà nos hermites partis.

Ils vont à la cité superbe , bien bâtie ,

Et de tous objets assortie :

Le Prince y faisoit son séjour.

Le jeune homme tombé des nues ,

Demandoit : Qu'est-ce là ? Ce sont des gens de cour.

DE FRERE PHILIPPE. 7

Et là ? Ce sont palais. Ici ? Ce sont statues.

Il considéroit tout , quand de jeunes beautés

Aux yeux vifs , aux traits enchantés ,

Passèrent devant lui ; dès-lors nulle autre chose

Ne pût ses regards attirer.

Adieu palais , adieu ce qu'il vient d'admirer :

Voici bien pis , & bien une autre cause

D'étonnement.

Ravi , comme en extase à cet objet charmant ,

Qu'est-ce là , dit-il à son pere ,

Qui porte un si gentil habit ?

Comment l'appelle-t-on ? Ce discours ne plut guère

Au bon vieillard , qui répondit :

C'est un oiseau qui s'appelle oye.

O l'agréable oiseau ! dit le fils plein de joie :

Oye , hélas ! chante un peu , que j'entende ta voix :

Ne pourroit-on point te connoître ?

Mon pere , je vous prie & mille & mille fois ,

Menons-en une en notre bois :

J'aurai soin de la faire paître.

RICHARD MINUTOLO.

Nouvelle tirée de Bocace.

C'EST de tout temps qu'à Naples on a vu
Régner l'amour & la galanterie.

De beaux objets cet état eût pourvu ,

A iij

Mieux que pas un qui soit en Italie.
Femmes y sont , qui font venir l'envie
D'être amoureux , quand on ne voudroit pas.
Une sur-tout , ayant beaucoup d'appas ,
Eut pour amant un jeune gentilhomme ,
Qu'on appelloit Richard Minutolo.
Il n'étoit lors de Paris jusqu'à Rome
Galant qui fût si bien le numéro.
Force lui fut ; d'autant que cette belle
(Dont sous le nom de Madame Catelle
Il est parlé dans le Décameron)
Fut un long-temps si dure & si rebelle ,
Que Minutol n'en fût tirer raison.
Que fait-il donc ? Comme il voit que son zèle
Ne produit rien , il feint d'être guéri ;
Il ne va plus chez Madame Catelle ;
Il se déclare amant d'une autre belle ;
Il fait semblant d'en être favori.
Catelle en rit ; pas grain de jalousie.
Sa concurrente étoit sa bonne amie ;
Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis ,
Minutolo , pour lors de la partie ,
Comme en passant , mit dessus le tapis
Certain propos de certaines coquettes ,
Certain mari , certaines amourettes ,
Qu'il controuva sans personne nommer ;
Et fit si bien que Madame Catelle
De son époux commence à s'alarmer ,
Entre en soupçon , prend le morceau pour elle.

M I N U T O L O.

Tant en fut dit , que la pauvre femelle
 Ne pouvant plus durer en tel tourment ,
 Voulut favoir de son défunt amant ,
 Qu'elle tira dedans une ruelle ,
 De quelles gens il entendoit parler ;
 Qui , quoi , comment , & ce qu'il vouloit dire ;
 Vous avez eu , lui dit-il , trop d'empire
 Sur mon esprit , pour vous dissimuler.
 Votre mari voit Madame Simonne :
 Vous connoissez la galante que c'est ;
 Je ne le dis pour offenser personne ;
 Mais il y va tant de votre intérêt ,
 Que je n'ai pû me taire davantage.
 Si je vivois deffous votre servage ,
 Comme autrefois , je me garderois bien
 De vous tenir un semblable langage ,
 Qui de ma part ne seroit bon à rien.
 De ses amans toûjours on se méfie.
 Vous penseriez que par supercherie
 Je vous dirois du mal de votre époux ;
 Mais , grace à Dieu , je ne veux rien de vous :
 Ce qui me meut n'est du tout que bon zèle.
 Depuis un jour j'ai certaine nouvelle ,
 Que votre époux chez Janot le baigneur
 Doit se trouver avecque sa Donzelle.
 Comme Janot n'est pas fort grand seigneur ;
 Pour cent ducats vous lui ferez tout dire ;
 Pour cent ducats il fera tout aussi.
 Vous pouvez donc tellement vous conduire ,

Qu'au rendez-vous trouvant votre mari ;
Il sera pris sans s'en pouvoir dédire :
Voici comment. La Dame a stipulé
Qu'en une chambre , où tout sera fermé ,
L'on les mettra ; soit craignant qu'on ait vûe
Sur le baigneur ; soit que sentant son cas ,
Simonne encor n'ait toute honte bâe.
Prenez sa place , & ne marchandez pas :
Gagnez Janot ; donnez-lui cent ducats ;
Il vous mettra dedans la chambre noire ;
Non pour jeûner , comme vous pouvez croire :
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
Ne parlez point ; vous gâteriez l'histoire ,
Et vous-verrez comme tout en ira.
L'expédient plut très-fort à Catelle :
De grand dépit Richard elle interrompt :
Je vous entens ; c'est assez , lui dit-elle ,
Laissez-moi faire ; & le drôle & sa belle
Verront beau jeu , si la corde ne rompt.
Pensent-ils donc que je sois quelque buse ?
Lors pour sortir elle prend une excuse ;
Et tout d'un pas s'en va trouver Janot ,
A qui Richard avoit donné le mot.
L'argent fait tout : si l'on en prend en France
Pour obliger en de semblables cas ,
On peut juger avec grande apparence ,
Qu'en Italie on n'en refuse pas.
Pour tout carquois , d'une large escarcelle
En ce pays le dieu d'amour se sert.

Janot en prend de Richard, de Catelle ;
 Il en eût pris du grand diable d'enfer.
 Pour abréger, la chose s'exécute
 Comme Richard s'étoit imaginé.
 Sa maîtresse eut d'abord quelque dispute
 Avec Janot, qui fit le réservé ;
 Mais en voyant bel argent bien compté,
 Il promet plus que l'on ne lui demande.
 Le temps venu d'aller au rendez-vous,
 Minutolo s'y rend seul de sa bande,
 Entre en la chambre, & n'y trouve aucuns trou-
 Par où le jour puisse nuire à sa flamme.
 Guère n'attend : il tardoit à la Dame
 D'y rencontrer son perfide d'époux,
 Bien préparée à lui chanter sa gamme.
 Pas n'y manqua, l'on peut s'en assurer.
 Dans le lieu dit Janot la fit entrer.
 Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher :
 Point de mari ; point de Dame Simonne ;
 Mais au lieu d'eux Minutol en personne,
 Qui sans parler se mit à l'embrasser.
 Quant au surplus, je le laisse à penser :
 Chacun s'en doute assez, sans qu'on le die.
 De grand plaisir notre amant s'extasie.
 Que si le jeu plût beaucoup à Richard,
 Catelle aussi, toute rancune à part,
 Le laissa faire, & ne voulut mot dire.
 Il en profite, & se garde de rire ;
 Mais toutefois ce n'est pas sans effort.

De figurer le plaisir qu'a le sire ,
Il me faudroit un esprit bien plus fort.
Premièrement, il jouit de sa belle :
En second lieu , il trompe une cruelle ;
Et croit gagner les pardons en cela.
Mais à la fin Catelle s'emporta.
C'est trop souffrir , traître , ce lui dit-elle ;
Je ne suis pas celle que tu prétens :
Laisse-moi là ; si non à belles dents
Je te déchire , & te saute à la vûe.
C'est donc cela que tu te tiens en mue ,
Fais le malade , & te plains tous les jours ,
Te réservant sans doute à tes amours ?
Parle , méchant , dis-moi , suis-je pourvûe
De moins d'appas ? Ai-je moins d'agrément ,
Moins de beauté que ta Dame Simonne ?
Le rare oiseau ! O la belle friponne !
T'aimois-je moins ? Je te hais à présent ,
Et plût à Dieu que je t'eusse vû pendre.
Pendant cela Richard , pour l'appaiser ,
La caressoit , tâchoit de la baiser ,
Mais il ne put : elle s'en fût défendre.
Laisse-moi là , se mit-elle à crier :
Comme un enfant penSES-tu me traiter ?
N'approche point , je ne suis plus ta femme ,
Rens moi mon bien ; va-t-en trouver ta Dame :
Va , déloyal , va-t-en , je te le dis.
Je suis bien forte , & bien de mon pays ,
De te garder la foi de mariage.

A quoi tient-il , que pour te rendre sage ,
 Tout sur le champ je n'envoye querir
 Minutolo , qui m'a si fort chérie ?
 Je le devois , afin de te punir ;
 Et , sur ma foi , j'en ai presque l'envie.
 A ce propos le galant éclata.
 Tu ris , dit-elle : ô dieux , quelle insolence !
 Rougira-t-il ? Voyons sa contenance.
 Lors de ses bras la belle s'échappa ,
 D'une fenêtre à tâtons approcha ,
 L'ouvrit de force , & fut bien étonnée
 Quand elle vit Minutol son amant.
 Elle tomba plus d'à demi pâmée :
 Ah ! qui t'eût crû , dit-elle , si méchant ?
 Que dira-t-on ? Me voilà diffamée.
 Qui le sçaura ? dit Richard à l'instant :
 Janot est sûr ; j'en réponds sur ma vie.
 Excusez donc si je vous ai trahie ;
 Ne me sachez mauvais gré d'un tel tour :
 Adresse , force , & ruse , & tromperie ,
 Tout est permis en matière d'amour.
 J'étois réduit avant ce stratagème
 A vous servir sans plus pour vos beaux yeux :
 Ai-je failli de me payer moi-même ?
 L'eussiez-vous fait ? Non sans doute ; & les dieux
 En ce rencontre ont tout fait pour le mieux.
 Je suis content ; vous n'êtes point coupable :
 Est-ce de quoi paroître inconsolable ?
 Pourquoi gémir ? J'en connois , Dieu merci ,

Qui voudroient bien qu'on les trompât ainsi
Mais ce discours n'appaisa point Catelle :
Elle se mit à pleurer tendrement.
En cet état elle parut si belle ,
Que Minutol de nouveau s'enflammant ,
Lui prit la main. Laisse-moi , lui dit-elle :
Contenté-toi : veux-tu donc que j'appelle
Tous les voisins , tous les gens de Janot ?
Ne faites point , dit-il , cette folie ;
Votre plus court est de ne dire mot :
Pour de l'argent , & non par tromperie ,
(Comme le monde est à présent bâti)
L'on vous croiroit venue en ce lieu-ci.
Que si d'ailleurs cette supercherie
Alloit jamais jusqu'à votre mari ,
Quel déplaisir ! Songez-y , je vous prie :
En des combats n'engagez point sa vie ;
Je suis du moins aussi mauvais que lui.
A ces raisons enfin Catelle cède.
La chose étant , poursuit-il , sans remède ;
Le mieux sera que vous vous consoliez :
N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez....
Mais bannissons bien loin toute espérance.
Jamais mon zèle & ma persévérance
N'ont eu de vous que mauvais traitement,
Si vous vouliez , vous feriez aisément
Que le plaisir de cette jouissance
Ne seroit pas , comme il est , imparfait :
Que reste-t-il ? Le plus fort en est fait,

MINUTOLO. 15

Tant bien sût dire & prêcher , que la Dame
Séchant ses yeux , rassérénant son ame ,
Plus doux que miel à la fin l'écoura.
D'une faveur en une autre il passa ;
Eut un souris , puis après autre chose ,
Puis un baiser , puis autre chose encor ;
Tant que la belle , après un peu d'effort ,
Vient à son point , & le drôle en dispose.
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été :
Car quand l'amour d'un & d'autre côté
Veut s'entremettre , & prend part à l'affaire ,
Tout va bien mieux , comme m'ont assuré
Ceux que l'ont tient savans en ce mystere.

Ainsi Richard jouït de ses amours ,
Vécut content , & fit force bons tours ;
Dont celui-ci peut passer à la montre.
Pas ne voudrois en faire un plus rusé.
Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre
D'un pareil cas je me fusse avisé !



LES CORDELIERS
DE CATALOGNE.

Nouvelle tirée des cent Nouvelles nouvelles.

JE vous veux conter la besogne
Des cordeliers de Catalogne ;
Besogne où ces peres en Dieu
Témoignèrent en certain lieu
Une charité si fervente,
Que mainte femme en fut contente ;
Et crût y gagner Paradis.
Telles gens par leurs bons avis ,
Mettent à bien les jeunes ames ,
Tirent à soi filles & femmes ,
Se savent emparer du cœur ,
Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent ainsi qu'on peut croire ,
Et qu'on verra par cette histoire.

Au temps que le sexe vivoit
Dans l'ignorance , & ne savoit
Glofer encor sur l'Evangile ,
(Temps à cotter fort difficile)
Un essaim de freres Mineurs ,
Pleins d'appétit , & beaux dîneurs ,

S'alla

DE CATALOGNE. 17

S'alla jetter dans une ville,
En jeune beautés très-fertile.
Pour des galants, peu s'en trouvoit ;
De vieux maris, il en pleuvoit.
A l'abord une confrérie
Par les bons peres fut bâtie ;
Femme n'étoit qui n'y courût,
Qui ne s'en mît, & qui ne crût
Par ce moyen être sauvée :
Puis quand leur foi fut éprouvée,
On vint au véritable point.
Frere André ne marchanda point,
Et leur fit ce beau petit prêche:
Si quelque chose vous empêche
D'aller tout droit en Paradis,
C'est dépargner pour vos maris
Un bien dont ils n'ont plus que faire ;
Quand ils ont pris leur nécessaire ;
Sans que jamais il vous ait plu
Nous faire part du superflu.
Vous me direz que notre usage
Répugne aux dons du mariage :
Nous l'avouons, &, Dieu merci,
Nous n'aurions que voir en ceci,
Sans le soin de vos consciences.
La plus griève des offenses
C'est d'être ingrate : Dieu l'a dit.
Pour cela satan fut maudit :
Prenez-y garde ; & de vos restes
II. Part.

18 LES CORDELIERS

Rendez grace aux bontés célestes ,
 Nous laissant dimer sur un bien ,
 Qui ne vous coûte presque rien .
 C'est un droit , ô troupe fidèle ,
 Qui vous témoigne notre zèle ;
 Droit authentique & bien signé ,
 Que les Papes nous ont donné ;
 Droit enfin , & non pas aumône :
 Toute femme doit en personne
 S'en acquitter trois fois le mois ,
 Vers les enfans de saint François .
 Cela fondé sur l'Ecriture :
 Car il n'est bien dans la nature ,
 (Je le répète , écoutez-moi)
 Qui ne subisse cette loi
 De reconnoissance & d'hommage :
 Or les œuvres de mariage
 Etant un bien , comme savez ,
 Ou savoir chacune devez ,
 Il est clair que dîme en est dûë .
 Cette dîme sera reçûë
 Selon notre petit pouvoir .
 Quelque peine qu'il faille avoir ,
 Nous la prendrons en patience :
 N'en faites point de conscience ;
 Nous sommes gens qui n'avons pas
 Toutes nos aises ici bas .
 Au reste , il est bon qu'on vous dise ,
 Qu'entre la chair & la chemise

DE CATALOGNE. 19

Il faut cacher le bien qu'on fait :
Tout ceci doit être secret ,
Pour vos maris & pour tout autre.
Voici trois beaux mots de l'Apotre
Qui sont à notre intention :
Foi , charité , discrétion.

Frere André, par cette éloquence,
Satisfit fort son audience ,
Et passa pour un Salomon ;
Peu dormirent à son sermon.
Chaque femme , ce dit l'histoire ,
Garda très-bien dans sa mémoire ,
Et mieux encor dedans son cœur
Le discours du prédicateur.
Ce n'est pas tout , il s'exécute :
Chacune accourt ; grande dispute
A qui la première payra.
Mainte bourgeoise murmura
Qu'au lendemain on l'eût remise.
Et notre mere sainte Eglise ,
Ne sachant comment renvoyer
Cet escadron prêt à payer ,
Fut contrainte enfin de leur dire :
De par Dieu souffrez qu'on respire ;
C'en est assez pour le présent ;
On ne peut faire qu'en faisant.
Réglez votre temps sur le nôtre ;
Aujourd'hui l'une , & demain l'autre.

20 *LES CORDELIERS*

Tout avec ordre , & croyez nous :
On en va mieux , quand on va doux.

Le sexe suit cette sentence.

Jamais de bruit pour la quittance ;

Trop bien quelque collation ,

Et le tout par dévotion.

Puis de trinquer à la commere.

Je laisse à penser quelle chere

Faisoit alors frere Frapart.

Tel d'entr'eux avoit pour sa part

Dix jeunes femmes bien payantes ,

Frisques , gaillardes , attrayantes.

Tel aux douze & quinze passoit.

Frere Roc à vingt se chauffoit.

Tant & si bien que les Donzelles ,

Pour se montrer plus ponctuelles ,

Payoient deux fois assez souvent :

Dont il avint que le couvent ,

Las enfin d'un tel ordinaire ,

Après avoir à cette affaire

Vaqué cinq ou six mois entiers ,

Eût fait crédit bien volontiers.

Mais les Donzelles scrupuleuses

De s'acquitter étoient soigneuses ,

Croyant faillir en retenant

Un bien à l'ordre appartenant ,

Point de dîmes accumulées :

Il s'en trouva de si zélées ,

DE CATALOGNE. 28

Que par avance elles payoient.
Les beaux peres n'expédioient
Que les fringantes & les belles,
Enjoignant aux sempiternelles
De porter en bas leur tribut :
Car dans ces dimes de rebut
Les lais trouvoient encore à frire.
Bref, à peine il se pourroit dire,
Avec combien de charité
Le tout étoit exécuté.

Il avint qu'une de la bande,
Qui vouloit porter son offrande,
Un beau soir, en chemin faisant,
Et son mari la conduisant,
Lui dit : Mon Dieu, j'ai quelque affaire
Là dedans avec certain frere ;
Ce sera fait dans un moment.
L'époux répondit brusquement :
Quoi ? Quelle affaire ? Etes vous folle ?
Il est minuit sur ma parole :
Demain vous direz vos péchés,
Tous les bons peres sont couchés.
Cela n'importe, dit la femme.
Et par Dieu si, dit-il, Madame,
Je tiens qu'il importe beaucoup,
Vous ne bougerez pour ce coup.
Qu'avez-vous fait, & quelle offense
Presse ainsi votre conscience ?

12 LES CORDELIERS

Demain matin j'en suis d'accord.

Ah ! Monsieur, vous me faites tort ;

Reprit-elle ; ce qui me presse ,

Ce n'est pas d'aller à confesse ,

C'est de payer ; car si j'attens ,

Je ne le pourrai de long-temps ;

Le frere aura d'autres affaires.

Quoi payer ? La dîme aux bons peres ;

Quelle dîme ? Savez-vous pas ?

Moi je le fai ! C'est un grand cas

Que toujours femme aux moines donne ?

Mais cette dîme , ou cette aumône ,

La saurai-je point à la fin ?

Voyez , dit-elle , qu'il est fin ,

N'entendez-vous pas ce langage ?

C'est des œuvres de mariage.

Quelles œuvres ? reprit l'époux.

Et là , Monsieur , c'est ce que nous...

Mais j'aurois payé depuis l'heure ,

Vous êtes cause qu'en demeure

Je me trouve présentement ;

Et cela je ne sai comment ;

Car toujours je suis coûtumière ;

De payer toute là première.

L'époux rempli d'étonnement ,

Eut cent penfers en un moment ;

Par tant d'endroits tourna sa femme ;

Qu'il apprit que mainte autre Dame

Payoit la même pension ;

DE CATALOGNE. 23

Ce lui fut consolation.
Sachez , dit la pauvre innocente ,
Que pas une n'en est exempte :
Votre sœur paye à frere Aubri ;
La baillie au pere Fabri ;
Son altesse au frere Guillaume ,
Un des beaux moines du Royaume.
Moi , qui paye à frere Girard ,
Je voulois lui porter ma part.
Que de maux la langue nous cause !
Quand ce mari fût toute chose ,
Il résolut premièrement ,
D'en avertir secrettement
Monseigneur , puis les gens de ville ;
Mais comme il étoit difficile
De croire un tel cas dès l'abord ,
Il voulut avoir le rapport
Du drôle à qui payoit sa femme.
Le lendemain devant la Dame
Il fait venir frere Girard ,
Lui porte à la gorge un poignard ,
Lui fait conter tout le mystère :
Puis ayant enfermé ce frere
A double clef , bien garotté ,
Et la Dame d'autre côté ,
Il va par-tout conter sa chance.
Au logis du Prince il commence ;
Puis il descend chez l'Echevin ;
Puis il fait sonner le tocsin.

24 LES CORDELIERS.

Chacun opine à la vengeance.
 L'un dit qu'il faut en diligence
 Aller massacrer ces cagots ;
 L'autre dit qu'il faut de fagots
 Les entourer dans leur repaire ,
 Et brûler gens & monastère.
 Tel veut qu'ils soient à l'eau jettés ;
 Dedans leurs froes empaquetés ;
 Tel invente un autre supplice ,
 Et chacun selon son caprice :
 Bref , tous conclurent à la mort ;
 L'avis du feu fut le plus fort.
 On court au couvent tout à l'heure ;
 Mais par respect de la demeure ,
 L'arrêt ailleurs s'exécuta ;
 Un bourgeois sa grange prêta.
 La penaille ensemble enfermée ,
 Fut en peu d'heures consumée ,
 Les maris sautans à l'entour ,
 Et dansans au son du tambour.
 Rien n'échappa de leur colere ,
 Ni moinillon , ni béat pere ;
 Robes , manteaux , & capuchons ;
 Tout fut brûlé comme cochons.
 Tous périrent dedans les flammes.
 Je ne sai ce qu'on fit des femmes :
 Pour le pauvre frere Girard ,
 Il avoit eu son fait à part.

LE BERCEAU.

Nouvelle tirée de Boccace.

NON loin de Rome un hôtelier étoit,
 Sur le chemin qui conduit à Florence,
 Homme sans bruit, & qui ne se piquoit
 De recevoir gens de grosse dépense:
 Même chez lui rarement on gîtoit.
 Sa femme étoit encor de bonne affaire,
 Et ne passoit de beaucoup les trente ans:
 Quant au surplus, ils avoient deux enfans;
 Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.
 Comme il arrive, en allant & venant,
 Pinucio, jeune homme de famille,
 Jetta si bien les yeux sur cette fille,
 Tant la trouva gracieuse & gentille,
 D'esprit si doux, & d'air tant attrayant;
 Qu'il s'en piqua: très-bien le lui fût dire;
 Muet n'étoit, elle sourde non plus,
 Dont il avint qu'il sauta par-dessus
 Ces longs soupirs, & tout ce vain martyre.
 Se sentir pris, parler, être écouté,
 Ce fut tout un; car la difficulté
 Ne gissoit pas à plaire à cette belle.
 Pinuce étoit gentilhomme bien fait;
 Et jusque-là la fille n'avoit fait

Grand cas des gens de même étoffe qu'elle :
Non qu'elle crut pouvoir changer d'état ;
Mais elle avoit , nonobstant son jeune âge ,
Le cœur trop haut , le goût trop délicat ,
Pour s'en tenir aux amours de village.
Colette donc (ainsi l'on l'appelloit)
En mariage à l'envi demandée ,
Rejettoit l'un , de l'autre ne vouloit ,
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.
Longs pourparlers avecque son amant
N'étoient permis ; tout leur faisoit obstacle.
Les rendez-vous & le soulagement
Ne se pouvoient , à moins que d'un miracle.
Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.
Ne gênez point , je vous en donne avis ,
Tant vos enfans , ô vous peres & meres ,
Tant vos moitiés , vous époux & maris ;
C'est où l'amour fait le mieux ses affaires.

Pinucio , certain soir qu'il faisoit
Un temps fort brun , s'en vient en compagnie
D'un sien ami , dans cette hôtellerie
Demander gîte. On lui dit qu'il venoit
Un peu trop tard. Monsieur , ajouta l'hôte ,
Vous savez bien comme on est à l'étroit ;
Dans ce logis tout est plein jusqu'au toit :
Mieux vous vaudroit passer outre , sans faute ;
Ce gîte n'est pour gens de votre état.

N'avez-vous point encor quelque grabat,
 Reprit l'amant, quelque coin de réserve ?
 L'hôte repart : Il ne nous reste plus
 Que notre chambre, où deux lits sont tendus ;
 Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve
 Aux survenans ; l'autre nous l'occupons.
 Si vous voulez coucher de compagnie
 Vous & Monsieur, nous vous hébergerons.
 Pinuce dit : Volontiers ; je vous prie
 Que l'on nous serve à manger au plutôt.
 Leur repas fait on les conduit en haut.

Pinucio, sur l'avis de Colette,
 Marque de l'œil comme la chambre est faite.
 Chacun couché, pour la belle on mettoit
 Un lit de camp : celui de l'hôte étoit
 Contre le mur, attenant de la porte,
 Et l'on avoit placé de même sorte,
 Tout vis-à-vis, celui du survenant ;
 Entre les deux, un berceau pour l'enfant,
 Et toutefois plus près du lit de l'hôte.
 Cela fit faire une plaisante faute
 A cet ami qu'avoit notre galant.
 Sur le minuit que l'hôte apparemment
 Devoit dormir, l'hôtesse en faire autant,
 Pinucio, qui n'attendoit que l'heure,
 Et qui comptoit les momens de la nuit,
 Son temps venu, ne fait longue demeure,
 Au lit de camp s'en va droit, & sans bruit.

Pas ne trouva la pucelle endormie ;
J'en jurerois. Colette apprit un jeu
Qui , comme on fait , l'asse plus qu'il n'ennuie.
Treve se fit ; mais elle dura peu :
Larcins d'amour ne veulent longue pose.
Tout à merveille alloit au lit de camp ,
Quand cet ami qu'avoit notre galant ,
Pressé d'aller mettre ordre à quelque chose ,
Qu'honnêtement exprimer je ne puis ,
Voulut sortir , & ne put ouvrir l'huis ,
Sans enlever le berceau de sa place ,
L'enfant avec , qu'il mit près de leur lit ;
Le détourner auroit fait trop de bruit.
Lui revenu , près de l'enfant il passe ,
Sans qu'il daignât le remettre en son lieu ;
Puis se recouche , & quand il plût à Dieu ,
Se rendormit. Après un peu d'espace ,
Dans le logis je ne sai quoi tomba :
Le bruit fut grand ; l'hôtesse s'éveilla ,
Puis alla voir ce que ce pouvoit être.
A son retour le berceau la trompa.
Ne le trouvant joignant le lit du maître ,
Saint Jean , dit-elle en soi-même aussitôt ,
J'ai pensé faire une étrange bêtise :
Près de ces gens je me suis , peu s'en faut ,
Remise au lit en chemise ainsi nue ;
C'étoit pour faire un bon charivari.
Dieu soit loué que ce berceau me montre
Que c'est ici qu'est couché mon mari.

Difant ces mots , auprès de cet ami
 Elle fe met. Fou ne fut , n'étourdi
 Le compagnon dedans un tel rencontre ;
 La mit en œuvre , & fans témoigner rien ,
 Il fit l'époux ; mais il le fit trop bien :
 Trop bien ! Je faux , & c'est tout le contraire :
 Il le fit mal ; car qui le veut bien faire
 Doit en befongne aller plus doucement. —
 Auffi l'hôteffe eut quelque étonnement.
 Qu'a mon mari , dit-elle , & quelle joie
 Le fait agir en homme de vingt ans ?
 Prenons ceci , puisque Dieu nous l'envoie ;
 Nous n'aurons pas toujours tel paffe-temps.
 Elle n'eut dit ces mots entre fes dents ,
 Que le galant recommence la fête.
 La Dame étoit de bonne emplette encor ;
 J'en ai , je croi , dit un mot dans l'abord :
 Chemin faifant , c'étoit fortune honnête.

Pendant cela , Colette appréhendant
 D'être furprife avecque fon amant ,
 Le renvoya le jour venant à poindre.
 Pinucio voulant aller rejoindre
 Son compagnon , tomba tout de nouveau
 Dans cette erreur que caufoit le berceau ,
 Et pour fon lit il prit le lit de l'hôte.
 Il n'y fut pas , qu'en abaiffant fa voix ,
 (Gens trop heureux font toujours quelque faute)
 Ami , dit-il , pour beaucoup je voudrois

Te pouvoir dire à quel point va ma joie.

Je te plains fort que le ciel ne t'envoie

Tout maintenant même bonheur qu'à moi.

Ma foi , Colette est un morceau de Roi.

Si tu savois ce que vaut cette fille !

J'en ai bien vû ; mais de telle , entre nous ,

Il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux ,

Le corps mieux fait , la taille plus gentille ,

Et des tetons ! Je ne te dis pas tout.

Quoiqu'il en soit , avant que d'être au bout ,

Gaillardement six postes se sont faites ;

Six de bon compte , & ce ne sont fornettes.

D'un tel propos l'hôte tout étourdi

D'un ton confus gronda quelques paroles.

L'hôtesse dit tout bas à cet ami ,

Qu'elle prenoit toujours pour son mari :

Ne reçois plus chez toi ces têtes folles :

N'entens-tu point comme ils sont en débat ?

En son séant l'hôte sur son grabat

S'étant levé , commence à faire éclat.

Comment , dit-il , d'un ton plein de colère ,

Vous veniez donc ici pour cette affaire ?

Vous l'entendez : & je vous fai bon gré

De vous moquer encor comme vous faites.

Prétendez-vous , beau Monsieur que vous êtes ,

En demeurer quitte à si bon marché ?

Quoi ! Ne tient-il qu'à honnir des familles ?

Pour vos ébats nous nourrirons nos filles !

J'en suis d'avis. Sortez de ma maison :

Je jure Dieu que j'en aurai raison.
 Et toi , coquine , il faut que je te tue.
 A ce discours proféré brusquement ,
 Pinuccio , plus froid qu'une statue ,
 Restra sans poulx , sans voix , sans mouvement.
 Chacun se tût l'espace d'un moment.
 Colette entra dans des peurs nompareilles.
 L'hôteſſe ayant reconnu son erreur ,
 Tint quelque temps le loup par les oreilles.
 Le seul ami se souvint par bonheur
 De ce berceau , principe de la chose.
 Adressant donc à Pinuce sa voix :
 T'en tiendras-tu , dit-il , une autre fois ?
 T'ai-je averti que le vin feroit cause
 De ton malheur ? Tu fais que quand tu bois ,
 Toute la nuit tu cours , tu te démenes ,
 Et vas contant mille chimères vaines ,
 Que tu te mets dans l'esprit en dormant :
 Reviens au lit. Pinuce au même instant
 Fait le dormeur , poursuit le stratagème ,
 Que le mari prit pour argent comptant.
 Il ne fut pas jusqu'à l'hôteſſe même
 Qui n'y voulût aussi contribuer :
 Près de sa fille elle alla se placer ,
 Et dans ce poste elle se sentit forte.
 Par quel moyen , comment , de quelle sorte ,
 S'écria-t-elle , auroit-il pû coucher
 Avec Colette , & la deshonorer ?
 Je n'ai bougé toute nuit d'auprès d'elle :

Elle n'a fait ni pis ni mieux que moi :
 Pinucio nous l'alloit donner belle.
 L'hôte reprit : C'est assez ; je vous croi.
 On se leva : ce ne fut pas sans rire ;
 Car chacun d'eux en avoit sa raison.
 Tout fut secret ; & quiconque eut du bon ;
 Par devers soi le garda sans rien dire.

L'ORAISON DE SAINT JULIEN.

Nouvelle tirée de Bocace.

BE AUCOUP de gens ont une ferme foi
 Pour les brevets , oraisons & paroles ,
 Je me ris d'eux ; & je tiens , quant à moi ,
 Que tous tels sorts sont réceptes frivoles :
 Frivoles sont ; c'est sans difficulté.
 Bien est-il vrai , qu'auprès d'une beauté
 Paroles ont des vertus nompareilles ;
 Paroles font en amour des merveilles :
 Tout cœur se laisse à ce charme amollir.
 De tels brevets je veux bien me servir ;
 Des autres , non. Voici pourtant un conte ,
 Où l'oraison de Monsieur saint Julien
 A Renaud d'Ast produisit un grand bien.
 S'il ne l'eût dite , il eût trouvé mécompte.

DE SAINT JULIEN. 33

A son argent , & mal passé la nuit.

Il s'en alloit devers Château-Guillaume ,

Quand trois quidams (bonnes gens & sans bruit ;

Ce lui sembloit , tels qu'en tout un Royaume

Il n'auroit crû trois aussi gens de bien)

Quand n'ayant , dis-je , aucun soupçon de rien ,

Ces trois quidams tout pleins de courtoisie ,

Après l'abord , & l'ayant salué

Fort humblement : Si notre compagnie ,

Lui dirent-ils , vous pouvoit être à gré ,

Et qu'il vous plût achever cette traite

Avecque nous , ce nous feroit honneur.

En voyageant , plus la troupe est complète ;

Mieux elle vaut ; c'est toujours le meilleur.

Tant de brigands infectent la province ,

Que l'on ne fait à quoi songe le Prince

De les souffrir ; mais quoi , les mal-vivans

Seront toujours. Renaud dit à ces gens ,

Que volontiers. Une lieue étant faite ,

Eux discourans , pour tromper le chemin ,

De chose & d'autre , ils tombèrent enfin

Sur ce qu'on dit de la vertu secrète

De certains mots , caractères , brevets ,

Dont les aucuns ont de très-bons effets :

Comme de faire aux insectes la guerre ,

Charmer les loups , conjurer le tonnerre ;

Ainsi du reste : où sans pact ni demi

(De quoi l'on soit pour le moins averti)

L'on se guérit ; l'on guérit sa monture ,

Soit du farcin , soit de la mémarchure ;
L'on fait souvent ce qu'un bon médecin
Ne sauroit faire avec tout son latin.

Ces survenans de mainte expérience
Se vantoient tous , & Renaud en silence
Les écoutoit. Mais vous , ce lui dit-on ,
Savez-vous point aussi quelque oraison ?
De tels secrets , dit-il , je ne me pique ;
Comme homme simple , & qui vis à l'antique :
Bien vous dirai , qu'en allant par chemin ,
J'ai certains mots que je dis au matin ,
Dessous le nom d'oraison ou d'antienne
De saint Julien , afin qu'il ne m'avienne
De mal gîter ; & j'ai même éprouvé ,
Qu'en y manquant cela m'est arrivé.
J'y manque peu ; c'est un mal que j'évite
Par-dessus tous , & que je crains autant.
Et ce matin , Monsieur , l'avez-vous dite ?
Lui repartit l'un des trois en riant.
Oui , dit Renaud. Or bien , repliqua l'autre ,
Gageons un peu quel sera le meilleur ,
Pour ce jourd'hui , de mon gîte ou du vôtre.
Il faisoit lors un froid plein de-rigueur ;
La nuit de plus étoit fort approchante ,
Et la couchée encore assez distante.
Renaud reprit : Peut-être ainsi que moi ,
Vous servez-vous de ces mots en voyage ?
Point , lui dit l'autre ; & vous jure ma foi ,

DE SAINT JULIEN. 35

Qu'invoquer saints n'est pas trop mon usage :
Mais si je perds , je le pratiquerai.
En ce cas-là volontiers gagerai ,
Reprit Renaud , & j'y mettrois ma vie ,
Pourvû qu'alliez en quelque hôtellerie ;
Car je n'ai là nulle maison d'ami.
Nous mettrons donc cette clause au pari ,
Poursuivit-il , si l'avez agréable :
C'est la raison. L'autre lui répondit :
J'en suis d'accord , & gage votre habit ,
Votre cheval , la bourse au préalable ;
Sûr de gagner , comme vous allez voir.
Renaud dès-lors pût bien s'appercevoir
Que son cheval avoit changé d'étable ;
Mais quel remède ? En cotoyant un bois ,
Le parieur ayant changé de voix ,
C'à descendez , dit-il , mon gentilhomme ;
Votre oraison vous fera bon besoin :
Château-Guillaume est encore un peu loin.
Fallut descendre. Ils lui prirent en somme
Chapeau , casaque , habit , bourse & cheval ;
Bottes aussi. Vous n'aurez tant de mal
D'aller à pied , lui dirent les perfides.
Puis de chemin , sans qu'ils prissent de guides ,
Changeant tous trois , ils furent aussi-tôt
Perdus de vûe ; & le pauvre Renaud ,
En caleçons , en chausses , en chemise ,
Mouillé , fangeux , ayant au nez la bise ,
Va tout dolent , & craint avec raison ,

Qu'il n'ait ce coup, malgré son oraison,
Très-mauvais gîte; hormis qu'en sa valise
Il espéroit. Car il est à noter,
Qu'un sien valet contraint de s'arrêter,
Pour faire mettre un fer à sa monture,
Devoit le joindre. Or il ne le fit pas;
Et ce fut-là le pis de l'aventure.
Le drôle ayant vû de loin tout le cas,
(Comme valets souvent ne valent guères)
Prend à côté, pourvoit à ses affaires,
Laisse son maître, à travers champs s'enfuit,
Donne des deux, gagne devant la nuit
Château-Guillaume, & dans l'hôtellerie
La plus fameuse, enfin la mieux fournie,
Attend Renaud près d'un foyer ardent,
Et fait tirer du meilleur cependant.
Son maître étoit jusqu'au cou dans les boues;
Pour en sortir avoit fort à tirer.
Il acheva de se désespérer,
Lorsque la neige, en lui donnant aux joues,
Vint à flocons, & le vent qui fouettoit.
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,
Gens que l'on pend sont sur des lits de roses.
Le sort se plaît à dispenser les choses
De la façon; c'est tout mal ou tout bien.
Dans ses faveurs il n'a point de mesures;
Dans son courroux de même il n'omet rien.
Pour nous mater: témoin les aventures
Qu'eut cette nuit Renaud, qui n'arriva

DE SAINT JULIEN. 37

Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte.
Du pied du mur enfin il s'approcha ;
Dire comment , je n'en sai pas la sorte.
Son bon destin , par un très-grand hazard ,
Lui fit trouver une petite avance
Qu'avoit un toit ; & ce toit faisoit part
D'une maison voisine du rempart.
Renaud ravi de ce peu d'allégeance ,
Se met dessous. Un bonheur , comme on dit ,
Ne vient point seul. Quatre ou cinq brins de paille
Se rencontrant , Renaud les étendit.
Dieu soit loué , dit-il , voilà mon lit.
Pendant cela le mauvais temps l'affaille
De toutes parts : il n'en peut presque plus.
Transi de froid , immobile & perclus ,
Au désespoir bien tôt il s'abandonne ,
Claque des dents, se plaint , tremble- & frissonne ;
Si hautement , que quelqu'un l'entendit.
Ce quelqu'un-là c'étoit une servante ;
Et sa maîtresse une veuve galante ,
Qui demeuroid au logis que j'ai dit ,
Pleine d'appas , jeune & de bonne grace.
Certain marquis , gouverneur de la place ,
L'entretenoit ; & de peur d'être vu ,
Troublé , distrait , enfin interrompu
Dans son commerce , au logis de la Dame ;
Il se rendoit souvent chez cette femme ,
Par une porte aboutissante aux champs ;
Alloit , venoit , sans que ceux de la ville

En fussent rien , non pas même ses gens.
Je m'en étonne , & tout plaisir tranquille
N'est d'ordinaire un plaisir de marquis :
Plus il est sû , plus il leur semble exquis.

Or il avint que la même soirée
Où notre Job sur la paille étendu
Tenoit déjà sa fin toute assurée ,
Monsieur étoit de Madame attendu ;
Le soupé prêt , la chambre bien parée ,
Bons restaurants , champignons & ragoûts ;
Bains & parfums , matelats blancs & mous ;
Vin du coucher ; toute l'artillerie
De Cupidon , non pas le langoureux ,
Mais celui-là qui n'a fait en sa vie
Que de bons tours , le patron des heureux ;
Des jouissans. Etant donc la Donzelle
Prête à bien faire , avint que le marquis
Ne pût venir : elle en reçut l'avis
Par un sien page , & de cela la belle
Se consola : tel étoit leur marché.
Renaud y gagne : il ne fut écouté
Plus d'un moment , que pleine de bonté
Cette servante , & confite en tendresse ,
Par aventure autant que sa maîtresse ,
Dit à la veuve : Un pauvre souffreteux
Se plaint là-bas ; le froid est rigoureux ;
Il peut mourir : vous plaît-il pas , Madame ,
Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert ?

DE SAINT JULIEN. 39

Oui, je le veux, répondit cette femme.
Ce galetas qui de rien ne nous sert
Lui viendra bien : dessus quelque couchette
Vous lui mettrez un peu de paille nette ;
Et là-dedans il faudra l'enfermer :
De nos reliefs vous le ferez souper
Auparavant, puis l'envoirez coucher.

Sans cet arrêt c'étoit fait de la vie
Du bon Renaud. On ouvre, il remercie ;
Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau,
Conte son cas, reprend force & courage :
Il étoit grand, bien fait, beau personnage,
Ne sembloit même homme en amour nouveau ;
Quoi qu'il fût jeune. Au reste, il avoit honte
De sa misère, & de sa nudité :
L'Amour est nud, mais il n'est pas crotté.
Renaud dedans, la chambrière monte,
Et va conter le tout de point en point.
La Dame dit, regardez si j'ai point
Quelque habit d'homme encor dans mon armoire ;
Car feu Monsieur en doit avoir laissé.
Vous en avez, j'en ai bonne mémoire,
Dit la servante. Elle eut bien-tôt trouvé
Le vrai balot. Pour plus d'honnêteté,
La Dame ayant appris la qualité
De Renaud d'Ast (car il s'étoit nommé)
Dit qu'on le mit au bain chauffé pour elle.
Cela fut fait ; il ne se fit prier.

On le parfume avant que l'habiller.
Il monte en haut , & fait à la Donzelle
Son compliment , comme homme bien appris.
On sert enfin le soupé du marquis.

Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme ;
Même un peu mieux ; la chronique le dit :
On peut à moins gagner de l'appétit.
Quant à la veuve , elle ne fit en somme
Que regarder , témoignant son desir :
Soit que déjà l'attente du plaisir
L'eût disposée , ou soit par sympathie :
Ou que la mine , ou bien le procédé
De Renaud d'Aït eussent son cœur touché.
De tous côtés se trouvant assaillie ,
Elle se rend aux semonces d'amour.
Quand je ferai , disoit-elle , ce tour ,
Qui l'ira dire ? Il n'y va rien du nôtre.
Si le marquis est quelque peu trompé ,
Il le mérite , & doit l'avoir gagné ,
Ou gagnera ; car c'est un bon Apôtre.
Homme pour homme , & péché pour péché ;
Autant me vaut celui-ci que cet autre.

Renaud n'étoit si neuf qu'il ne vît bien
Que l'oraison de Monsieur saint Julien
Feroit effet , & qu'il auroit bon gîte.
Lui hors de table , on dessert au plus vite.
Les voilà seuls : & pour le faire court ,
En beau début, La Dame s'étoit mise

DE SAINT JULIEN. 41

En un habit à donner de l'amour.
La négligence à mon gré si requise,
Pour cette fois fut sa Dame d'atour.
Point de clinquant, jupe simple & modeste ;
Ajustement moins superbe que leste ;
Un mouchoir noir de deux grands doigts trop court ;
Sous ce mouchoir ne sai quoi fait au tour :
Par là Renaud s'imagina le reste.
Mor n'en dirai : mais je n'omettrai point ,
Qu'elle étoit jeune , agréable & touchante ,
Blanche sur-tout , & de taille avenante ;
Trop ni trop peu de chair & d'embonpoint.
A cet objet qui n'eût eu l'ame émûe !
Qui n'eût aimé ! Qui n'eût eu des desirs !
Un philosophe , un marbre , une statue ,
Auroient senti comme nous ces plaisirs.
Elle commence à parler la première ,
Et fait si bien que Renaud s'enhardit.
Il ne savoit comme entrer en matière :
Mais pour l'aider la marchande lui dit :
Vous rappelez en moi la souvenance
D'un qui s'est vû mon unique souci :
Plus je vous vois , plus je crois voir aussi
L'air & le port , les yeux , la remembrance
De mon époux : que Dieu lui fasse paix !
Voilà sa bouche , & voilà tous ses traits.
Renaud reprit : Ce m'est beaucoup de gloire.
Mais vous , Madame , à qui ressemblez vous ?
A nul objet , & je n'ai point mémoire

D'en avoir vû qui m'ait semblé si doux.
Nulle beauté n'approche de la vôtre.
Or me voici d'un mal chû dans un autre :
Je transissois , je brûle maintenant.
Lequel vaut mieux ? La belle l'arrêtant,
S'humilia pour être contredite.
C'est une adresse à mon sens non petite.
Renaud poursuit , louant par le menu
Tout ce qu'il voit , tout ce qu'il n'a point vû ;
Et qu'il verroit volontiers , si la belle
Plus que de droit , ne se montroit cruelle.

Pour vous louer comme vous méritez ,
Ajouta-t-il , & marquer les beautés
Dont j'ai la vûe avec le cœur frappée ,
(Car près de vous l'un & l'autre s'ensuit)
Il faut un siècle , & je n'ai qu'une nuit ,
Qui pourroit être encor mieux occupée.
Elle sourit : il n'en fallut pas plus.
Renaud laissa les discours superflus.
Le temps est cher en amour comme en guerre.
Homme mortel ne s'est vû sur la terre
De plus heureux ; car nul point n'y manquoit.
On résista tout autant qu'il falloit ,
Ni plus ni moins , ainsi que chaque belle
Sait pratiquer , pucelle ou non pucelle.
Au demeurant , je n'ai pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle ;
Menu détail , baisers donnés & pris ,

DE SAINT JULIEN. 43.

La petite oye ; enfin ce qu'on appelle
En bon François les préludes d'amour ;
Car l'un & l'autre y savoit plus d'un tour.
Au souvenir de l'état misérable
Où s'étoit vû le pauvre voyageur ,
On lui faisoit toûjours quelque faveur :
Voilà , disoit la veuve charitable ,
Pour le chemin , voici pour les brigans ,
Puis pour la peur , puis pour le mauvais temps ;
Tant que le tout pièce à pièce s'efface.
Qui ne voudroit se racquitter ainsi ?
Conclusion , que Renaud sur la place
Obtint le don d'amoureuse merci.
Les doux propos recommencent ensuite ,
Puis les baisers , & puis la noix confite.
On se coucha. La Dame ne voulant
Qu'il s'allât mettre au lit de sa servante ,
Le mit au sien : ce fut fait prudemment ,
En femme sage , en personne galante.
Je n'ai pas sù ce qu'étant dans le lit
Ils avoient fait ; mais comme avec l'habit
On met à part certain reste de honte ,
Apparemment le meilleur de ce conte
Entre deux draps pour Renaud se passa.
Là plus à plein il se récompensa
Du mal souffert , de la perte arrivée.
Dequoi s'étant la veuve bien trouvée ,
Il fut prié de la venir revoir ;
Mais en secret ; car il falloit pourvoir

Au gouverneur. La belle non contente
 De ces faveurs, étala son argent.
 Renaud n'en prit qu'une somme bastante
 Pour regagner son logis promptement.

Il s'en va droit à cette hôtellerie,
 Où son valet étoit encore au lit.
 Renaud le roffe, & puis change d'habit,
 Ayant trouve sa valise garnie.
 Pour le combler, son bon destin voulut
 Qu'on attrapât les quidams ce jour même.
 Incontinent chez le juge il courut ;
 Il faut user de diligence extrême
 En pareil cas : car le greffe tient bon,
 Quand une fois il est saisi des choses :
 C'est proprement la caverne au lion ;
 Rien n'en revient : là les mains ne sont closes.
 Pour recevoir, mais pour rendre trop bien :
 Fin celui-là qui n'y laisse du sien.

Le procès fait, une belle potence
 A trois côtés fut mise en plein marché :
 L'un des quidams harangua l'assistance
 Au nom de tous, & le trio branché
 Mourut contrit & fort bien confessé.

Après cela, doutez de la puissance
 Des oraisons. Ces gens gais & joyeux
 Sont sur le point de partir leur chevance,
 Lors qu'on les vient prier d'une autre danse.

DE SAINT JULIEN. 45

En contr'échange un pauvre malheureux
S'en va périr , selon toute apparence ;
Quand sous la main lui tombe une beauté ,
Dont un prélat se seroit contenté.
Il recouvra son argent , son bagage ,
Et son cheval , & tout son équipage ;
Et grace à Dieu , & Monsieur saint Julien ,
Eut une nuit qui ne lui coûta rien.

LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU.

Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.

UN villageois ayant perdu son veau ,
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau ,
Pour mieux entendre , & pour voir dans la plaine.
Vient une Dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaît , l'eau leur vient à la bouche :
Et le galant , qui sur l'herbe la couche ,
Crie en voyant je ne sçai quels appas :
O Dieux , que vois-je , & que ne vois-je pas !
Sans dire quoi ; car c'étoient lettres cloës.
Lors le manant les arrêtant tout coi :
Homme de bien , qui voyez tant de choses ,
Voyez-vous point mon veau ? dites le moi.

L'ANNEAU

D'HANS CARVEL.

Conte tiré de Rabelais.

HANS Carvel prit sur ses vieux ans
 Femme jeune en toute manière ;
 Il prit aussi soucis cuisans ;
 Car l'un sans l'autre ne va guère.
 Babeau , (c'est la jeune femelle ,
 Fille du bailli Concordat)
 Fur du bon poil , ardente , & belle ;
 Et propre à l'amoureux combat.
 Carvel eraignant de sa nature
 Le cocuage & les railleurs ,
 Alléguoit à la créature ,
 Et la légende , & l'Ecriture ,
 Et tous les livres les meilleurs :
 Blâmoit les visites secrettes ;
 Frondoit l'attirail des coquettes ;
 Et contre un monde de recettes ,
 Et de moyens de plaire aux yeux ,
 Investivoit tout de son mieux.
 A tous ces discours la galande
 Ne s'arrêtoit aucunement ;
 Et de sermons n'étoit friande ,
 A moins qu'ils fussent d'un amant.

D'HANS CARVEL. 47

Cela faisoit que le bon sire
Ne savoit tantôt plus qu'y dire ;
Eût voulu souvent être mort.
Il eut pourtant dans son martyre
Quelques momens de réconfort :
L'histoire en est très-véritable.
Une nuit , qu'ayant tenu table ,
Et bû force bon vin nouveau ,
Carvel ronfloît près de Babeau ,
Il lui fut avis que le diable
Lui mettoit au doigt un anneau ;
Qu'il lui disoit: Je sai la peine
Qui te tourmente , & qui te gêne ;
Carvel , j'ai pitié de ton cas ;
Tiens cette bague , & ne la lâches ;
Car tandis qu'au doigt tu l'auras ,
Ce que tu crains point ne feras ,
Point ne feras , sans que le saches.
Trop ne puis vous remercier ,
Dit Carvel , la faveur est grande :
Monsieur satan , Dieu vous le rende ,
Grand merci , Monsieur l'aumônier.
Là-dessus achevant son somme ,
Et les yeux encore aggravés ,
Il se trouva que le bon homme
Avoit le doigt où vous savez.



L'HERMITE.

Nouvelle tirée de Bocace.

DA M E Vénus , & Dame hypocrisie ,
 Font quelquefois ensemble de bons coups ;
 Tout homme est homme , & les moines sur tous :
 Ce que j'en dis , ce n'est point par envie.
 Avez-vous sœur , fille , ou femme jolie ,
 Gardez le froc , c'est un maître gonin :
 Vous en tenez , s'il tombe sous sa main
 Belle qui soit quelque peu simple & neuve.
 Pour vous montrer que je ne parle en vain ,
 Lisez ceci ; je ne veux autre preuve.

Un jeune hermite étoit tenu pour saint :
 On lui gardoit place dans la légende.
 L'homme de Dieu d'une corde étoit ceint
 pleine de nœuds ; mais sous sa houpelande
 Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.
 Un chapelet pendoit à sa ceinture
 Long d'une brassée , & gros outre mesure ;
 Une clochette étoit de l'autre part.
 Au demeurant , il faisoit le cafard ,
 Se renfermoit , voyant une femelle ,
 Dedans sa coque , & baïssoit la prunelle :
 Vous n'auriez dit qu'il eût mangé le lard.

Un

Un bourg étoit dedans son voisinage ,
 Et dans ce bourg une veuve fort sage ,
 Qui demouroit tout à l'extrémité.
 Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille ,
 Jeune , ingénue , agréable & gentille ,
 Pucelle encor ; mais à la vérité
 Moins par vertu que par simplicité ;
 Peu d'entregent , beaucoup d'honnêteté ,
 D'autre dot point ; d'amans pas davantage.
 Du temps d'Adam qu'on naissoit tout vêtu ,
 Je pense bien que la belle en eût eu ;
 Car avec rien on montoit un ménage.
 Il ne falloit matelas ni linceul ;
 Même le lit n'étoit pas nécessaire.
 Ce temps n'est plus : hymen qui marchoit seul ,
 Mène à présent à sa suite un notaire.

L'anachorette , en quêtant par le bourg ,
 Vit cette fille , & dit sous son capuce ,
 Voici dequoi : si tu fais quelque tour ,
 Il te le faut employer , frere Luce.
 Pas n'y manqua : voici comme il s'y prit.
 Elle logeoit , comme j'ai déjà dit ,
 Tout près des champs , dans une maisonnette ;
 Dont la cloison par notre anachorette
 Etant percée aisément & sans bruit ,
 Le compagnon par une belle nuit ,
 Belle , non pas ; le vent & la tempête
 Favorisoient le dessein du galant.

II. Part.

E

Une nuit donc , dans le pertuis mettant
Un long cornet , tout du haut de la tête
Il leur cria : Femmes écoutez-moi.
A cette voix , toutes pleines d'effroi ,
Se blotissant , l'une & l'autre est en trance.
Il continuë , & corne à toute outrance :
Réveillez-vous , créatures de Dieu ,
Toi femme veuve , & toi fille pucelle ,
Allez trouver mon serviteur fidèle
L'hermite Luce , & partez de ce lieu
Demain matin , sans le dire à personne ;
Car c'est ainsi que le ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point ; je conduirai vos pas ,
Luce est benin. Toi , veuve , tu feras
Que de ta fille il ait la compagnie ;
Car d'eux doit naître un Pape , dont la vie
Réformera tout le peuple chrétien.
La chose fut tellement prononcée ,
Que dans le lit l'une & l'autre enfoncée ,
Ne laissa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart d'heure en silence.
La fille enfin met le nez hors des draps ;
Et puis tirant sa mere par le bras ,
Lui dit d'un ton tout rempli d'innocence ;
Mon Dieu , maman , y faudra-t'il aller ?
Ma compagnie ? Hélas ! qu'en veut-il faire ?
Je ne sai pas comment il faut parler ;
Ma cousine Anne est bien mieux son affaire ,
Et retiendrait bien mieux tous ses sermons.

L' H E R M I T E. 51

Sotte , tai-toi , lui répartit la mere ,
 C'est bien cela ; va , va , pour ces leçons
 Il n'est besoin de tout l'esprit du monde :
 Dès la première , ou bien dès la seconde ,
 Ta cousine Anne en saura moins que toi.
 Oui ? dit la fille , hé mon Dieu , menez-moi ?
 Partons bien-tôt , nous reviendrons au gîte.
 Tout doux , reprit la mere en souriant ,
 Il ne faut pas que nous allions si vite :
 Car que fait-on ? Le diable est bien méchant ,
 Et bien trompeur : si c'étoit lui , ma fille ,
 Qui fût venu pour nous tendre des lacs ?
 As-tu pris garde ? Il parloit d'un ton cas ,
 Comme je croi que parle la famille
 De Lucifer. Le fait mérite bien ,
 Que sans courir , ni précipiter rien ,
 Nous nous gardions de nous laisser surprendre :
 Si la frayeur t'avoit fait mal entendre ;
 Pour moi , j'avois l'esprit tout éperdu.
 Non , non , maman , j'ai fort bien entendu ,
 Dit la fillette. Or bien , reprit la mere ,
 Puis qu'ainsi va , mettons nous en priere.

Le lendemain tout le jour se passa
 A raisonner , & par-ci , & par-là ,
 Sur cette voix & sur cette rencontre ,
 La nuit venue arrive le corneur :
 Il leur cria d'un ton à faire peur :
 Femme incrédule , & qui vas à l'encontre

Des volontés de Dieu ton créateur ,
Ne tarde plus , va-t'en trouver l'hermite ;
Ou tu mourras. La fillette reprit :
Hé bien , maman , l'avois-je pas bien dit ?
Mon Dieu , partons ; allons rendre visite
A l'homme saint : je crains tant votre mort ,
Que j'y courrois , & tout de mon plus fort ,
S'il le falloit. Allons donc , dit la mere.
La belle mit son corsset des bons jours ,
Son demi-ceint , ses pendans de velours ,
Sans se douter de ce qu'elle alloit faire :
Jeune fillerte a toujours soin de plaire.
Notre cagot s'étoit mis aux aguets ,
Et par un trou qu'il avoit fait exprès
A sa cellule , il vouloit que ces femmes
Le pussent voir , comme un brave soldat ,
Le foüet en main , toujours en un état
De pénitence , & de tirer des flammes
Quelque défunt puni pour ses méfaits ,
Faisant si bien , en frappant tout auprès ,
Qu'on crût oüir cinquante disciplines.
Il n'ouvrit pas à nos deux pelerines
Du premier coup , & pendant un moment
Chacune pût l'entrevoir s'escrimant
Du saint outil. Enfin la porte s'ouvre ,
Mais ce ne fut d'un bon *Miserré*.
Le papelard contrefait l'étonné.
Tout en tremblant la veuve lui découvre ,
Non sans rougir , le cas comme il étoit.

A six pas d'eux la fillette attendoit
Le résultat, qui fut que notre hermite
Les renvoya, fit le bon hypocrite.
Je crains, dit-il, les ruses du malin :
Dispensez-moi ; le sexe féminin
Ne doit avoir en ma cellule entrée.
Jamais de moi S. Pere ne naîtra.
La veuve dit, toute déconfortée ,
Jamais de vous ! Hé pourquoi ne fera ?
Elle ne pût en tirer autre chose.
En s'en allant la fillette disoit ,
Hélas ! maman , nos péchés en sont cause.
La nuit revient, & l'une & l'autre étoit
Au premier somme , alors que l'hypocrite
Et son cornet font bruire la maison.
Il leur cria toujours du même ton :
Retournez voir Luce le saint hermite:
Je l'ai changé , retournez dès demain.
Les voilà donc de rechef en chemin.
Pour ne tirer plus en long cette histoire ,
Il les reçût. La mere s'en alla ,
Seule s'entend , la fille demeura ,
Tout doucement il vous l'apprivoisa ;
Lui prit d'abord son joli bras d'yvoire ;
Puis s'approcha , puis en vint au baiser ,
Puis aux beautés que l'on cache à la vûe ;
Puis le galant vous la mit toute nuë ,
Comme s'il eût voulu la baptiser.

O papelards , qu'on se trompe à vos mines !
 Tant lui donna du retour de matines ,
 Que maux de cœur vinrent premièrement ,
 Et maux de cœur chassés , Dieu fait comment ;
 Enfin finale , une certaine enflure
 La contraignit d'allonger sa ceinture ;
 Mais en cachette , & sans en avertir
 Le forge-Pape , encore moins la mere.
 Elle craignoit qu'on ne la fit partir :
 Le jeu d'amour commençoit à lui plaire.
 Vous me direz : D'où lui vint tant d'esprit
 D'où ? De ce jeu , c'est l'arbre de science.
 Sept mois entiers la galande attendit ;
 Elle allégua son peu d'expérience.

Dès que la mere eût indice certain
 De sa grossesse , elle lui fit soudain
 Trousser bagage , & remercier l'hôte.
 Lui de sa part rendit grace au Seigneur ,
 Qui soulageoit son pauvre serviteur.
 Puis au départ il leur dit que sans faute ,
 Moyennant Dieu , l'enfant viendrait à bien ,
 Gardez pourtant , Dame , de faire rien ,
 Qui puisse nuire à votre géniture.
 Ayez grand soin de cette créature ;
 Car tout bonheur vous en arrivera.
 Vous régnerez , ferez la signora ,
 Ferez monter aux grandeurs tous les vôtres ,
 Princes les uns , & grands seigneurs les autres ,

L'HERMITE. 55

Vos cousins ducs , cardinaux vos neveux :
Places , châteaux , tant pour vous que pour eux
Ne manqueront en aucune manière ,
Non plus que l'eau qui coule en la rivière.
Leur ayant fait cette prédiction ,
Il leur donna sa bénédiction.

La signora , de retour chez sa mere ,
S'entretenoit jour & nuit du S. Pere ,
Préparoit tout , lui faisoit des beguins ;
Au demeurant , prenoit tous les matins
La couple d'œufs ; attendoit en liesse
Ce qui viendrait d'une telle grossesse.
Mais ce qui vint détruisit les châteaux ,
Fit avorter les mitres , les chapeaux ,
Et les grandeurs de toute la famille.
La signora mit au monde une fille.

M A Z E T.

DE LAMPORECHIO.

Nouvelle tirée de Bocace.

LE voile n'est le rampart le plus sûr
Contre l'amour , ni le moins accessible :
Un bon mari , mieux que grille ni mur ,
Y pourvoira , si pourvoir est possible.

E iij

C'est à mon sens une erreur trop visible
A des parens , pour ne dire autrement ,
De présumer , après qu'une personne
Bongré , malgré s'est mise en un couvent ,
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne.
Abus , abus ; je tiens que le malin
N'a revenu plus clair & plus certain.
(Sauf toutefois l'assistance divine.)
Encore un coup , ne faut qu'on s'imagine ,
Que d'être pure & nette de péché ,
Soit privilège à la guimpe attaché.
Nenni da , non ; je prétens qu'au contraire
Filles du monde ont toujours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur ;
La raison est , qu'elles en ont affaire.
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.
Les autres n'ont pour un seul adversaire ;
Tentation , fille d'oisiveté ,
Ne manque pas d'agir de son côté :
Puis le desir , enfant de la contrainte.
Ma fille est nonne , *Ergo* c'est une sainte :
Mal raisonné. Des quatre parts les trois
En ont regret & se mordent les doigts ,
Font souvent pis ; au moins l'ai-je ouï dire :
Car pour ce point je parle sans savoir.
Bocace en fait certain conte pour rire ,
Que j'ai rimé , comme vous allez voir :

Un bon vieillard en un couvent de filles ,

Autrefois fut , labouroit le jardin.
 Elles étoient toutes assez gentilles ,
 Et volontiers jasoient dès le matin.
 Tant ne songeoient au service divin ,
 Qu'à soi montrerès parloirs aguimpées ,
 Bien blanchement , comme droites poupées ;
 Prête chacune à tenir coup aux gens ;
 Et n'étoit bruit qu'il se trouvât léans
 Fille qui n'eut dequoi rendre le change ,
 Se renvoyant l'un à l'autre l'éteuf.
 Huit sœurs étoient , & l'abbesse font neuf ;
 Si mal d'accord que c'étoit chose étrange.
 De la beauté là plûpart en avoient ;
 De la jeunesse elles en avoient toutes.
 En cetui lieu beaux peres fréquentoient ,
 Comme on peut croire , & tant bien supputoient
 Qu'ils ne manquoient à tomber sur leurs routes.

Le bon vieillard jardinier dessus dit ,
 Près de ces sœurs perdoit presque l'esprit :
 A leur caprice il ne pouvoit suffire.
 Toutes vouloient au vieillard commander ;
 Dont ne pouvant entr'elles s'accorder ,
 Il souffroit plus que l'on ne sauroit dire.

Force lui fut de quitter la maison ;
 Il en sortit de la même façon
 Qu'étoit entré là-dedans le pauvre homme
 Sans croix ne pile , & n'ayant rien en somme
 Qu'un vieil habit. Cerrain jeune garçon

De Lamporech , si j'ai bonne mémoire ;
Dit au vieillard un beau jour après boire ,
Et raisonnant sur le fait des nonnains ,
Qu'il passeroit bien volontiers sa vie
Près de ces sœurs ; & qu'il avoit envie
De leur offrir son travail & ses mains ,
Sans demander récompense ni gages.
Le compagnon ne visoit à l'argent :
Trop bien croyoit , ces sœurs étant peu sages ;
Qu'il en pourroit croquer une en passant ,
Et puis une autre , & puis toute la troupe.
Nuto lui dit (c'est le nom du vieillard)
Croi-moi , Mazet , mets-toi quelque autre part.
J'aimerois mieux être sans pain ni soupe ,
Que d'employer en ce lieu mon travail.
Les nonnes sont un étrange bétail.
Qui n'a tâté de cette marchandise ,
Ne fait encor ce que c'est que tourment.
Je te le dis , laisse-là ce couvent ;
Car d'espérer les servir à leur guise ,
C'est un abus ; l'une voudra du mou ,
L'autre du dur ; parquoi je te tiens fou ,
D'autant plus fou que ces filles sont sottes ;
Tu n'auras pas œuvre faite , entre nous ;
L'une voudra que tu plantes des choux ,
L'autre voudra que ce soit de carottes.
Mazet reprit , ce n'est pas là le point.
Vois-tu , Nuto , je ne suis qu'une bête ;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point

DE LAMPORECHIO. 59

Un mois entier , sans qu'on m'y fasse fête.
La raison est , que je n'ai que vingt ans ;
Et comme toi je n'ai pas fait mon temps.
Je leur suis propre , & ne demande en somme
Que d'être admis. Alors dit le bon homme :
Au factotum tu n'as qu'à t'adresser ;
Allons nous-en de ce pas lui parler.
Allons , dit l'autre. Il me vient une chose
Dedans l'esprit. Je ferai le muet
Et l'idiot. Je pense qu'en effet ,
Reprit Nuto , cela peut-être cause
Que le pater avec le factotum
N'auront de toi ni crainte, ni soupçon.
La chose alla comme ils l'avoient prévuë.
Voilà Mazet , à qui pour bien-venue
L'on fait bêcher la moitié du jardin.
Il contrefait le sot & le badin ,
Et cependant laboure comme un sire.
Autour de lui les nonnes alloient rire.

Un certain jour le compagnon dormant,
Ou bien feignant de dormir , il n'importe ;
Bocace dit qu'il en faisoit semblant ,
Deux des nonnains le voyant de la sorte
Seul au jardin ; car sur le haut du jour ,
Nulle des sœurs ne faisoit long séjour
Hors le logis , le tout crainte du hâle :
De ces deux donc , l'une approchant Mazet ,
Dit à sa sœur : Dedans ce cabinet

Menons ce sot. Mazet étoit beau mâle ;
Et la galande à le considérer
Avoit pris goût ; parquoi sans différer
Amour lui fit proposer cette affaire.
L'autre reprit : Là dedans ? Hé quoi faire ?
Quoi ? dit la sœur , je ne sai , l'on verra ;
Ce que l'on fait alors qu'on en est là :
Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose ?
JESUS , reprit l'autre sœur se signant ,
Que dis-tu là ? Notre règle défend
De tels pensers. S'il nous fait un enfant ?
Si l'on nous voit ? Tu t'en vas être cause
De quelque mal. On ne nous verra point ,
Dit la première ; & quant à l'autre point
C'est s'alarmer avant que le coup vienne.
Usons du temps , sans nous tant mettre en peine,
Et sans prévoir les choses de si loin.
Nul n'est ici , nous avons tout à point ,
L'heure , & le lieu si touffu , que là vûë
N'y peut passer : Et puis sur l'avenüe
Je suis d'avis qu'une fasse le guet :
Tandis que l'autre étant avec Mazet ,
A son bel aise aura lieu de s'instruire :
Il est muet , & n'en pourra rien dire.
Soit fait , dit l'autre : il faut à ton desir
Acquiescer , & te faire plaisir.
Je passerai si tu veux la première ,
Pour t'obliger : au moins à ton loisir
Tu t'ébattras puis après , de manière

DE LAMPORECHIO. 61,

Qu'il ne fera besoin d'y retourner :
Ce que j'en dis , n'est que pour t'obliger.
Je le voi bien , dit l'autre plus sincère :
Tu ne voudrois sans cela commencer
Assurément , & tu serois honteuse.
Tant y resta cette sœur scrupuleuse ,
Qu'à la fin l'autre allant la dégager
De faction la fut faire changer.

Notre muet fait nouvelle partie ;
Il s'en tira non si gaillardement ;
Cette sœur fut beaucoup plus mal lotie ;
Le pauvre gars acheva simplement
Trois fois le jeu , puis après il fit chasser.
Les deux nonnains n'oublièrent la trace
Du cabinet , non plus que du jardin ;
Il ne falloit leur montrer le chemin,
Mazet pourtant se ménagea de sorte ,
Qu'à sœur Agnès quelques jours en suivant
Il fit apprendre une semblable note
En un pressoir tout au bout du couvent.
Sœur Angélique & sœur Claude suivirent ,
L'une au dortoir , l'autre dans un cellier ;
Tant qu'à la fin la cave & le grenier
Du fait des sœurs maintes choses apprirent.
Point n'en resta , que le sire Mazet
Ne regalât au moins mal qu'il pouvoit.
L'Abbesse aussi voulut entrer en danse.
Elle eut son droit , double & triple pitance ,

De quoi les sœurs jeûnèrent très-long-temps;
 Mazet n'avoit faite de restaurans ;
 Mais restaurans ne sont pas grande affaire
 A tant d'emploi. Tant pressèrent le here ,
 Qu'avec l'abbesse un jour venant au choc ,
 J'ai toujours ouï, ce dit-il, qu'un bon coq
 N'en a que sept : au moins qu'on ne me laisse
 Toutes les neuf. Miracle, dit l'abbesse ,
 Venez mes sœurs , nos jeûnes ont tant fait
 Que Mazet parle. Alentour du muet ,
 Non plus muet , toutes huit accoururent :
 Tinrent chapitre , & sur l'heure conclurent ,
 Qu'à l'avenir Mazet seroit choyé ,
 Pour le plus sûr : car qu'il fût renvoyé ,
 Cela rendroit la chose manifeste.
 Le compagnon bien nourri , bien payé ,
 Fit ce qu'il pût , d'autres firent le reste.
 Il les engea de petits Mazillons ,
 Desquels on fit de petits moinillons ;
 Ces moinillons devinrent bien-tôt peres ,
 Comme les sœurs devinrent bien-tôt meres
 A leur regret , pleines d'humilité ;
 Mais jamais nom ne fut mieux mérité.



LA MANDRAGORE.

Nouvelle tirée de Machiavel.

A U présent conte on verra la sottise
D'un Florentin. Il avoit femme prise,
Honnête & sage autant qu'il est besoin,
Jeune pourtant, du reste toute belle :
Et n'eût-on crû de jouïssance telle,
Dans le pays, ni même encor plus loin.
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne
D'un autre époux : car quant à celui-ci,
Qu'on appelloit Nicia Calfucci,
Ce fut un sot en son temps très-infigne.
Bien le montra, lorsque bongré malgré
Il résolut d'être pere appelé ;
Crût qu'il feroit beaucoup pour sa patrie,
S'il la pouvoit orner de Calfuccis :
Sainte ni saint n'étoit en Paradis
Qui de ses vœux n'eût la tête étourdie.
Tous ne savoient où mettre ses présens.
Il consultoit matrones, charlatans,
Diseurs de mots, experts sur cette affaire :
Le tout en vain : car il ne pût tant faire
Que d'être pere. Il étoit buté là,
Quand un jeune homme, après avoir en France
Etudié, s'en revint à Florence,

64 LA MANDRAGORE

Aussi leurré qu'aucun de par de-là ;
 Propre , galant , cherchant par-tout fortune ,
 Bien fait de corps , bien voulu de chacune ;
 Il fût dans peu la carte du pays ;
 Connut les bons & les méchans maris ;
 Et de quels bois se chauffoient leurs femelles ;
 Quels surveillans ils avoient mis près d'elles ;
 Les fi , les car , enfin tous les détours ;
 Comment gagner les confidens d'amours ,
 Et la nourrice , & le confesseur même ,
 Jusques au chien ; tout y fait quand on aime :
 Tout rend aux fins , dont un seul yota
 N'étant omis , d'abord le personnage
 Jette son plomb sur Messer Nicia ,
 Pour lui donner l'ordre de cocuage.
 Hardi dessein ! L'épouse de léans ,
 A dire vrai , recevoit bien les gens :
 Mais c'étoit tout : aucun de ses amans
 Ne s'en pouvoit promettre davantage.
 Celui ci seul , Callimaque nommé ,
 Dès qu'il parut , fut très-fort à son gré.
 Le galant donc près de la forteresse
 Affiet son camp , vous investit Lucrece ,
 Qui ne manqua de faire la tigresse
 A l'ordinaire , & l'envoya jouer.
 Il ne savoit à quel saint se vouer ,
 Quand le mari , par sa sottise extrême ,
 Lui fit juger qu'il n'étoit stratagème ,
 Panneau n'étoit , tant étrange semblât ,

LA MANDRAGORE. 65

Où le pauvre homme à la fin ne donnât
De tout son cœur, & ne s'en affablât.
L'amant & lui, comme étant gens d'étude ;
Avoient entr'eux lié quelque habitude ;
Car Nice étoit docteur en droit canon :
Mieux eût valu l'être en autre science ,
Et qu'il n'eût pris si grande confiance
En Callimaque. Un jour au compagnon
Il se plaignit de se voir sans lignée.
A qui la faute ? Il étoit vert galant ,
Lucrece jeune, & drue & bien taillée.
Lorsque j'étois à Paris, dit l'amant ,
Un curieux y passa d'aventure :
Je l'allai voir ; il m'apprit cent secrets :
Entr'autres un pour avoir géniture ;
Et n'étoit chose à son compte plus sûre.
Le grand Mogol l'avoit avec succès ,
Depuis deux ans, éprouvé sur sa femme ;
Mainte Princesse, & mainte & mainte Dame
En avoit fait aussi d'heureux essais.
Il disoit vrai ; j'en ai vû des effets.
Cette recette est une médecine
Faitte du jus de certaine racine ,
Ayant pour nom Mandragore ; & ce jus
Pris par la femme opère beaucoup plus ,
Que ne fit onc nulle ombre monachale
D'aucun couvent de jeunes freres plein.
Dans dix mois d'hui je vous fais pere enfin ;
Sans demander un plus long intervalle :

66 LA MANDRAGORE.

Et touchez-là ; dans dix mois & devant ,
 Nous porterons au baptême l'enfant.
 Dites-vous vrai ? répartit Messer Nice :
 Vous me rendez un merveilleux office.
 Vrai ? Je l'ai vû : faut-il répéter tant ?
 Vous moquez-vous d'en douter seulement ?
 Par votre foi , le Mogol est-il homme
 Que l'on osât de la forte affronter ?
 Ce curieux en toucha telle somme ,
 Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter.
 Nice reprit : Voilà chose admirable ,
 Et qui doit être à Lucrece agréable.
 Quand lui verrai-je un poupon sur le sein ?
 Notre féal , vous ferez le parreint ;
 C'est la raison : dès-hui je vous en prie.
 Tout doux , reprit alors notre galant ;
 Ne foyez pas si prompt , je vous supplie :
 Vous allez vite : il faut auparavant
 Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire ;
 Mais ici bas peut-on jamais tant faire ,
 Que de trouver un bien pur & sans mal ?
 Ce jus doué de vertu tant insigne ,
 Porte d'ailleurs qualité très-maligne :
 Presque toujours il se trouve fatal.
 A celui-là qui le premier caresse
 La patiente ; & souvent on en meurt.
 Nice riprit aussitôt , serviteur ;
 Plus de votre herbe , & laissons-là Lucrece ;
 Telle qu'elle est : bien grand-merci du soïn.

LA MANDRAGORE. 67.

Que servira , moi mort , si je suis pere ?
Pourvoyez-vous de quelque autre compere :
C'est trop de peine ; il n'en est pas besoin.
L'amant lui dit : Quel esprit est le vôtre ?
Toûjours il va d'un excès dans un autre.
Le grand desir de vous voir un enfant
Vous transportoit naguères d'allégresse ;
Et vous voilà , tant vous avez de presse ,
Découragé sans attendre un moment.
Oyez le reste ; & sachez que nature
A mis remède à tout , fors à la mort.
Qu'est-il de faire , afin que l'aventure
Nous réussisse , & qu'elle aille à bon port ?
Il nous faudra choisir quelque jeune homme
D'entre le peuple , un pauvre malheureux
Qui vous précède au combat amoureux ,
Tente la voie ; attire & prenne en somme
Tout le venin ; puis le danger ôté ,
Il conviendra que de votre côté
Vous agissiez , sans tarder davantage :
Car soyez sûr d'être alors garanti.
Il nous faut faire *in anima vili*
Ce premier pas ; & prendre un personnage
Lourd & de peu ; mais qui ne soit pourtant
Mal fait de corps , ni par trop dégoûtant ;
Ni d'un toucher si rude & si sauvage ,
Qu'à votre femme un supplice ce soit.
Nous savons bien que Madame Lucrece ,
Accoûtumée à la délicatesse ,

68 *LA MANDRAGORE.*

De Nicia , trop de peine en auroit :
 Même il se peut qu'en venant à la chose ,
 Jamais son cœur n'y voudroit consentir.
 Or ai-je dit un jeune homme , & pour cause ;
 Car plus sera d'âge pour bien agir ,
 Moins laissera de venin sans nul doute ;
 Je vous promets qu'il n'en laissera goutte.
 Nice d'abord eut peine à digérer
 L'expédient ; allégua le danger ,
 Et l'infamie ; il en seroit en peine ;
 Le magistrat pourroit le rechercher ,
 Sur le soupçon d'une mort si soudaine.
 Empoisonner un de ses citadins !
 Lucrece étoit échappée aux blondins ;
 On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre !
 Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre ;
 Dit Callimaque , ou quelqu'un qui bien-tôt
 En mille endroits cornera le mystère.
 Sottise & peur contiendront ce pitaut.
 Au pis aller , l'argent le fera taire.
 Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire ,
 Et le coquin même n'y songeant pas ,
 Vous ne tombez proprement dans le cas
 De cocuage. Il n'est pas dit encore
 Qu'un tel paillard ne résiste au poison ;
 Et ce nous est une double raison
 De le choisir tel , que la Mandragore
 Consomme en vain sur lui tout son venin.
 Car quand je dis qu'on meurt , je n'entens dire ,

LA MANDRAGORE. 69

'Assurément. Il vous faudra demain
Faire choisir sur la brune le sire ,
Et dès ce soir donner la potion :
J'en ai chez moi de la confection.
Gardez-vous bien au reste , Messer Nice ,
D'aller paroître en aucune façon.
Ligurio choisira le garçon ;
C'est-là son fait : laissez lui cet office.
Vous vous pouvez fier à ce valet ,
Comme à vous-même : il est sage & discret ;
J'oublie encor que pour plus d'assurance ,
On bandera les yeux à ce paillard :
Il ne saura qui , quoi , n'en quelle part ,
N'en quel logis , ni si dedans Florence ,
Ou bien dehors on vous l'aura mené.

Par Nicia le tout fut approuvé.
Restoit sans plus d'y disposer sa femme.
De prime face , elle crut qu'on rioit ;
Tuis se fâcha ; puis jura sur son ame ,
Que mille fois plutôt on la tueroit :
Que diroit-on , si le bruit en couroit ?
Outre l'offense & péché trop énorme ,
Calface & Dieu savoient que de tout temps ,
Elle avoit craint ces devoirs complaisans ,
Qu'elle enduroit seulement pour la forme.
Puis il viendrait quelque matin difforme
L'incommoder , la mettre sur les dents :
Suis-je de taille à souffrir toutes gens ?

70 *LA MANDRAGORE.*

Quoi , recevoir un pitaut dans ma couche ?
 Puis-je y songer qu'avecque du dédain ?
 Et par saint Jean , ni pitaut , ni blondin ,
 Ni roi , ni roc , ne feront qu'autre touche
 Que Nicia jamais onc à ma peau.

Lucrece étant de la sorte arrêtée ,
 On eut recours à frere Timothée.
 Il la prêcha ; mais si bien & si beau ,
 Qu'elle donna les mains par pénitence.
 On l'assura de plus qu'on choisiroit
 Quelque garçon d'honnête corpulence ;
 Non trop rustaut ; & qui ne lui feroit
 Mal ni dégoût. La potion fut prise ,
 Le lendemain notre amant se déguise ,
 Et s'enfarine en vrai garçon meûnier ;
 Un faux menton , barbe d'étrange guise ;
 Mieux ne pouvoit se métamorphoser.
 Ligurio , qui de là faciende
 Et du complot avoit toûjours été ,
 Trouve l'amant tout tel qu'il le demande ,
 Et ne doutant qu'on n'y fût attrapé ,
 Sur le minuit le mène à Messer-Nice ,
 Les yeux bandés , le poil teint , & si bien
 Que notre époux ne reconnut en rien
 Le compagnon. Dans le lit il se glisse
 En grand silence ; en grand silence aussi
 La patiente attend sa destinée ;
 Bien blanchement , & ce soir atournée.

LA MANDRAGORE. 71

Voire ce soir ? Atournée ; & pour qui ?
Pour qui ? J'entens : n'est-ce pas que la Dame
Pour un meûnier prenoit trop de souci ?
Vous vous trompez ; le sexe en use ainsi.
Meûniers ou Rois , il veut plaire à toute ame :
C'est double honneur , ce semble , en une femme ,
Quand son mérite échauffe un esprit lourd ,
Et fait aimer les cœurs nés sans amour.

Le travesti changea de personnage ,
Si-tôt qu'il eut Dame de tel corsage
A ses côtés , & qu'il fut dans le lit.
Plus de meûnier ; la galante sentit
Auprès de soi la peau d'un honnête homme.
Et ne croyez qu'on employât au somme
De tels momens. Elle disoit tout bas :
Qu'est ceci donc ? Ce compagnon n'est pas
Tel que j'ai crû , le drôle a la peau fine ,
C'est grand dommage ; il ne mérite , hélas !
Un tel destin : j'ai regret qu'au trépas
Chaque moment de plaisir l'achemine.
Tandis l'époux enrôlé tout de bon ,
De sa moitié plaignoit bien fort la peine.
Ce fut avec une fierté de Reine ,
Qu'elle donna la première façon
De cocuage ; & pour le décoron
Point ne voulut y joindre ses caresses.
A ce garçon la perle des Lucreces
Prendroit du goût ? Quand le premier venia

72 *LA MANDRAGORE.*

Fut emporté , notre amant prit la main
De sa maîtresse ; & de baisers de flamme
La parcourant : Pardon , dit-il , Madame ;
Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait ;
C'est Callimaque : approuvez son martyre.
Vous ne sauriez ce coup vous en dédire :
Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.
S'il est fatal toutefois que j'expire ,
J'en suis content : vous avez dans vos mains
Un moyen sûr de me priver de vie ;
Et le plaisir , bien mieux qu'aucuns venins ,
M'achèvera , tout le reste est folie.

Lucrèce avoit jusque-là résisté ,
Non par défaut de bonne volonté ;
Ni que l'amant ne plût fort à la belle :
Mais la pudeur & la simplicité
L'avoient rendue ingrate en dépit d'elle.
Sans dire mot , sans oser respirer ,
Pleine de honte & d'amour tout ensemble ;
Elle se met aussi-tôt à pleurer.
A son amant peut elle se montrer
Après cela ? Qu'en pourra-t-il penser ?
Dit-elle en soi , & qu'est-ce qu'il lui semble ?
J'ai bien manqué de courage & d'esprit.
Incontinent un excès de dépit
Saisit son cœur , & fait que la pauvrette
Tourne la tête , & vers le coin du lit
Se va cacher , pour dernière retraite.

Elle

LA MANDRAGORE. 73

Elle y voulut tenir bon , mais en vain :
Ne lui restant que ce peu de terrain ,
La place fut incontinent rendue ,
Le vainqueur l'eut à sa discrétion :
Il en usa selon sa passion :
Et plus ne fut de larme répandue.
Honte cessa , scrupule autant en fit.
Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit !
L'Aurore vint trop tôt pour Callimaque ,
Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux.
Il faut , dit-il , beaucoup plus d'une attaque
Contre un venin tenu si dangereux.
Les jours suivans notre couple amoureux
Y fût pourvoir : l'époux ne tarda guères
Qu'il n'eût atteint tous ses autres confreres.

Pour ce coup-là fallut se séparer :
L'amant courut chez soi se recoucher.
A peine au lit il s'étoit mis encore ,
Que notre époux joyeux & triomphant
Le va trouver , & lui conte comment
S'étoit passé le jus de Mandragore.
D'abord , dit-il , j'allai tout doucement
Auprès du lit écouter si le sire
S'approcheroit , & s'il en voudroit dire.
Puis je prirai notre épouse tout bas ,
Qu'elle lui fit quelque peu de caresse ,
Et ne craignît de gâter ses appas.
C'étoit au plus une nuit d'embaras.

74 LA MANDRAGORE.

Et ne pensez, ce lui dis-je, Lucrece,
Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper.
Je saurai tout : Nice se peut vanter
D'être homme à qui l'on n'en donne à garder :
Vous savez bien qu'il y va de ma vie.
N'allez donc point faire la renchérie :
Montrez par-là que vous savez aimer
Votre mari, plus qu'on ne croit encore :
C'est un beau champ. Que si cetre pécore
Fait le honteux, envoyez sans tarder
M'en avertir : car je me vais coucher,
Et n'y manquez : nous y mettrons bon ordre.
Besoin n'en eut : tout fut bien jusqu'au bout.
Savez-vous bien que ce rustre y prit goût ?
Le drôle avoit tantôt peine à démordre.
J'en ai pitié : je le plains après tout.
N'y songeons plus : qu'il meure, & qu'on l'enterre ;
Et quant à vous, venez nous voir souvent.
Nargue de ceux qui me faisoient la guerre :
Dans neuf mois d'hui je leur livre un enfant.



LES REMOIS.

IL n'est cité, que je préfère à Reims :
C'est l'ornement & l'honneur de la France :
Car sans compter l'Ampoule & les bons vins ,
Charmans objets y sont en abondance.
Par ce point-là je n'entens , quant à moi ,
Tours ni portaux , mais gentilles Galoises ;
Ayant trouvé telle de nos Remoises ,
Friande assez pour la bouche d'un Roi.
Une avoit pris un peintre en mariage ,
Homme estimé dans sa profession :
Il en vivoit : que faut-il davantage ?
C'étoit assez pour sa condition.
Chacun trouvoit sa femme fort heureuse.
Le drôle étoit , grace à certain talent ,
Très-bon époux , encor meilleur galant.
De son travail mainte Dame amoureuse
L'alloit trouver ; & le tout à deux fins :
C'étoit le bruit , à ce que dit l'histoire :
Moi qui ne suis en cela des plus fins ,
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dès que le sire avoit Donzelle en main ,
Il en rioit avecque son épouse.
Les droits d'hymen allant toujours leur train ;
Besoin n'étoit qu'elle fit la jalouse.
Même elle eût pû le payer de ses tours ;

Et comme lui voyager en amours ;
 Sauf d'en user avec plus de prudence ,
 Ne lui faisant la même confiance.

Entre les gens qu'elle sût attirer ,
 Deux siens voisins se laissèrent leurrer
 A l'entretien libre & gai de la Dame ;
 Car c'étoit bien la plus trompeuse femme
 Qu'en ce point-là l'on eût sù rencontrer :
 Sage sur tout ; mais aimant fort à rire.
 Elle ne manque incontinent de dire
 A son mari l'amour des deux bourgeois ,
 Tous deux gens sots, tous deux gens à fornettes ;
 Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes ,
 Pleurs & soupirs , gémissemens Gaulois.
 Ils avoient lû , ou plutôt ouï dire ,
 Que d'ordinaire en amour on soupire.
 Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir ,
 Que bien , que mal , & selon leur pouvoir.
 A frais communs se conduisoit l'affaire.
 Ils ne devoient nulle chose se taire.
 Le premier d'eux qu'on favoriseroit
 De son bonheur part à l'autre feroit.

Femmes , voilà souvent comme on vous traite ;
 Le seul plaisir est ce que l'on souhaite.
 Amour est mort ; le pauvre compagnon
 Fut enterré sur les bords du Lignon :
 Nous n'en avons ici ni vent ni voie.
 Vous y servez de jouët & de proie

A jeunes gens , indiscrets , scélérats :
C'est bien raison qu'au double on le leur rende :
Le beau premier qui sera dans vos lacs ,
Plumez-le moi , je vous le recommande.

La Dame donc , pour tromper ses voisins ,
Leur dit un jour : Vous boirez de nos vins
Ce soir chez nous. Mon mari s'en va faire
Un tour aux champs : & le bon de l'affaire
C'est qu'il ne doit au gîte revenir.
Nous nous pourrons à l'aïse entretenir.
Bon , dirent ils , nous viendrons sur la brune.
Or les voilà compagnons de fortune.
La nuit venue , ils sont au rendez-vous.
Eux introduits , croyant ville gagnée ,
Un bruit survint ; la fête fut troublée.
On frappe à l'huis ; le logis aux verroux
Etoit fermé : la femme à la fenêtre
Court en disant , celui-là frappe en maître :
Seroit-ce point par malheur mon époux ?
Oui , cachez-vous , dit-elle , c'est lui-même.
Quelque accident , ou bien quelque soupçon
Le font venir coucher à la maison.
Nos deux galants dans ce péril extrême
Se jettent vite en certain cabinet :
Car s'en aller , comment auroient-ils fait ?
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre ,
Que l'époux entre , & voit au feu le membre
Accompagné de maint & maint pigeon ,

L'un au hâtier, les autres au chaudron.
Oh, oh ! dit-il, voilà bonne cuisine !
Qui traitez-vous ? Alis notre voisine,
Reprit l'épouse, & Simonette aussi.
Loué soit Dieu qui vous ramène ici,
La compagnie en fera plus complète.
Madame Alis, Madame Simonette
N'y perdront rien. Il faut les avertir
Que tout est prêt, qu'elles n'ont qu'à venir.
J'y cours moi-même. Alors la créature
Les va prier. Or c'étoient les moitiés
De nos galants & chercheurs d'aventure,
Qui fort chagrins de se voir enfermés,
Ne laissoient pas de louer leur hôtesse,
De s'être ainsi tirée avec adresse
De cet apprêt. Avec elle à l'instant
Leurs deux moitiés entrent tout en chantant :
On les saluë, on les baise, on les louë
De leur beauté, de leur ajustement :
On les contemple, on patine, on se jouë.
Cela ne plût aux maris nullement.
Du cabinet la porte à demi close,
Leur laissant voir le tout distinctement,
Ils ne prenoient aucun goût à la chose :
Mais passe encor pour ce commencement.
Le souper mis presque au même moment,
Le peintre prit par la main les deux femmes,
Les fit asseoir, entr'elles se plaça.
Je bois, dit-il, à la santé des Dames :

Et de trinquer : passe encor pour cela.
On fit raison , le vin ne dura guère.
L'hôteſſe étant alors ſans chambrière
Court à la cave : & de peur des eſprits
Mène avec ſoi Madame Simonette.
Le peintre reſte avec Madame Alis ,
Provinciale aſſez belle , & bien faite ,
Et s'en piquant , & qui pour le pays
Se pouvoit dire honnêtement coquette.
Le compagnon vous la tenant ſeulette ,
La conduiſit de ſeurette en ſeurette
Jusqu'au toucher , & puis un peu plus loin ,
Puis tout-à-coup levant la colerette ,
Prit un baiſſer dont l'époux fut témoin.
Jusque-là paſſe ; époux , quand ils ſont ſages ,
Ne prennent garde à ces menus ſuffrages ,
Et d'en tenir regiſtre c'eſt abus.
Bien eſt-il vrai qu'en rencontre pareille
Simples baiſers ſont craindre le ſurplus ;
Car ſatan lors vient frapper ſur l'oreille
De tel qui dort , & fait tant qu'il s'éveille.
L'époux vit donc , que tandis qu'une main
Se promenoit ſur la gorge à ſon aïſe ,
L'autre prenoit tout un autre chemin.
Ce fut alors , Dame , ne vous déplaiſe ,
Que le courroux lui montant au cerveau ,
Il s'en alloit enſonçant ſon chapeau ,
Mettre l'alarme en tout le voiſinage ,
Battre ſa femme , & dire au peintre rage ,

Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.
Gardez-vous bien de faire une sottise,
Lui dit tout bas son compagnon d'amours,
Tenez-vous coi. Le bruit en nulle guise
N'est bon ici ; d'autant plus qu'en vos lacs
Vous êtes pris : ne vous montrez donc pas.
C'est le moyen d'étouffer cette affaire :
Il est écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à soi-même être fait.
Nous ne devons quitter ce cabinet
Que bien à point , & tantôt quand cet homme
Etant au lit prendra son premier somme :
Selon mon sens , c'est le meilleur parti.
A tard viendrait aussi-bien la querelle.
N'êtes-vous pas cocu plus d'à demi ?
Madame Alis au fait a consenti :
Cela suffit , le reste est bagatelle.
L'époux goûta quelque peu ces raisons.
Sa femme fit quelque peu de façons ,
N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis ? Et puis , comme personne sage ,
Elle remit sa coëffure en état.
On n'eût jamais soupçonné ce ménage ,
Sans qu'il restoit un certain incarnat
Dessus son teint ; mais c'étoit peu de chose :
Dame fleurette en pouvoit être cause.
L'une pourtant des tireuses de vin
De lui soûrire au retour ne fit faute :
Ce fut la peintre. On se remit en train :

On releva grillades & festin :
 On but encore à la santé de l'hôte ,
 Et de l'hôtesse , & de celle des trois
 Qui la première auroit quelque aventure.
 Le vin manqua pour la seconde fois.
 L'hôtesse adroite & fine créature ,
 Souhaitent toujours qu'il revient des esprits
 Chez les voisins. Ainsi Madame Alis
 Servit d'escorte. Entendez que la Dame
 Pour l'autre emploi inclinoit en son ame ;
 Mais on l'emmena , & par ce moyen-là
 De faction Simonette changea.
 Celle-ci fait d'abord plus la sévère ,
 Veut suivre l'autre , ou feint le vouloir faire ;
 Mais se sentant par le peintre tirer ,
 Elle demeure , étant trop ménagère ,
 Pour se laisser son habit déchirer.
 L'époux voyant quel train prenoit l'affaire ,
 Voulut sortir. L'autre lui dit : Tout doux :
 Nous ne voulons sur vous nul avantage.
 C'est bien raison que Messer cocuage
 Sur son état vous couche ainsi que nous ;
 Sommes-nous pas compagnons de fortune ?
 Puisque le peintre en a caressé l'une ,
 L'autre doit suivre. Il faut bongré malgré
 Qu'elle entre en danse , & s'il est nécessaire ,
 Je m'offrirai de lui tenir le pied :
 Vouliez ou non , elle aura son affaire.
 Elle l'eut donc ; notre peintre y pourvut

82 LA COURTISANE

Tout de son mieux : aussi le valoit-elle.
Cette dernière eut ce qu'il lui fallut :
On en donna le loisir à la belle.

Quand le vin fut de retour , on conclut
Qu'il ne falloit s'atabler davantage.
Il étoit tard ; & le peintre avoit fait
Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.
On dit bon soir. Le drôle satisfait
Se met au lit. Nos gens sortent de cage.
L'hôtesse alla tirer du cabinet
Les regardans honteux , mal contens d'elle ,
Cocus de plus. Le pis de leur méchef
Fut qu'aucun d'eux ne pût venir à chef
De son dessein , ni rendre à la Donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté :
Par conséquent c'est fait : j'ai tout conté.

LA COURTISANE

AMOUREUSE.

LE jeune Amour , bien qu'il ait la façon
D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon ,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles.
En gens coquets il change les Catons ;
Par lui les sorts deviennent des oracles ;
Par lui les loups deviennent des moutons.

Il fait si bien que l'on n'est plus le même.
 Témoin Hercule, & témoin Polyphème
 Mangeur de gens. L'un sur un roc assis
 Chantoit aux vents ses amoureux soucis ;
 Et pour charmer sa nymphe joliette
 Tailloit sa barbe, & se miroit dans l'eau.
 L'autre changea sa massue en fuseau
 Pour le plaisir d'une jeune fillette.
 J'en dirois cent. Bocace en rapporte un,
 Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.
 C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,
 Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit.
 Amour le léche, & tant, qu'il le polit.
 Chimon devint un galant personnage.
 Qui fit cela ? Deux beaux yeux seulement.
 Pour les avoir aperçus un moment,
 Encore à peine, & voilés par le somme,
 Chimon aima, puis devint honnête homme.
 Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
 Qui font plaisir aux enfans sans souci,
 Pût en son cœur loger d'honnêtes flammes.
 Elle étoit fiere, & bizarre sur-tout.
 On ne savoit comme en venir à bout.
 Rome c'étoit le lieu de son négoce.
 Mettre à ses pieds la mitre avec la crosse
 C'étoit trop peu : les simples Monseigneurs
 N'étoient d'un rang digne de ses faveurs.

84 LA COURTISANE

Il lui falloit un homme du conclave ,
Et des premiers , & qui fût son efclave ;
Et même encore il y profitoit peu ,
A moins que d'être un cardinal neveu.
Le Pape enfin , s'il se fût piqué d'elle ,
N'auroit été trop bon pour la Donzelle.
De fon orgueil fes habits se sentoient.
Force brillans fur fa robe éclatoient ,
La chamarrure avec la broderie.
Lui voyant faire ainfi la rencherie ,
Amour se mit en tête d'abaiffer
Ce cœur fi haut ; & pour un gentilhomme
Jeune , bien fait , & des mieux mis de Rome ,
Jufques au vif il voulut la bleffer.
L'adolefcent avoit pour nom Camille ,
Elle , Conftance. Et bien qu'il fût d'humeur
Douce , traitable , à fe prendre facile ,
Conftance n'eût fi-tôt l'amour au cœur ,
Que la voilà craintive devenuë.
Elle n'ofa déclarer fes defirs
D'autre façon qu'avecque des fôûpirs.
Auparavant pudeur ni retenuë
Ne l'arrêtoient ; mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût crû qu'amour fe fût logé
En cœur fi fier . Camille n'y prit garde.
Inceffamment Conftance le regarde ;
Et puis fôûpirs , & puis regards nouveaux ;
Toujours rêveufe au milieu des cadeaux :
Sa beauté même y perdit quelque chofe :

Bien-tôt le lys l'emporta sur la rose.

Avint qu'un soir Camille régala
 De jeunes gens : il eut aussi des femmes ;
 Constance en fut. La chose se passa
 Joyeusement ; car peu d'entre ces Dames
 Etoient d'humeur à tenir des propos
 De sainteté , ni de philosophie.
 Constance seule étant sourde aux bons mots
 Laissoit railler toute la compagnie.
 Le souper fait , chacun se retira.
 Tout dès l'abord Constance s'eclipsa ,
 S'allant cacher en certaine ruelle.
 Nul n'y prit garde : & l'on crut que chez elle ;
 Indisposée , ou de mauvaise humeur ,
 Ou pour affaire , elle étoit retournée.
 La compagnie étant donc retirée ,
 Camille dit à ses gens , par bonheur ,
 Qu'on le laissât , & qu'il vouloit écrire.
 Le voilà seul , & comme le desir
 Celle qui l'aime , & qui ne fait comment
 Ni l'aborder , ni par quel compliment
 Elle pourra lui déclarer sa flamme.
 Tremblante enfin , & par nécessité
 Elle s'en vient. Qui fut bien étonné ,
 Ce fut Camille : Hé quoi , dit-il , Madame ;
 Vous surprenez ainsi vos bons amis ?
 Il la fit seoir ; & puis s'étant remis :
 Qui vous croiroit , reprit-il , demeurés ?

36 LA COURTISANE

Et qui vous a cette cache montrée ?

L'amour, dit-elle. A ce seul mot sans plus

Elle rougit ; chose que ne font guere

Celles qui sont prêtresses de Vénus :

Le vermillon leur vient d'autre manière.

Camille avoit déjà quelque soupçon

Que l'on l'aimoit : il n'étoit si novice

Qu'il ne connût ses gens à la façon.

Pour en avoir un plus certain indice ,

Et s'égayer , & voir si ce cœur fier

Jusques au bout pourroit s'humilier ,

Il fit le froid. Notre amante en soupire ,

La violence enfin de son martyre

La fait parler : elle commence ainsi.

Je ne sai pas ce que vous allez dire ,

De voir Constance oser venir ici

Vous déclarer sa passion extrême ,

Je ne saurois y penser sans rougir :

Car du métier de nymphe me couvrir ,

On n'en est plus dès le moment qu'on aime.

Puis quelle excuse ! Hélas , si le passé

Dans votre esprit pouvoir être effacé !

Du moins , Camille , excusez ma franchise.

Je vois fort bien que quoi que je vous dise

Je vous déplaïs. Mon zèle me nuira.

Mais nuise , ou non , Constance vous adore :

Méprisez-la , chassez-la , bardez-la ;

Si vous pouvez , faites-lui pis encore ;

Elle est à vous. Alors le jouvenceau :

Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau ;
 Ce n'est mon fait : & toutefois , Madame ,
 Je vous dirai tout net que ce discours
 Me surprend fort ; & que vous n'êtes femme
 Qui dût ainsi prévenir nos amours.
 Outre le sexe , & quelque bienséance
 Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.
 A quel propos toute cette éloquence ?
 Votre beauté m'eût gagné sans effort ,
 Et de son chef. Je vous le dis encor ,
 Je n'aime point qu'on me fasse d'avance.
 Ce propos fut à la pauvre Constance
 Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
 J'ai mérité ce mauvais traitement ;
 Mais ose-t-on vous dire sa pensée ?
 Mon procédé ne me nuiroit pas tant ,
 Si ma beauté n'étoit point effacée.
 C'est compliment ce que vous m'avez dit :
 J'en suis certaine , & lis dans votre esprit :
 Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
 D'où me vient-il ? Je m'en rapporte à vous.
 N'est-il pas vrai que naguère , entre nous ,
 A mes attraits chacun rendoit hommage ?
 Ils sont éteints ces dons si précieux.
 L'amour que j'ai m'a causé ce dommage.
 Je ne suis plus assez belle à vos yeux.
 Si je l'étois , je serois assez sage.
 Nous parlerons tantôt de ce point-là ,
 Dit le galant ; il est tard , & voilà

Minuit qui sonne ; il faut que je me couche.
 Constance crût qu'elle auroit la moitié
 D'un certain lit, que d'un œil de pitié
 Elle voyoit : mais d'en ouvrir la bouche
 Elle n'osa, de crainte de refus.

Le compagnon, feignant d'être confus,
 Se tut long-temps ; puis dit : Comment ferai-je ?
 Je ne me puis tout seul deshabiller.

Et bien, Monsieur, dit-elle, appellerai-je ?

Non, reprit-il : gardez-vous d'appeller,

Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie ;

Ni qu'en ma chambre une fille de joie

Passé la nuit au sù de tous mes gens.

Cela suffit, Monsieur, repartit-elle.

Pour éviter ces inconveniens,

Je me pourrois cacher en la ruelle ;

Mais faisons mieux, & ne laissons venir

Personne ici : l'amoureuse Constance

Veut aujourd'hui de laquais vous servir.

Accordez-lui pour toute récompense

Cet honneur-là. Le jeune homme y consent.

Elle s'approche ; elle le déboutonne ;

Touchant sans plus à l'habit, & n'osant

Du bout du doigt toucher à la personne.

Ce ne fut tout ; elle le déchaussa.

Quoi, de sa main ? Quoi, Constance elle-même ?

Qui fût-ce donc ? Est-ce trop que cela ?

Je voudrois bien déchausser ce que j'aime.

Le

Le compagnon dans le lit se plaça ;
 Sans la prier d'être de la partie.
 Constance crut dans le commencement
 Qu'il la vouloit éprouver seulement :
 Mais tout cela passoit la raillerie.
 Pour en venir au point plus important ,
 Il fait , dit-elle , un temps froid comme glace :
 Où me coucher ?

Camille.

Par tout où vous voudrez.

Constance.

Quoi , sur ce siège ?

Camille.

Et bien non ; vous viendrez

Dedans mon lit.

Constance.

Délacez-moi , de grace.

Camille.

Je ne saurois , il fait froid , je suis nud ;
 Délacez-vous. Notre amante ayant vu
 Près du chevet un poignard dans sa gaine ,
 Le prend , le tire , & coupe ses habits ,
 Corps piqué d'or , garnitures de prix ,
 Ajustemens de Princesse & de Reine ;
 Ce que les gens en deux mois à grand' peine
 Avoient brodé , périt en un moment :
 Sans regretter ni plaindre aucunement
 Ce que le sexe aime plus que sa vie.
 Femmes de France , en feriez-vous-autant ?

20 LA COURTISANE

Je crois que non , j'en suis sûr , & partant
Cela fut beau sans doute en Italie.

La pauvre amante approche en tapinois ,
Croyant tout fait ; & que pour cette fois
Aucun bizarre & nouveau stratagème
Ne viendrait plus son aise reculer.
Camille dit : C'est trop dissimuler ;
Femme qui vient se produire elle-même
N'aura jamais de place à mes côtés.
Si bon vous semble , allez vous mettre aux pieds.
Ce fut bien-là qu'une douleur extrême
Saisit la belle , & si lors par hazard
Elle avoit eu dans ses mains le poignard ,
C'en étoit fait : elle eût de part en part
Percé son cœur. Toutefois l'espérance
Ne mourut pas encor dans son esprit.
Camille étoit trop connu de Constance ;
Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit
Chose si dure , & pleine d'insolence ,
Lui qui s'étoit jusque-là comporté
En homme doux , civil , & sans fierté ,
Cela sembloit contre toute apparence.
Elle va donc en travers se placer
Aux pieds du sire ; & d'abord les lui baise ;
Mais point trop fort , de peur de le blesser.
On peut juger si Camille étoit aise.
Quelle victoire ! Avoir mis à ce point
Une beauté si superbe & si fière !

Une beauté ! je ne la décris point ;
 Il me faudroit une semaine entière.
 On ne pouvoit reprocher seulement
 Que la pâleur à cet objet charmant ,
 Pâleur encor dont la cause étoit telle
 Qu'elle donnoit du lustre à notre belle.
 Camille donc s'étend : & sur un sein
 Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie
 Pose ses pieds , & sans cérémonie
 Il s'accommode , & s'en fait un couffin :
 Puis feint qu'il cède aux charmes de Morphée.
 Par les sanglots notre amante étouffée
 Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là :
 Ce fut la fin. Camille l'appella ,
 D'un ton de voix qui plut fort à la belle.
 Je suis content , dit il , de votre amour.
 Venez , venez , Constance , c'est mon tour.
 Elle se glisse ; & lui s'approchant d'elle ,
 M'avez-vous crû si dur & si brutal ,
 Que d'avoir fait tout de bon le sévère ?
 Dit-il d'abord , vous me connoissez mal :
 Je vous voulois donner lieu de me plaire.
 Or bien je sai le fond de votre cœur.
 Je suis content , satisfait , plein de joie ,
 Comblé d'amour : & que votre rigueur ,
 Si bon lui semble , à son tour se déploie :
 Elle le peut : usez-en librement.
 Je me déclare aujourd'hui votre amant ,
 Et votre époux ; & ne sai nulle Dame ,

92 *LA COURTISANE*

De quelque rang & beauté que ce soit ,
 Qui vous valût pour maîtresse & pour femme ;
 Car le passé rappeler ne se doit
 Entre nous deux. Une chose ai-je à dire :
 C'est qu'en secret il nous faut marier.
 Il n'est besoin de vous spécifier
 Pour quel sujet : cela vous doit suffire.
 Même il est mieux de cette façon-là.
 Un tel hymen à des amours ressemble ;
 On est époux & galant tout ensemble.
 L'histoire dit que le drôle ajouta :
 Voulez-vous pas , en attendant le prêtre ,
 A votre amant vous fier aujourd'hui ?
 Vous le pouvez , je vous réponds de lui ;
 Son cœur n'est pas d'un perfide & d'un traître.
 A tout cela Constance ne dit rien.
 C'étoit tout dire : il le reconnut bien ,
 N'étant novice en semblables affaires.
 Quant au surplus , ce sont de tels mystères ,
 Qu'il n'est besoin d'en faire le récit.
 Voilà comment Constance réussit.

Or faites-en , nymphes , votre profit.
 Amour en a dans son académie ,
 Si l'on vouloit venir à l'examen ,
 Que j'aimerois pour un pareil hymen
 Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.
 Femme qui n'a filé toute sa vie
 Tâche à passer bien des choses sans bruit ,

Témoin Constance & tout ce qui s'ensuit :
 Noviciat d'épreuves un peu dures :
 Elle en reçût abondamment le fruit :
 Nonnes je sai , qui voudroient chaque nuit
 En faire un tel à toutes aventures.

Ce que possible on ne croira pas vrai ,
 C'est que Camille , en caressant la belle ,
 Des dons d'amour lui fit goûter l'essai.
 L'essai ? Je faux : Constance en étoit-elle
 Aux élémens ? Oui Constance en étoit
 Aux élémens. Ce que la belle avoit
 Pris & donné de plaisirs en sa vie ,
 Compter pour rien jusqu'alors se devoit.
 Pourquoi cela ? Quiconque aime le dieu.

NICAISE.

UN apprenti marchand étoit ,
 Qu'avec droit Nicaïse on nommoit :
 Garçon très-neuf , hors sa boutique ,
 Et quelque peu d'arithmétique :
 Garçon novice dans les tours
 Qui se pratiquent en amours.
 Bons bourgeois , du temps , de nos peres ,
 S'avisent tard d'être bons freres ;
 Ils n'apprennent cette leçon ,

Qu'ayant de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte,
Ont soin de s'y rendre savans,
Aussi-tôt que les autres gens.
Le jouvenceau de vieille date,
Possible un peu moins avancé,
Par les degres n'avoit passé.
Quoiqu'il en soit, le pauvre sire
En très-beau chemin demeura,
Se trouvant court par celui-là ;
C'est par l'esprit que je veux dire.
Une belle pourtant l'aima :
C'étoit la fille de son maître ;
Fille aimable autant qu'on peut l'être,
Et ne tournant autour du pot :
Soit par humeur franche & sincere,
Soit qu'il fût force d'ainsi faire,
Etant tombée aux mains d'un sot.
Quelqu'un de trop de hardiesse
Ira la taxer, & moi non ;
Tels procédés ont leur raison.
Lors que l'on aime une déesse,
Elle fait ces avances-là :
Notre belle savoit cela.
Son esprit, ses traits, sa richesse
Engageoient beaucoup de jeunesse
A sa recherche ; heureux seroit
Celui d'entr'eux qui cueilleroit
En nom d'hymen certaine chose,

N I C A I S E.

91

Qu'à meilleur titre elle promet
 Au jouvenceau ci-dessus dit.
 Certain dieu par fois en dispose ,
 Amour nommé communément.
 Il plût à la belle d'élire
 Pour ce point l'apprenti marchand.
 Bien est vrai (car il faut tout dire)
 Qu'il étoit très-bien fait de corps ,
 Beau , jeune , & frais : ce sont trésors
 Que ne méprise aucune Dame ,
 Tant soit son esprit précieux.
 Pour une qu'amour prend par l'ame ,
 Il en prend mille par les yeux.
 Celle-ci donc des plus galantes ,
 Par milles choses engageantes
 Tâchoit d'encourager le gars ,
 N'étoit chiche de ses regards ,
 Le pinçoit , lui venoit sourire ,
 Sur les yeux lui mettoit la main ,
 Sur le pied lui marchoit enfin.
 A ce langage il ne sût dire
 Autre chose que des soupirs ,
 Interprètes de ses desirs.
 Tant fut , à ce que dit l'histoire ,
 De part & d'autre soupiré ,
 Que leur feu dûment déclaré ,
 Les jeunes gens , comme on peut croire ,
 Ne s'épargnèrent ni sermens ,

Ni d'autres points bien plus charmans;
 Comme baiers à grosse usure :
 Le tout sans compte & sans mesure.
 Calculateur que fût l'amant,
 Broûiller falloit incessamment :
 La chose étoit tant infinie ,
 Qu'il y faisoit toûjours abus :
 Somme toute , il n'y manquoit plus
 Qu'une seule cérémonie.
 Bon fait aux filles l'épargner.
 Ce ne fut pas sans témoigner
 Bien du regret , bien de l'envie.
 Par vous , disoit la belle amie,
 Je me la veux faire enseigner ,
 Ou ne la savoir de ma vie.
 Je la saurai , ie vous promets ;
 Tenez-vous certain désormais
 De m'avoir pour votre apprentie.
 Je ne puis pour vous que ce point.
 Je suis franche ; n'attendez point
 Que par un langage ordinaire ,
 Je vous promette de me faire
 Religieuse , à moins qu'un jour
 L'hymen ne suive notre amour.
 Cet hymen feroit bien mon compte ,
 N'en doutez point : mais le moyen ?
 Vous m'aimez trop , pour vouloir rien
 Qui me pût causer de la honte.
 Tels & tels m'ont fait demander.

Mon

Mon pere est prêt de m'accorder.
Moi je vous permets d'espérer
Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage,
Soit conseiller, soit président,
Soit veille ou jour de mariage,
Je serai vôtre auparavant,
Et vous aurez mon pucelage.

Le garçon la remercia
Comme il pût. A huit jours de là
Il s'offre un parti d'importance.
La belle dit à son ami :
Tenons-nous en à celui-ci ;
Car il est homme , que je pense ,
A passer la chose au gros sas.
La belle en étant sur ce cas ,
On la promet , on la commence :
Le jour des noces se tient prêt.

Entendez ceci , s'il vous plait.
Je pense voir votre pensée
Sur ce mot-là de commencée.
C'étoit alors sans point d'abus
Fille promise & rien de plus.

Huit jours donnés à la fiancée ;
Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord ,
Elle diffère le négoce
Jusqu'au propre jour de la noce ;
II. Part.

De peur de certain accident ,
Qui les fillettes va perdant.
On mène au moultier cependant
Notre galande encor pucelle.
Le oui fut dit à la chandelle.
L'époux voulut avec la belle
S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour ,
Et ne l'obtient qu'avecque peine.
Il fallut pourtant y passer.
Comme l'aurore étoit prochaine ,
L'épouse au lieu de se coucher
S'habille. On eût dit une Reine.
Rien ne manquoit aux vêtemens ,
Perles , joyaux , & diamans ;
Son épousé la faisoit Dame.
Son ami pour la faire femme
Prend heure avec elle au matin.
Ils devoient aller au jardin ,
Dans un bois propre à telle affaire.
Une compagne y devoit faire
Le guet autour de nos amans ,
Compagne instruite du mystère.
La belle s'y rend la première ,
Sous le prétexte d'aller faire
Un bouquet , dit-elle , à ses gens.
Nicaïse , après quelques momens ,
La va trouver : & le bon sire
Voyant le lieu , se met à dire :

Qu'il fait ici d'humidité !
Foin , votre habit sera gâté.
Il est beau : ce seroit dommage.
Souffrez , sans tarder davantage ,
Que j'aille querir un tapis.
Eh mon Dieu , laissons les habits ,
Dit la belle toute piquée ,
Je dirai que je suis tombée.
Pour la perte n'y songez point.
Quand on a temps si fort à point ,
Il en faut user ; & périssent
Tous les vêtemens du pays ;
Que plutôt tous les beaux habits
Soient gâtés , & qu'ils se salissent ,
Que d'aller ainsi consumer
Un quart-d'heure : un quart-d'heure est cher.
Tandis que tous les gens agissent
Pour ma noce , il ne tient qu'à vous
D'employer des momens si doux.
Ce que je dis ne me sied guère :
Mais je vous chéris , & vous veux
Rendre honnête homme , si je peux.
En vérité , dit l'amoureux ,
Conserver étoffe si chère
Ne sera point mal fait à nous.
Je cours ; c'est fait ; je suis à vous ;
Deux minutes feront l'affaire.

Là-dessus il part , sans laisser
Le temps de lui rien repliquer.

Sa sottise guérit la Dame :
Un tel dédain lui vint en l'ame ,
Qu'elle reprit dès ce moment
Son cœur , que trop indignement
Elle avoit placé. Quelle honte !
Prince des sots , dit-elle en soi ,
Va , je n'ai nul regret de toi :
Tout autre eût été mieux mon compte.
Mon bon Ange a considéré
Que tu n'avois pas mérité
Une faveur si précieuse.
Je ne veux plus être amoureuse
Que de mon mari ; j'en fais vœu.
Et de peur qu'un reste de feu
A le trahir ne me rengage ,
Je vais , sans tarder davantage ,
Lui porter un bien qu'il auroit ,
Quand Nicaïse en son lieu feroit.
A ces mots la pauvre épousée
Sort du bois fort scandalisée.
L'autre revient , & son tapis ;
Mais ce n'est plus comme jadis.
Amans , la bonne heure ne sonne
A toutes les heures du jour.
J'ai lû dans l'alphabet d'amour ,
Qu'un galant près d'une personne
N'a toujours le temps comme il veut :
Qu'il le prenne donc comme il peut.
Tous délais y font du dommage :

Nicaïse en est un témoignage.
 Fort essouffé d'avoir couru ,
 Et joyeux de telle prouesse ,
 Il s'en revient , bien résolu
 D'employer tapis & maîtresse.
 Mais quoi , la Dame au bel habit ,
 Mordant ses lèvres de dépit ,
 Retournoit vers la compagnie ;
 Et de sa flamme bien guérie ,
 Possible alloit dans ce moment ,
 Pour se venger de son amant ,
 Porter à son mari la chose
 Qui lui causoit ce dépit-là.
 Quelle chose ? C'est celle-là
 Que fille dit toûjours qu'elle a.
 Je le crois ; mais d'en mettre jà
 Mon doigt au feu , ma foi , je n'ose :
 Ce que je sai , c'est qu'en tel cas
 Fille qui ment ne péche pas.

Grace à Nicaïse , notre belle ;
 Ayant sa fleur en dépit d'elle ,
 S'en retournoit tout en grondant :
 Quand Nicaïse la rencontrant ,
 A quoi tient , dit-il à la Dame ,
 Que vous ne m'avez attendu ?
 Sur ce tapis bien étendu
 Vous seriez en peu d'heure femme.
 Retournons-donc sans consulter :

Venez cesser d'être pucelle ;
Puis que je puis , sans rien gâter ,
Vous témoigner quel est mon zèle.
Non pas cela , reprit la belle :
Mon pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantôt.
J'aime votre santé , Nicaïse ;
Et vous conseille auparavant
De reprendre un peu votre vent.
Or respirez tout à votre aise.
Vous êtes apprenti marchand ;
Faites-vous apprenti galant :
Vous n'y serez pas si tôt maître.
A mon égard , je ne puis être
Votre maîtresse en ce métier.
Sire Nicaïse , il vous faut prendre
Quelque servante du quartier.
Vous savez des étoffes vendre ,
Et leur prix en perfection ;
Mais ce que vaut l'occasion
Vous l'ignorez , allez l'apprendre ,



COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES.

IL est un jeu divertissant sur tous,
Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle :
Il divertit & la laide & la belle :
Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux :
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'est connu de l'époux :
C'est chez l'amant que ce plaisir excelle.
De regardans, pour y juger des coups,
Il n'en faut point, jamais on n'y querelle.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.
Qu'importe-t'il ? Sans s'arrêter au nom,
Ni badiner là-dessus davantage,
Je vais encor vous en dire un usage,
Il fait venir l'esprit & la raison.
Nous le voyons en mainte bestiole.
Avant que Lise allât en cette école,
Lise n'étoit qu'un misérable oison,
Coudre & filer étoit son exercice,
Non pas le sien, mais celui de ses doigts :
Car que l'esprit eût part à cet office,
Ne le croyez ; il n'étoit nuls emplois
Où Lise pût avoir l'ame occupée :

104 COMMENT L'ESPRIT

Life songeoit autant que sa poupée.
 Cent fois le jour sa mere lui disoit :
 Va-t'en chercher de l'esprit , malheureuse.
 La pauvre fille aussi-tôt s'en alloit
 Chez les voisins , affligée & honteuse ,
 Leur demandant où se vendoit l'esprit.
 On en rioit : à la fin on lui dit :
 Allez trouver pere Bonaventure ,
 Car il en a bonne provision.
 Incontinent la jeune créature
 S'en va le voir , non sans confusion ;
 Elle craignoit que ce ne fût dommage
 De détourner ainsi tel personnage.
 Me voudroit-il faire de tels présens ,
 A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans ?
 Vaux je cela ? disoit en soi la belle.
 Son innocence augmentoit ses appas :
 Amour n'avoit à son croc de pucelle
 Dont il crût faire un aussi bon repas.
 Mon révérend , dit-elle au béat'homme ,
 Je viens vous voir ; des personnes m'ont dit ,
 Qu'en ce couvent on vendoit de l'esprit :
 Votre plaisir seroit-il qu'à crédit
 J'en pûsse avoir ? Non pas pour grosse somme ;
 A gros achat mon trésor ne suffit :
 Je reviendrai , s'il m'en faut davantage :
 Et cependant prenez ceci pour gage.
 A ce discours , je ne sai quel anneau ,
 Quelle tiroit de son doigt avec peine ,

VIENT AUX FILLES. 105

Ne venant point, le pere dit : Tout beau,
Nous pourrions à ce qui vous amène,
Sans exiger nul salaire de vous :
Il est marchande, & marchande entre nous ;
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez ici ; suivez moi hardiment ;
Nul ne nous voit, aucun ne nous entend,
Tous sont au chœur ; le portier est personne
Entièrement à ma dévotion ;
Et ces murs ont de la discrétion.
Elle le suit : ils vont à sa cellule.
Mon révérend la jette sur un lit ;
Veut la baiser ; la pauvrete recuse
Un peu la tête ; & l'innocente dit :
Quoi, c'est ainsi qu'on donne de l'esprit ?
Et vraiment oui, repart sa révérence :
Puis il lui met la main sur le teton.
Encore ainsi ? Vraiment oui ; comment donc ?
La belle prend le tout en patience ;
Il suit sa pointe ; & d'encor en encor
Toujours l'esprit s'insinüe & s'avance,
Tant & si bien qu'il arrive à bon port.
Lise rioit du succès de la chose.
Bonaventure à six momens de là
Donne d'esprit une seconde dose.
Ce ne fut tout, une autre succéda ;
La charité du beau pere étoit grande.
Et bien, dit-il, que vous semble du jeu ?
A nous venir l'esprit tarde bien peu,

106 COMMENT L'ESPRIT

Reprit la belle ; & puis elle demande :
 Mais s'il s'en va ? S'il s'en va ? Nous verrons ;
 D'autres secrets se mettent en usage.
 N'en cherchez point , dit Life , davantage ;
 De celui-ci nous nous contenterons.
 Soit fait , dit-il , nous recommencerons ,
 Au pis aller , tant & tant , qu'il suffise.
 Le pis aller sembla le mieux à Life.
 Le secret même encor se répéta
 Par le *Pater* ; il aimoit cette danse.
 Life lui fait une humble révérence ;
 Et s'en retourne en songeant à cela.
 Life songer ! Quoi , déjà Life songe !
 Elle fait plus , eile cherche un mensonge ,
 Se doutant bien qu'on lui demanderoit ,
 Sans y manquer , d'où ce retard venoit.
 Deux jours après sa compagne Nannette
 S'en vient la voir : pendant leur entretien
 Life révoit. Nannette comprit bien ,
 Comme elle étoit clair-voyante & finette ;
 Que Life alors ne révoit pas pour rien.
 Elle fait tant , tourne tant son amie ,
 Que celle-ci lui déclare le tout.
 L'autre n'étoit à l'ouïr endormie ,
 Sans rien cacher , Life , de bout en bout ,
 De point en point , lui conte le mystère ,
 Dimensions de l'esprit du beau pere ,
 Et les encor , enfin tout le phœbé.
 Mais vous , dit-elle , apprenez-nous , de grace ,

VIENT AUX FILLES. 107

Quand & par qui l'esprit vous fut donné.
Anne reprit : Puisqu'il faut que je fasse
Un libre aveu , c'est votre frere Alain
Qui m'a donné de l'esprit un matin.
Mon frere Alain ! Alain ! s'écria Lise ,
Alain mon frere ! Ah , je suis bien surprise ;
Il n'en a point , comme en donneroit-il ?
Sotte , dit l'autre , hélas ! tu n'en fais guère :
Apprens de moi que pour pareille affaire
Il n'est besoin que l'on soit si subtil.
Ne me crois-tu ? Sache-le de ta mere ,
Elle est experte au fait dont il s'agit.
Sur ce point-là l'on t'aura bien-tôt dit ,
Vivent les sots pour donner de l'esprit.

L'ABBESSE MALADE.

L'Exemple sert , l'exemple nuit aussi :
Lequel des deux doit l'emporter ici ,
Ce n'est mon fait : l'un dira que l'abbesse
En usa bien , l'autre au contraire , mal ,
Selon les gens : bien ou mal , je ne laisse
D'avoir mon compte , & montre en général ,
Par ce que fit tout un troupeau de nonnes ,
Que brebis sont la plupart des personnes ;
Qu'il en passe une , il en passera cent ;
Tant sur les gens est l'exemple puissant.
Agnès passa , puis autre sœur , puis une :

108 *L'ABESSE MALADE.*

Tant qu'à passer s'entrepressant chacune ,
On vit enfin celle qui les gardoit
Passer aussi : c'est en gros tout le conte :
Voici comment en détail on le conte.

Certaine abbesse un certain mal avoit ;
Pâles couleurs nommé parmi les filles ;
Mal dangereux , & qui des plus gentilles
Détruit l'éclat , fait languir les attraits.
Notre malade avoit la face blême
Tout justement comme un saint de carême
Bonne d'ailleurs , & gente à cela près.
La faculté sur ce point consultée ,
Après avoir la chose examinée ,
Dit que bien-tôt Madame tomberoit
En fièvre lente , & puis qu'elle mourroit.
Force sera que cette humeur la mange ;
A moins que de... l'à moins est bien étrange ;
A moins enfin qu'elle n'ait à souhait
Compagnie d'homme. Hippocrate ne fait
Choix de ses mots , & tant tourner ne fait.
Jésus , reprit toute scandalisée
Madame abbesse : hé que dites-vous là ?
Fi. Nous disons , repartit à cela
La faculté , que pour chose assurée
Vous en mourrez , à moins d'un bon galant.
Bon le faut-il , c'est un point important ;
Autre que bon n'est ici suffisant :
Et si bon n'est , deux en prenez , Madame ,

L'ABBESSE MALADE. 109

Ce fut bien pis : non pas que dans son ame
Ce bon ne fût par elle souhaité :
Mais le moyen que sa communauté
Lui vît sans peine approuver telle chose ?
Honte souvent est de dommage cause.
Sœur Agnès dit : Madame croyez-les.
Un tel remède est chose bien mauvaise,
S'il a le goût méchant à beaucoup près
Comme la mort. Vous faites cent secrets ,
Faut-il qu'un seul vous choque & vous déplaîse ?
Vous en parlez , Agnès , bien à votre aise ,
Reprit l'abbesse : or ça , par votre Dieu ,
Le feriez vous ? Mettez-vous en mon lieu,
Oui-dà Madame ; & dis bien davantage ,
Votre santé m'est chère jusques-là ,
Que s'il falloit pour vous souffrir cela ,
Je ne voudrois que , dans ce témoignage
D'affection , pas une de céans
Me devançât. Mille remercimens
A sœur Agnès donnés par son abbesse ,
La faculté dit adieu là-dessus ,
Et protesta de ne revenir plus.
Tout le couvent se trouvoit en tristesse ,
Quand sœur Agnès , qui n'étoit de ce lieu
La moins sensée , au reste bonne lame ,
Dit à ses sœurs : Tout ce qui tient Madame
Est seulement belle honte de Dieu.
Par charité n'en est-il point quelqu'une
Pour lui montrer l'exemple & le chemin ?

110 L'ABBESSE MALADE.

Cet avis fut approuvé de chacune :
On l'applaudit , il court de main en main ,
Pas une n'est , qui montre en ce dessein
De la froideur , soit nonne , soit nonnette ,
Mere prieure , ancienne , ou discrète.
Le billet trotte : on fait venir des gens
De toute guise , & des noirs , & des blancs ,
Et des tannés. L'escadron , dit l'histoire ,
Ne fut petit , ni comme l'on peut croire ,
Lent à montrer de sa part le chemin.
Ils ne cédoient à pas une nonnain ,
Dans le desir de faire que Madame
Ne fût honteuse , ou bien n'eût dans son ame
Tel récipé possible à contre cœur.
De ses brebis à peine la première
A fait le saut , qu'il suit une autre sœur.
Une troisième entre dans la carrière ;
Nulle ne veut demeurer en arrière ;
Presse se met pour n'être la dernière.
Que dirai plus ? Enfin l'impression
Qu'avoit l'abbesse encontre ce remède ,
Sage renduë à tant d'exemples cède.
Un jouvenceau fait l'opération
Sur la malade. Elle redevient rose ,
Oeillet , aurore , & si quelque autre chose
De plus riant se peut imaginer.
O doux remède , ô remède à donner ,
Remède ami de mainte-créature ;
Ami des gens , ami de la nature ,

LES TROQUEURS. III

Ami de tout , point d'honneur excepté.
Point d'honneur est une autre maladie :
Dans ses écrits Madame faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie !

LES TROQUEURS.

LE changement de mets réjouit l'homme :
Quand je dis l'homme , entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi :
Et ne sai pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen ,
Non si souvent qu'on en auroit envie ,
Mais tout au moins une fois en sa vie ;
Peut-être un jour nous l'obtiendrons , Amen ,
Ainsi soit-il. Semblable indult en France
Viendrait fort bien ; j'en réponds , car nos gens
Sont grands troqueurs , Dieu nous créa changeans ,
Près de Rouen , pays de sapience ,
Deux villageois avoient chacun chez soi
Forte femelle , & d'assez bon aloi
Pour telles gens qui n'y raffinent guère :
Chacun fait bien qu'il n'est pas nécessaire
Qu'amour les traite ainsi que des prélats.
Avant pourtant que tous deux étant las
De leurs moitiés , leur voisin le notaire
Un jour de fête avec eux chopinoit.
Un des manans lui dit : Sire Oudinet ,

112 LES TROQUEURS.

J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.
Vous avez fait sans doute en votre temps
Plusieurs contrats de diverse nature :
Ne peut-on point en faire un , où les gens
Troquent de femme , ainsi que de monture ?
Notre pasteur a bien changé de cure :
La femme est-elle un cas si différent ?
Eh pargué non ; car Messire Grégoire
Disoit toujours , si j'ai bonne mémoire ,
Mes brebis sont ma femme : cependant
Il a changé : changeons aussi , compere.
Très-volontiers , reprit l'autre manant ;
Mais tu sai bien que notre ménagère
Est la plus belle : Or ça , sire Oudinet ,
Sera-ce trop , s'il donne son mulet
Pour le retour ? Mon muler ? Et parguenne ;
Dit le premier des villageois susdits ,
Chacune vaut en ce monde son prix ;
La mienne ira but à but pour la tienne ;
On ne regarde aux femmes de si près :
Point de retour , vois-tu , compere Etienne ,
Mon muler , c'est.... C'est le roi des mulets.
Tu ne devrois me demander mon âne
Tant seulement : troc pour troc , touche là.
Sire Oudinet raisonnant sur cela ,
Dit : Il est vrai que Tiennette a sur Jeanne
De l'avantage , à ce qu'il semble aux gens ;
Mais le meilleur de la bête , à mon sens ,
N'est ce qu'on voit : femmes ont maintes choses

Que

LES TROQUEURS. 113

Que je préfère , & qui sont lettres closes ;
Femmes aussi trompent assez souvent ;
Jà ne les faut éplucher trop avant.
Or sus , voisins , faisons les choses nettes.
Vous ne voulez chat en poche donner
Ni l'un ni l'autre : allons donc confronter
Vos deux moitiés , comme Dieu les a faites.
L'expédient fut approuvé de tous :
Trop bien voilà Messieurs les deux époux ,
Qui sur ce point triomphent de s'étendre.
Tiennette n'a ni surot ni malandre ,
Dit le second. Jeanne , dit le premier ,
A le corps net comme un petit denier ;
Ma foi c'est bême. Et Tiennette est ambroïse ,
Dit son époux ; telle je la maintien.
L'autre reprit : compere , tien toi bien ;
Tu ne connois Jeanne ma villageoise ;
Je t'avertis qu'à ce jeu . . m'entens-tu ?
L'autre manant jura , par la vertu ,
Tiennette & moi nous n'avons qu'une noïse ,
C'est qui des deux y fait de meilleurs tours ;
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours :
A toi , compere ; & de prendre la tasse ,
Et de trinquer : allons , sire Oudiner ,
A Jeanne , top ; puis à Tiennette , masse :
Somme qu'enfin la soute du mulet
Fut accordée , & voilà marché fait.
Notre notaire assura l'un & l'autre
Que tels traités alloient leur grand chemin.

114 LES TROQUEURS.

Sire Oudinet étoit un bon apôtre
 Qui se fit bien payer son parchemin.
 Par qui payer ? Par Jeanne & par Tiennette :
 Il ne voulut rien prendre des maris.
 Les villageois furent tous deux d'avis ,
 Que pour un temps la chose fût secrète ;
 Mais il en vint au curé quelque vent.
 Il prit aussi son droit , je m'en assure ,
 Et n'y étois ; mais la vérité pure
 Est que curés y manquent peu souvent.
 Le clerc non plus ne fit du sien remise ;
 Rien ne se perd entre les gens d'Eglise.
 Les permuteurs ne pouvoient bonnement
 Exécuter un pareil changement
 Dans ce village , à moins que de scandale :
 Ainsi bien-tôt l'un & l'autre détale ,
 Et va planter le piquet en un lieu
 Où tout fut bien d'abord , moyennant Dieu.
 C'étoit plaisir que de les voir ensemble.
 Les femmes même , à l'envi des maris ,
 S'entredisoient en leurs menus devis :
 Bon fait troquer , commere , à ton avis ?
 Si nous troquions de valet ? Que t'en semble ?
 Ce dernier troc , s'il se fit , fut secret.
 L'autre d'abord eut un très-bon effet.
 Le premier mois très-bien ils s'en trouvèrent :
 Mais à la fin nos gens se dégoutèrent.
 Compere Etienne , ainsi qu'on peut penser ,
 Fut le premier des deux à se lasser ;

LES TROQUEURS. 115

Pleurant Tiennette : il y perdoit sans doute.
Compere Gille eut regret à sa soute.
Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en avint-il ? Un jour parmi les bois
Etienne vit toute fine seulette
Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette ,
Qui par hazard dormoit sous la coudrette ;
Il s'approcha l'éveillant en sursaut.
Elle du troc ne se souvint pour l'heure ;
Dont le galant, sans plus longue demeure ,
En vint au point. Bref ils firent le saut.
Le conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier jour. Pourquoi cela ? Pourquoi ?
Belle demande ! En l'amoureuse loi,
Pain qu'on dérobe & qu'on mange en cachette ,
Vaut mieux que pain qu'on cuit, ou qu'on achette ;
Je m'en rapporte aux plus savans que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraie ,
Et qu'après tout hymenée & l'amour
Ne soient pas gens à cuire en même four :
Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.
On y fit chere , il ne s'y servit plat
Où maître amour , cuisinier délicat ,
Et plus friand que n'est maître hymenée ,
N'eût mis la main. Tiennette retournée ;
Compere Etienne , homme neuf en ce fait ;
Dit à part soi : Gille a quelque secret ;
J'ai retrouvé Tiennette plus jolie

116 LES TROQUEURS.

Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.
Reprenons-là , faisons tour de Normand :
Dédifons-nous , usons du privilège.
Voilà l'exploit qui trotte incontinent ,
Aux fins de voir le troc & changement.
Déclaré nul , & cassé nettement.
Gille assigné de son mieux se défend.
Un promoteur intervient pour le siege
Episcopal , & vendique le cas.
Grand bruit par tout , ainsi que d'ordinaire :
Le parlement évoque à soi l'affaire.
Sire Oudinet le faiseur de contrats
Est amené : l'on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause ;
Car c'est un fait arrivé depuis peu.
Pauvre ignorant que le compere Etienne !
Contre ses fins cet homme en premier lieu
Va de droit fil ; car s'il prit à ce jeu
Quelque plaisir , c'est qu'alors la chrétienne
N'étoit à lui. Le bon sens vouloit donc
Que pour toujours il la laissât à Gille ;
Sauf la coudraie , où Tiennette , dit-on ,
Alloit souvent en chantant sa chanson :
L'y rencontrer étoit chose facile ;
Et supposé que facile ne fût ,
Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.
Mais allez moi prêcher cette doctrine
A des manans : ceux-ci pourtant avoient
Fait un bon tour , & très-bien s'en trouvoient ;

Sans le dédit ; c'étoit pièce assez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
J'ai grand regret de n'en avoir les gands !

LE CAS DE CONSCIENCE.

L Es gens du pays des fables
Donnent ordinairement
Noms & titres agréables
Assez libéralement ;
Cela ne leur coûte guère :
Tout leur est nymphe ou bergère ,
Et déesse bien souvent.
Horace n'y faisoit faute.
Si la servante de l'hôte
Au lit de notre homme alloit ,
C'étoit aussi-tôt Ilie ,
C'étoit la nymphe Egerie ,
C'étoit tout ce qu'on vouloit.
Dieu , par sa bonté profonde ,
Un beau jour mit dans le monde
Apollon son serviteur ;
Et l'y mit justement comme
Adam le nomenclateur :
Lui disant , te voilà , nomme.
Suivant cette antique loi
Nous sommes parrains du Roi.
De ce privilége insigne
Moi , faiseur de vers indigne ,

Je pourrois user aussi
 Dans les contes que voici ;
 Et s'il me plaisoit de dire ,
 Au lieu d'Anne , Sylvanire ,
 Et pour Messire Thomas
 Le grand druide Adamas ,
 Me mettroit-on à l'amende ?
 Non : mais tout considéré ,
 Le présent conte demande
 Qu'on dise Anne & le curé.

Anne , puis qu'ainfi va , passoit dans son village
 Pour la perle & le parangon.
 Etant un jour près d'un rivage ,
 Elle vit un jeune garçon

Se baigner nud. La fillette étoit druë ,
 Honnête toutefois. L'objet plut à sa vûe.
 Nuls défauts ne pouvoient être au gars reprochés :
 Puis dès auparavant aimé de la bergère ,
 Quand il en auroit eu , l'amour les eût cachés ;
 Jamais tailleur n'en fût mieux que lui la manière.
 Anne ne craignoit rien : des saules la couvroient ,
 Comme eût fait une jalousie :

C,à & là ses regards en liberté couroient
 Où les portoit leur fantaisie.

C,à & là , c'est-à-dire aux différens attraits
 Du garçon au corps jeune & frais ,
 Blanc , poli , bien formé , de taille haute & droite ,
 Digne enfin des regards d'Annette.
 D'abord une honte secrète

DE CONSCIENCE. 119

La fit quatre pas reculer,

L'amour huit autres avancer :

Le scrupule survint , & pensa tout gâter.

Anne avoit bonne conscience :

Mais comment s'abstenir ? Est-il quelque défense

Qui l'emporte sur le desir ,

Quand le hazard fait naître un sujet de plaisir ?

La belle à celui-ci fit quelque résistance.

A la fin ne comprenant pas

Comme on peut pécher de cent pas ,

Elle s'assit sur l'herbe ; & très-fort attentive

Annette la contemplative

Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t'il point vu

Comme on dessine sur nature ?

On vous campe une créature ,

Une Eve , ou quelque Adam : j'entens un objet nud ;

Puis force gens assis , comme notre bergere ,

Font un crayon conforme à cet original.

Au fond de sa mémoire Anne en fût fort bien faire

Un qui ne ressembloit pas mal.

Elle y seroit encor , si Guillot (c'est le sire)

Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire

A propos ; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas ,

Plus fort qu'à l'ordinaire , & ç'eût été grand cas

Qu'après de semblables idées

Amour en fût demeuré-là :

Il contoit pour siennes déjà

Les faveurs qu'Anne avoit gardées.

Qui ne s'y fût trompé ? Plus je songe à cela ,

Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse
N'osa, quoi qu'il en soit, le garçon régaler ;
Ne laissant pas pourtant de récapituler
Les points qui la rendoient encor toute honteuse.
Pâques vint, & ce fut un nouvel embarras.
Anne, faisant passer ses péchés en revûe,
Comme un passevolant mit en un coin ce cas ;

Mais la chose fut aperçûe.

Le curé Messire Thomas.

Sût relever le fait ; & comme on le peut croise ;
En confesseur exact il fit conter l'histoire,
Et circonstancier le tout fort amplement,

Pour en connoître l'importance,
Puis faire aucunement quadrer la pénitence ;
Chose où ne doit errer un confesseur prudent.

Celui-ci mal mena la belle.

Etre dans ses regards à tel point sensuelle !

C'est, dit-il, un très-grand péché.

Autant vaut l'avoir vû que de l'avoir touché.

Pendant la peine imposée

Fut à souffrir assez aisée.

Je n'en parlerai point ; seulement on saura
Que Messieurs les curés, en tous ces cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre, avoient des dévots & dévotes,
Qui pour l'examen de leur fautes
Leur payoient un tribut ; qui plus, qui moins,
selon

Que le compte à rendre étoit long.
Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,

Arrive

DE CONSCIENCE. 121

Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand :

Tout aussi-tôt le jeune amant

Le donne à sa maîtresse ; elle toute joyeuse

Le va porter du même pas

Au curé Messire Thomas.

Il reçoit le présent, il l'admire, & le drôle

D'un petit coup sur l'épaule

La fillette régala,

Lui sourit, lui dit : Voilà

Mon fait ; joignant à cela

D'autres petites affaires.

C'étoit jour de calande, * & nombre de confreres

Devoient dîner chez lui. Voulez-vous doublement

M'obliger ? dit-il à la belle ;

Accommodez chez-vous ce poisson promptement ;

Puis l'apportez incontinent ;

Ma servante est un peu nouvelle.

Anne court ; & voilà les prêtres arrivés :

Grand bruit, grande cohue, en cave on se transporte.

Aucuns des vins sont approuvés :

Chacun en raisonne à sa sorte.

On met sur table, & le doyen

Prend place, en saluant toute la compagnie.

Raconter leurs propos seroit chose infinie ;

** C'est un jour de chaque mois où tous les curés
du diocèse s'assemblent, pour conférer ensemble sur des
matières de religion, chez quelqu'un d'eux qui leur
donne à dîner.*

Puis le lecteur s'en doute bien.

On permuta cent fois, sans permuter pas une.
Santés, Dieu fait combien : chacun à sa chacune
But en faisant de l'œil, nul scandale : on servit
Potage, menus mets, & même jusqu'au fruit
Sans que le brochet vînt : tout le dîner s'acheve
Sans brochet ; pas un brin. Guillot sachant ce don
L'avoit fait retracter pour plus d'une raison.
Légère de brochet la troupe enfin se leve.
Qui fut bien étonné ? Qu'on le juge. Il alla

Dire ceci, dire cela

A Madame Anne le jour même ;

L'appella cent fois sotté, & dans sa rage extrême
Lui pensa reprocher l'aventure du bain.
Traiter votre curé, dit-il, comme un coquin !
Pour qui nous prenez-vous ? Pasteurs sont-ce ca-
nailles ?

Alors par droit de représailles,

Anne dit au prêtre outragé :

Autant vaut l'avoir vû, que de l'avoir mangé.



LE DIABLE
DE PAPEFIGUIERE.

MAITRE François dit que Papimanie
Est un pays, où les gens sont heureux,
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux :
Nous n'en avons ici que la copie.
Et par saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort :
On y fait plus, on n'y fait nulle chose :
C'est un emploi que je recherche encor :
Ajoûtez-y quelque petite dôse
D'amour honnête, & puis me voilà fort.
Tout au rebours, il est une province
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu.
On les connoît à leur visage mince,
Le long dormir est exclus de ce lieu :
Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
A vos regards, ayant face riante,
Couleur vermeille, & visage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet,
Dire pourrez, sans que l'on vous condanne :
Cettui me semble à le voir Papimane.
Si d'autre part celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans hésiter, qualifiez cet homme

Papefiguier. Papefigue se nomme
L'isle & province où les gens autrefois
Firent la figue au portrait du saint Pere :
Punis en sont , rien chez eux ne prospère :
Ainsi nous l'a conté maître François. *
L'isle fut lors donnée en appanage
A lucifer , c'est sa maison des champs.
On voit courir par-tout cet héritage
Ses commençaux , rudes à pauvres gens ,
Peuple ayant queuë , ayant cornes & griffes ,
Si maints tableaux ne sont point apocryphes.
Advint un jour qu'un de ces beaux Messieurs
Vit un manant rusé , des plus trompeurs ,
Verser un champ dans l'isle dessusdite.
Bien paroïssoit la terre être maudite ,
Car le manant avec peine & sueur
La retournoit , & faisoit son labeur.
Survint un diable , à titre de seigneur.
Ce diable étoit des gens de l'Evangile ,
Simple , ignorant , à tromper très-facile ,
Bon gentil-homme , & qui dans son courroux
N'avoit encor tonné que sur les choux :
Plus ne savoit apporter de dommage.
Vilain , dit-il , vaquer à nul ouvrage
N'est mon talent : je suis un diable issu
De noble race , & qui n'a jamais su
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu fais , vilain , que tous ces champs sont nôtres.
Ils sont à nous dévolus pas l'édit
* *Rabelais.*

DE PAPEFIGUIERE. 115

Qui mit jadis cette isle en interdit.
Vous y vivez dessous notre police.
Partant, vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ :
Mais je suis bon, & veux que dans un an
Nous partagions sans noise & sans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ?
Le manant dit : Monseigneur, pour le mieux
Je crois qu'il faut les couvrir de touzelle ;
Car c'est un grain qui vient fort aisément.
Je ne connois ce grain-là nullement,
Dit le lutin ; comment dis-tu ? Touzelle ?
Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
De cette sorte : or emplis-en ce lieu :
Touzelle soit, touzelle de par Dieu ;
J'en suis content. Fais donc vite, & travaille ;
Manant, travaille, & travaille, vilain ;
Travailler est le fait de la canaille ;
Ne t'attens pas que je t'aide un seul brin ;
Ni que par moi ton labeur se consume ;
Je t'ai ja dit que j'étois gentilhomme :
Né pour chommer, & pour ne rien savoir.
Voici comment ira notre partage.
Deux lots seront ; dont l'un, c'est à favoir
Ce qui hors terre & dessus l'héritage
Aura poussé, demeurera pour toi ;
L'autre dans terre est réservé pour moi.

L'òut arrivé, la touzelle est fiée,

Et tout d'un temps sa racine arrachée ,
Pour satisfaire au lot du diableteau.
Il y croyoit la semence attachée ,
Et que l'épi non plus que le tuyau
N'étoit qu'une herbe inutile & séchée.
Le laboureur vous la ferra très-bien.
L'autre au marché porta son chaume vendre :
On le hua , pas un n'en offrit rien :
Le pauvre diable étoit prêt à se pendre.
Il s'en alla chez son compartageant :
Le drôle avoit la touzelle vendüe ,
Pour le plus sûr , en gerbe & non battuë ,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha ; le diable en fut la dupe.
Coquin , dit-il , tu m'as joué d'un tour :
C'est ton métier : je suis diable de cour ,
Qui comme vous à tromper ne m'occupe.
Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain ?
Le manant dit : Je crois qu'au lieu de grain
Planter me faut ou navets ou carottes ,
Vous en aurez , Monseigneur , pleines hottes ;
Si mieux n'aimez raves dans la saison.
Raves , navets , carottes , tout est bon ,
Dit le lutin ; mon lot sera hors terre ;
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toi , si tu ne m'y contrains.
Je vais tenter quelques jeunes nonnains.
L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.
Le temps venu de recueillir encor ,

DE PAPERFIGUIERE. 127

Le manant prend raves belles & bonnes,
Feuilles sans plus tombent pour tout trésor
Au diableteau, qui l'épaule chargée
Court au marché. Grande fut la risée :
Chacun lui dit son mot cette fois-là.
Monsieur le diable, où croit cette denrée ?
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera ?
Plein de courroux & vuide de pécune,
Leger d'argent, & chargé de rancune,
Il va trouver le manant, qui rioit
Avec sa femme, & se solacioit.
Ah ! par la mort, par la sang, par la tête,
Dit le démon, il le payra parbieu.
Vous voici donc, Phlipot la bonne bête ;
C'à, çà galons-le en enfant de bon lieu :
Mais il vaut mieux remettre la partie :
J'ai sur les bras une Dame jolie
A qui je dois faire franchir le pas.
Elle le veut, & puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la confrérie
Si-tôt un pied, qu'à vous je reviendrai,
Maître Phlipot, & tant vous galèrai
Que ne jouerez ces tours de votre vie.
A coups de griffe il faut que nous voyons
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et jouïra du fruit de ces fillons.
Prendre pourrois d'autorité suprême
Touzelle & grain, champ & rave, enfin tout :
Mais je les veux avoir par le bon bout,

N'espérez plus user de stratagème.
Dans huit jours d'hui je suis à vous , Phlipot ;
Et touchez-là , ceci sera mon arme.
Le villageois étourdi du vacarme ,
Au farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit , c'étoit sa ménagère ,
Bonne galande en toutes les façons ,
Et qui fût plus que garder les moutons ,
Tant qu'elle fut en âge de bergere.
Elle lui dir : Phlipot , ne pleure point :
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce diableteau : c'est un jeune novice
Qui n'a rien vû. Je t'en tirerai hors :
Mon petit doigt sauroit plus de malice ,
Si je voulois , que n'en fait tout son corps.
Le jour venu , Phlipot , qui n'étoit brave ,
Se va cacher , non point dans une cave ,
Trop bien va-t'il se plonger tout entier
Dans un profond & large benitier.
Aucun démon n'eût sù par où le prendre ,
Tant fut subtil ; car d'étoles , dit-on ,
Il s'affubla le chef , pour s'en défendre ,
S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
Or le laissons , il n'en viendra pas faute.
Tout le clergé chante autour à voix haute ,
Vade retro. Perrette cependant.
Est au logis le lutin attendant.
Le lutin vient : Perrette échevelée
Sort , & se plaint de Phlipot , en criant :

DE PAPEFIGUIERE. 129

Ah, le bourreau, le traître, le méchant !
Il m'a perduë, il m'a toute affolée.
Au nom de Dieu, Monseigneur, sauvez-vous,
A coups de griffe il m'a dit en courroux,
Qu'il se devoit contre votre excellence
Battre tantôt, & battre à toute outrance :
Pour s'éprouver le perfide m'a fait
Cette balafre. A ces mots au follet
Elle fait voir.... Et quoi ? Chose terrible.
Le diable en eut une peur tant horrible,
Qu'il se signa, pensa presque tomber ;
On n'avoit vu, ne lû, n'ouï conter
Que coups de griffe eussent semblable forme.
Bref, aussi-tôt qu'il apperçut l'énorme
Solution de continuité,
Il demeura si fort épouvanté,
Qu'il prit la fuite & laissa là Perrette.
Tous les voisins chommèrent la défaite
De ce démon : le clergé ne fut pas
Des plus tardifs a prendre part au cas.



FERONDE

O U L E

PURGATOIRE.

VERS le Levant le vieil de la Montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau.
Craint n'étoit-il pour l'immense campagne
Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
D'or ou d'argent ; mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimoit des choses
Qui de maint fait courageux étoient causes.
Il choisissoit entr'eux les plus hardis ;
Et leur faisoit donner du Paradis
Un avant-goût à leurs sens perceptible ,
Du Paradis de son législateur.
Rien n'en a dit ce prophète menteur ,
Qui ne devînt très-croyable & sensible
A ces gens-là. Comment s'y prenoit-on ?
On les faisoit boire tous de façon ,
Qu'ils s'enivroient , perdoient sens & raison.
En cet état , privés de connoissance ,
On les portoit en d'agréables lieux ,
Ombrages frais , jardins délicieux.
Là se trouvoient tendrons en abondance ,
Plus que mailles , & beaux par excellence :

OU LE PURGATOIRE. 131

Chaque réduit en avoit à couper.
Si se venoient joliment attrouper
Près de ces gens, qui, leur boisson cuvée,
S'émerveilloient de voir cette couvée;
Et se croyoient habitans devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse;
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
Au son des luts accompagnant les voix
Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce Paradis :
Les gens trouvoient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde ;
Dont ne manquoient encor de s'enyvrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les faisoit aussi-tôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivoit-il ? Ils croyoient fermement
Que quelque jour de semblables délices
Les attendoient, pourvû que hardiment,
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen leur Prince pouvoit dire
Qu'il avoit gens à sa dévotion
Déterminés, & qu'il n'étoit empire
Plus redouté que le sien ici bas.

Or ai-je été proluxe sur ce cas ,
Pour confirmer l'histoire de Féronde.
Féronde étoit un sot de par le monde ,
Riche manant , ayant soin du tracas ,
Dixmes , & cens , revenus , & ménage
D'un abbé blanc. J'en fai de ce plumage
Qui valent bien les noirs à mon avis ,
En fait que d'être aux maris secourables ,
Quand forte tâche ils ont en leur logis ,
Si qu'il y faut moines & gens capables.
Au lendemain-celui-ci ne songeoit ,
Et tout son fait dès la veille mangeoit ,
Sans rien garder , non plus qu'un droit Apôtre ;
N'ayant autre œuvre , autre emploi , penser autre ,
Que de chercher où gissoient les bons vins ,
Les bons morceaux , & les bonnes commeres ,
Sans oublier les gaillardes nonnains ,
Dont il faisoit peu de part à ses freres.
Féronde avoit un joli chaperon
Dans son logis , femme sienne , & dit-on
Que parentelle étoit entre la Dame
Et notre abbé ; car son prédécesseur
Oncle & parrain , dont Dieu veuille avoir l'ame ,
En étoit pere , & la donna pour femme
A ce manant , qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun fait que de race
Communément fille bâtarde chasse :
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.

Si n'étoit pas l'époux homme si fort ,
 Qu'il n'en eût doute , & ne vît en l'affaire
 Un peu plus clair qu'il n'étoit nécessaire.
 Sa femme alloit toujours chez le prélat ;
 Et prétextoit ses allées & venuës
 Des soins divers de cet économat.
 Elle alléguoit mille affaires menuës.
 C'étoit un compte , ou c'étoit un achat ;
 C'étoit un rien ; tant peu plaignoit sa peine.
 Bref , il n'étoit nul jour en la semaine ,
 Nulle heure au jour , qu'on ne vît en ce lieu
 La receveuse. Alors le pere en Dieu
 Ne manquoit pas d'écarter tout son monde :
 Mais le mari , qui se doutoit du tour ,
 Rompoit les chiens , ne manquant au retour
 D'imposer mains sur Madame Féronde.
 Onc il ne fut un moins commode époux.
 Esprits ruraux volontiers sont jaloux ,
 Et sur ce point à chauffer difficiles ,
 N'étant pas faits aux coûtumes des villes.
 Monsieur l'abbé trouvoit cela bien dur ,
 Comme prélat qu'il étoit , partant homme
 Fuyant la peine , aimant le plaisir pur ,
 Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.
 Ce n'est mon goût , je ne veux de plein saut
 Prendre la ville , aimant mieux l'escalade ;
 En amour dà ; non en guerre ; il ne faut
 Prendre ceci pour guerrière bravade ,

Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.
Que l'autre usage ait la raison pour soi ,
Je m'en rapporte , & reviens à l'histoire
Du receveur qu'on mit en Purgatoire
Pour le guérir , & voici comme quoi.
Par le moyen d'une poudre endormante
L'abbé le plonge en un très-long sommeil.
On le croit mort , on l'enterre , l'on chante :
Il est surpris de voir à son réveil
Autour de lui gens d'étrange manière :
Car il étoit au large dans sa bière ,
Et se pouvoit lever de ce tombeau ,
Qui conduisoit en un profond caveau.
D'abord la peur se saisit de notre homme.
Qu'est-ce cela ? Songe-t'il ? Est-il mort ?
Seroit-ce point quelque espèce de sort ?
Puis il demande aux gens comme on les nomme ;
Ce qu'ils font-là , d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient , & qu'a-t'il fait à Dieu ?
L'un d'eux lui dit : Console-toi , Féronde ,
Tu te verras citoyen du haut monde
Dans mille ans d'hui complets & bien comptés.
Auparavant il faut d'aucuns péchés
Te nettoyer en ce saint Purgatoire.
Ton ame un jour plus blanche que l'yvoire
En sortira. L'ange consolateur
Donne à ces mots au pauvre receveur,
Huit ou dix coups de forte discipline ,

En lui disant : C'est ton humeur mutine ,
 Et trop jalouse , & déplaisante à Dieu ,
 Qui te retient pour mille ans en ce lieu .
 Le receveur s'étant frotté l'épaule ,
 Fait un soupir : Mille ans , c'est bien du temps !
 Vous noterez que l'ange étoit un drôle ,
 Un frere Jean novice de léans .
 Ses compagnons jouïoient chacun un rôle
 Pareil au sien dessous un feint habit .
 Le receveur requiert pardon , & dit :
 Las ! si jamais je rentre dans la vie ,
 Jamais soupçon , ombrage & jalousie
 Ne rentreront dans mon maudit esprit :
 Pourrois-je point obtenir cette grace ?
 On la lui fait espérer ; non si-tôt :
 Force est qu'un an dans ce séjour se passe ;
 Là cependant il aura ce qu'il faut .
 Pour substenter son corps ; rien davantage ;
 Quelque grabat , du pain pour tout potage ;
 Vingt coups de fouet chaque jour , si l'abbé ,
 Comme prélat rempli de charité ,
 N'obtient du ciel qu'au moins on lui remette ;
 Non le total des coups , mais quelque quart ,
 Voire moitié , voire la plus grand' part .
 Doubter ne faut qu'il ne s'en entremette ,
 A ce sujet disant mainte oraison .
 L'ange en après lui fait un long sermon .
 A tort , dit-il , tu conçus du soupçon .

Les gens d'Eglise ont-ils de ces pensées ?
Un abbé blanc ! C'est trop d'ombrage avoir ;
Il n'écherroit que dix coups pour un noir.
Défaits-toi donc de tes erreurs passées.
Il s'y résout. Qu'eût-il fait ? Cependant
Sire prélat & Madame Féronde
Ne laissent perdre un seul petit moment.
Le mari dit : Que fait ma femme au monde ?
Ce qu'elle y fait ? Tout bien : notre prélat
L'a consolée, & ton économât
S'en va son train , toujours à l'ordinaire.
Dant le couvent toujours a-t-elle affaire ?
Où donc ? Il faut qu'ayant seule à présent
Le faix entier sur soi , la pauvre femme ,
Bongré malgré léans aille souvent ,
Et plus encor que pendant ton vivant.
Un tel discours ne plaisoit point à l'ame.
Ame j'ai cru le devoir appeller ,
Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
Se passe entier , lui jeûnant , & l'abbé
Multipliant œuvres de charité ,
Et mettant peine à consoler la veuve.
Tenez pour sûr qu'il y fit de son mieux.
Son soin ne fut long-temps infructueux :
Pas ne semoit en une terre ingrate.
Pater Abbas , avec juste sujet ,
Appréhenda d'être pere en effet.

Comme

OU LE PURGATOIRE. 137

Comme il n'est bon que telle chose éclate,
Et que le fait ne puisse être nié,
Tant & tant fut par sa paternité
Dit d'oraisons, qu'on vit du Purgatoire
L'ame sortir, légère, & n'ayant pas
Once de chair. Un si merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire
Ce qu'ils voyoient. L'abbé passa pour saint.
L'époux pour sien le fruit posthume tint,
Sans autrement de calcul oser faire.
Double miracle étoit en cette affaire,
Et la grossesse, & le retour du mort.
On en chanta *Te Deum* à renfort.
Stérilité régnoit en mariage
Pendant cet an, & même au voisinage
De l'abbaye, encor bien que léans
On se vouât pour obtenir enfans.
A tant laissons l'éconôme & sa femme;
Et ne soit dit que nous autres époux
Nous méritions ce qu'on fit à cette ame,
Pour la guérir de ses soupçons jaloux.



LE PSEAUTIER.

NONNES , souffrez pour la dernière fois
Qu'en ce recueil malgré moi je vous place.
De vos bons tours les contes ne sont froids.
Leur aventure a ne sai quelle grace
Qui n'est ailleurs : ils emportent les voix.
Encore un donc , & puis c'en seront trois.
Trois ? Je faux d'un ; c'en seront au moins quatre.
Comptons-les bien. Mazet le compagnon ;
L'abbesse ayant besoin d'un bon garçon
Pour la guérir d'un mal opiniâtre ;
Ce conte-ci qui n'est le moins fripon ;
Quant à sœur Jeanne ayant fait un poupon ;
Je ne tiens pas qu'il le faille rabattre.
Les voilà tous : quatre c'est compte rond.
Vous me direz ; c'est une étrange affaire ,
Que nous ayons tant de part en ceci.
Que voulez-vous ? Je n'y saurois que faire ;
Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi.
Si vous teniez toujours votre bréviaire ,
Vous n'auriez rien à démêler ici.
Mais ce n'est pas votre plus grand souci.
Passons donc vite à la présente histoire.

Dans un couvent de nonnes fréquentoit
Un jouvenceau friand , comme on peut croire ;
De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit

Goût à le voir , & des yeux le couvoit ,
 Lui souïroit , faisoit la complaisante ,
 Et se disoit sa très-humble servante ,
 Qui pour cela d'un seul point n'avançoit.
 Le conte dit que léans il n'étoit
 Vieille ni jeune , à qui le personnage
 Ne fit songer quelque chose à par soi.
 Soupirs trottoient ; bien voyoit le pourquoi ;
 Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
 Sœur Isabeau seule pour son usage
 Eut le galant : elle le méritoit ,
 Douce d'humeur , gentille de corsage ;
 Et n'en étant qu'à son apprentissage ,
 Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit
 Pour deux raisons ; son amant , & ses charmes.
 Dans ses amours chacune l'épioit ;
 Nul bien sans mal , nul plaisir sans alarmes :
 Tant & si bien l'épièrent les sœurs ,
 Qu'une nuit sombre , & propre à ces douceurs
 Dont ont confie aux ombres le mystère ,
 En sa cellule on ouït certains mots ,
 Certaine voix , enfin certains propos
 Qui n'étoient pas sans doute en son bréviaire.
 C'est le galant , ce dit-on , il est pris.
 Et de courir , l'alarme est aux esprits ;
 L'essaim frémit , sentinelle se pose.
 On va conter en triomphe la chose
 A mere abbesse ; & heurtant à grands coups ,
 On lui cria : Madame , levez-vous :

Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme.
 Vous noterez que Madame n'étoit
 En oraison, ni ne prenoit son somme :
 Trop bien alors dans son lit elle avoit
 Messire Jean, curé du voisinage.
 Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage,
 Elle se leve, en hâte, étourdimement,
 Cherche son voile, & malheureusement
 Dessous sa main tombe du personnage
 Le haut-de-chausse assez bien ressemblant,
 Pendant la nuit quand on n'est éclairée,
 A certain voile aux nonnes familier,
 Nommé pour lors entr'elles le pseautier.
 La voilà donc de grégues affublée.
 Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef,
 Et s'étant fait raconter derechef
 Tout le catus, elle fit l'irritée :
 Voyez un peu la petite effrontée,
 Fille du diable, & qui nous gâtera
 Notre couvent : si Dieu plaît, ne fera :
 S'il plaît à Dieu bon ordre s'y mettra :
 Vous la verrez tantôt bien chapitrée.
 Chapitre donc, puisque chapitre y a,
 Fut assemblé. Mere abbessé entourée
 De son sénat, fait venir Isabeau,
 Qui s'arrosait de pleurs tout le visage ;
 Se souvenant qu'un maudit jouvenceau
 Venait d'en faire un différent usage.
 Quoi, dit l'abbessé, un homme dans ce lieu ?

LE PSEAUTIER. 145

Un tel scandale en la maison de Dieu !
N'êtes-vous point morte de honte encore ?
Qui nous a fait recevoir parmi nous
Cette voirie ? Isabeau, savez-vous
(Car désormais qu'ici l'on vous honore
Du nom de sœur, ne le prétendez pas)
Savez vous , dis-je , à quoi dans un tel cas
Notre institut condamne une méchante ?
Vous l'apprendrez devant qu'il soit demain.
Parlez , parlez. Lors la pauvre nonnain ,
Qui jusques-là confuse & repentante
N'osoit branler , & la vûë abaissoit ,
Leve les yeux ; par bonheur apperçoit
Le haut-de-chauffe ; à quoi toute la bande ,
Par un effet d'émotion trop grande ,
N'avoit pris garde , ainsi qu'on voit souvent :
Ce fut hazard qu'Isabelle à l'instant
S'en apperçût. Aussi-tôt la pauvrete
Reprend courage ; & dit tout doucement :
Votre pseautier a ne sai quoi qui pend ;
Racommodez-le. Or c'étoit l'éguillette.
Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.
D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air
D'un haut-de-chauffe : & la jeune nonnette
Ayant l'idée encor fraîche des deux ,
Ne s'y méprit. Non pas que le Messire
Eût chauffé faite ainsi qu'un amoureux ,
Mais à peu près ; cela devoit suffire.
L'abbesse dit : Elle ose encore tire !

142 LE PSEAUTIER.

Quelle insolence ! Un péché si honteux
 Ne la rend pas plus humble & plus soumise !
 Veut-elle point que l'on la canonise ?
 Laissez mon voile , esprit de lucifer :
 Songez , songez , petit tison d'enfer ,
 Comme on pourra racommoder votre ame.
 Pas ne finit mere abbessé sa gamme ,
 Sans sermoner & tempêter beaucoup.
 Sœur Isabeau lui dit encore un coup :
 Raccommodez votre pseautier , Madame.
 Tout le troupeau se met à regarder.
 Jeunes de rire , & vieilles de gronder :
 La voix manquant à notre sermonneuse ,
 Qui de son troc bien fâchée & honteuse ,
 N'eut pas le mot à dire en ce moment ;
 L'essaim fit voir par son bourdonnement ,
 Combien rouloient de diverses pensées
 Dans les esprits. Enfin l'abbessé dit :
 Devant qu'on eût tant de voix ramassées ,
 Il seroit tard. Que chacune en son lit
 S'aille remettre. A demain toute chose.
 Le lendemain ne fut tenu , pour cause ,
 Aucun chapitre ; & le jour ensuivant
 Tout aussi peu. Les sages du couvent
 Furent d'avis que l'on se devoit taire ;
 Car trop d'éclat eût pû nuire au troupeau.
 On n'en vouloit à la pauvre Isabeau ,
 Que par envie. Ainsi n'ayant pû faire ,
 Qu'elle lâchât aux autres le morceau ,

Chaque nonnain , faute de jouvenceau ,
Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput à notre belle on laisse
Le jeune fils , le pasteur à l'abbesse ;
Et l'union alla jusques au point ,
Qu'on en prétoit à qui n'en avoit point.

LE ROI CANDAULE,

E T

LE MAITRE EN DROIT.

FORCE gens ont été l'instrument de leur mal :
Candaule en est un témoignage.

Ce Roi fut en sottise un très-grand personnage ,

Il fit pour Gyges son vassal

Une galanterie imprudente & peu sage.

Vous voyez , lui dit-il , le visage charmant ,

Et les traits délicats dont la Reine est pourvûë :

Je vous jure ma foi que l'accompagnement

Est d'un tout autre prix , & passe infiniment ;

Ce n'est rien qui ne l'a vûë

Toute nuë.

Je vous la veux montrer , sans qu'elle en sache rien ;

Car j'en fais un très-bon moyen :

Mais à condition ; vous m'entendez fort bien ,

Sans que j'en dise davantage ;

144 LE ROI CANDAULE,

Gyges, il vous faut être sage,

Point de ridicule desir.

Je ne prendrois pas de plaisir

Aux vœux impertinens, qu'une amour sotté & vaine

Vous feroit faire pour la Reine.

Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant,

Comme un beau marbre seulement.

Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,

Que même le souhait ne peut aller plus loin.

Dedans le bain je l'ai laissée :

Vous êtes connoisseur, venez être témoin

De ma félicité suprême.

Ils vont. Gyges admire. Admirer, c'est trop peu ;

Son étonnement est extrême.

Ce doux objet joua son jeu :

Gyges en fut émû, quelque effort qu'il pût faire.

Il auroit voulu se taire,

Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti :

Mais son silence eût fait soupçonner du mystère :

L'exagération fut le meilleur parti.

Ils'en tient donc pour averti ;

Et sans faire le fin, le froid, ni le modeste,

Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loué.

Dieux ! disoit-il au Roi, quelle félicité !

Le beau corps ! Le beau cuir ! O ciel ! & tout le reste.

De ce gaillard entretien

La Reine n'entendit rien ;

Elle l'eût pris pour outrage :

Car en ce siècle ignorant

ET LE MAITRE EN DROIT. 145

Le beau sexe étoit sauvage ;
Il ne l'est plus maintenant ,
Et des louanges pareilles
De nos Dames d'à présent
N'écorchent point les oreilles.

Notre examinateur soupiroit dans sa peau.

L'émotion croissoit , tant tout lui sembloit beau.

Le Prince s'en doutant , l'emmena ; mais son ame

Emporta cent traits de flamme.

Chaque endroit lança le sien.

Hélas ! fuir n'y sert de rien :

Tourmens d'amour font si bien

Qu'ils sont toujours de la suite.

Près du prince , Gyges eut assez de conduite ;

Mais de sa passion la Reine s'aperçut :

Elle fut

L'origine du mal : le Roi prétendant rire ,

S'avisâ de lui tout dire.

Ignorant ! savoit-il point

Qu'une Reine sur ce point

N'ose entendre raillerie ?

Et supposé qu'en son cœur

Cela lui plaise , elle rie.

Il lui faut pour son honneur

Contrefaire la furie.

Celle-ci le fut vraiment ,

Et réserva dans soi-même ,

De quelque vengeance extrême

Le desir très-véhément.

146 LE ROI CANDAULE,

Je voudrois pour un moment ,
 Lecteur , que tu fusses femme :
 Tu ne saurois autrement
 Concevoir , jusqu'où la Dame
 Porta son secret dépit.
 Un mortel eut le crédit
 De voir de si belles choses ,
 A tous mortels lettres closes !
 Tels dons étoient pour des dieux ;
 Pour des Rois , voulois-je dire ,
 L'un & l'autre y vient de cire ;
 Je ne fai quel est le mieux.

Ces pensers incitoient la Reine à la vengeance.
 Honte , dépit , courroux , son cœur employa tout,
 Amour même , dit-on , fut de l'intelligence :

Dequoi ne vient-il point à bout ?

Gyges étoit bien fait ; on l'excusa sans peine :
 Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.

Il étoit mari ; c'est son mal ;

Et les gens de ce caractère

Ne fauroient en aucune affaire

Commettre de péché qui ne soit capital.

Qu'est-il est besoin d'user d'un plus ample prologue ?

Voilà le Roi haï , voilà Gyges aimé ,

Voilà tout fait & tout formé

Un époux du grand catalogue :

Dignité peu brigüée & qui fleurit pourtant.

La sottise du Prince étoit d'un tel mérite ,

Qu'il fut fait *in petto* confrere de Vulcan ;

ET LE MAITRE EN DROIT. 147

De-là jusqu'au bonnet la distance est petite.
Cela n'étoit que bien ; mais la Parque maudite
Fut aussi de l'intrigue ; & sans perdre de temps ,

Le pauvre Roi par nos amans
Fut député vers le Cocite.

On le fit trop boire d'un coup :

Quelquefois , hélas ! c'est beaucoup.

Bien-tôt un certain breuvage

Lui fit voir le noir rivage ,

Tandis qu'aux yeux de Gyges

S'étaioient de blancs objets :

Car fût-ce amour , fût-ce rage ,

Bientôt la Reine le mit

Sur le trône & dans son lit :

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire :

On la savoit assez ; mais je me fai bon gré ;

Car l'exemple a très-bien quadré :

Mon texte y va tout droit : même j'ai peine à croire

Que le docteur en loix dont je vais discourir ,

Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.

Rome pour ce coup-ci me fournira la scene :

Rome , non celle-là que les mœurs du vieux temps

Rendoient triste , sévère , incommode aux galants ,

Et de sottes femmes pleine ;

Mais Rome d'aujourd'hui , séjour charmant & beau ,

Où l'on suit un train plus nouveau.

Le plaisir est la seule affaire

Dont se piquent ses habitans.

148 *LE ROI CANDAULE,*

Qui n'auroit que vingt ou trente ans ,
Ce seroit un voyage à faire.

Rome donc eut n'aguère un maître dans cet art

Qui du tien & du mien tire son origine ;

Homme qui hors de là faisoit le goguenard ;

Tout passoit par son étamine :

Aux dépens du tiers & du quart

Il se divertissoit. Advint que le légiste ,

Parmi ses écoliers , dont il avoit toujours

Longue liste ,

Eut un François moins propre à faire en droit un cours

Qu'en amours.

Le docteur un beau jour le voyant sombre & triste ,

Lui dit : Notre féal , vous voilà de relais ;

Car vous avez la mine , étant hors de l'école ,

De ne lire jamais

Bartole.

Que ne vous poussez-vous ? Un François être ainsi

Sans intrigue & sans amourettes !

Vous avez des talens , nous avons des coquêtes ,

Non pas pour une , Dieu merci.

L'étudiant repit : Je suis nouveau dans Rome :

Et puis , hors les beautés qui font plaisir aux gens

Pour la somme ,

Je ne vois pas que les galants

Trouvent ici beaucoup à faire.

Toute maison est monastère :

Double porte , verroux , une matrone austère ;

ET LE MAITRE ENDROIT. 149

Un mari , des Argus. Qu'irai-je , à votre avis ,
Chercher en de pareils logis ?

Prendre la lune aux dents , seroit moins difficile.

Ha , ha , la lune aux dents , repartit le docteur ;

Vous nous faites beaucoup d'honneur.

J'ai pitié de gens neufs comme vous ; notre ville

Ne vous est pas connue , autant que je puis voir.

Vous croyez donc qu'il faille avoir

Beaucoup de peine à Rome en fait que d'aventures ?

Sachez que nous avons ici des créatures ,

Qui feront leurs maris cocus

Sur la moustache des Argus.

La chose est chez nous très-commune :

Témoignez seulement que vous cherchez fortune.

Placez-vous dans l'Eglise auprès du benitier.

Presentez sur le doigt aux Dames l'eau sacrée :

C'est d'amourettes les prier.

Si l'air du suppliant à quelque Dame agréé ,

Celle-là sachant son métier ,

Vous envoie faire un message.

Vous serez déterré , logeassiez-vous en lieu

Qui ne fût connu que de Dieu.

Une vieille viendra , qui , faite au badinage ,

Vous saura ménager un secret entretien :

Ne vous embarrassez de rien.

De rien ? C'est un peu trop ; j'excepte quelque chose :

Il est bon de vous dire en passant , notre ami ,

Qu'à Rome il faut agir en galant & demi.

En France on peut conter des fleurettes , l'on cause :

150 *LE ROI CANDAULE,*

Ici tous les momens sont chers & précieux.

Romaines vont au but. L'autre reprit : Tant mieux.

Sans être Gascon , je puis dire

Que je suis un merveilleux sire.

Peut-être ne l'étoit-il point ;

Tout homme est Gascon sur ce point.

Les avis du docteur furent bons. Le jeune homme

Se campe en une Eglise , où venoit tous les jours

La fleur & l'élite de Rome ,

Des Graces , des Vénus , avec un grand concours

D'Amours.

C'est-à-dire en chrétien , beaucoup d'anges femelles.

Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'étincelles.

Benitier , le lieu saint n'étoit pas sans cela.

Notre homme en choisit un , chanceux pour ce

point-là ;

A chaque objet qui passe adoucit ses prunelles :

Révérances , le diôle en faisoit des plus belles ,

Des plus dévotes : cependant

Il offroit l'eau lustrale. Un ange entre les autres

En prit de bonne grace. Alors l'étudiant

Dit en son cœur : elle est des nôtres.

Il retourne au logis ; vieille vient ; rendez-vous.

D'en conter le détail , vous vous en doutez tous.

Il s'y fit nombre de folies.

La Dame étoit des plus jolies ,

Le passe-temps fut des plus doux.

Il le conte au docteur. Discretion Françoisse

Est chose outre nature , & d'un trop grand effors.

ET LE MAITRE ENDROIT. 151

Dissimuler un tel transport,
Cela sent son humeur bourgeoise.
Du fruit de ses conseils le docteur s'applaudit,
Rit en jurisconsulte, & des maris se raille.
Pauvres gens, qui n'ont pas l'esprit
De garder du loup leur oïaille !
Un berger en a cent ; des hommes ne sauront
Garder la seule qu'ils auront !
Bien lui sembloit ce soin chose un peu mal-aisée ;
Mais non pas impossible ; & sans qu'il eût cent yeux
Il défioit, graces aux cieux,
Sa femme, encor que très-rusée.
A ce discours, ami lecteur,
Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte,
Que l'héroïne de ce conte
Fût propre femme du Docteur.
Elle l'étoit pourtant. Le pis est que mon homme
En s'informant de tout, & des si & des cas,
Et comme elle étoit faite, & quels secrets appas,
Vit que c'étoit sa femme en somme.
Un seul point l'arrêtoit : c'étoit certain talent
Qu'avoit en sa moitié trouvé l'étudiant,
Et que pour le mari n'avoit pas la Donzelle.
A ce signe ce n'est pas elle,
Disoit en soi le pauvre époux ;
Mais les autres points y sont tous ;
C'est elle. Mais ma femme au logis est rêveuse,
Et celle-ci paroît causeuse,
Et d'un agréable entretien ;

152 *LE ROI CANDAULE,*

Assurément ç'en est une autre.

Mais du reste il n'y manque rien ,

Taille , visage , traits , même poil ; c'est la nôtre.

Après avoir bien dit tout bas ,

Ce l'est , & puis ce ne l'est pas ,

Force fut qu'au premier en demeurât le sire.

Je laisse à penser son courroux ,

Sa fureur , afin de mieux dire.

Vous vous êtes donnés un second rendez-vous ?

Poursuivit-il. Oui , reprit notre apôtre ;

Elle & moi n'avons eu garde de l'oublier ,

Nous trouvant trop bien du premier ,

Pour n'en pas ménager un autre ;

Très-résolus tous deux de ne nous rien devoir.

La résolution , dit le docteur , est belle ;

Je saurois volontiers quelle est cette Donzelle.

L'écolier repartit : Je ne l'ai pû savoir.

Mais qu'importe ? Il suffit que je sois content d'elle.

Dès à présent je vous réponds

Que l'époux de la Dame a toutes ses façons ;

Si quelqu'une manquoit , nous la lui donnerons

Demain en tel endroit , à telle heure , sans faute.

On doit m'attendre entre deux draps ,

Champ de bataille propre à de pareils combats.

Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute ;

Le logis est propre & paré.

On m'a fait à l'abord traverser un passage ,

Où jamais le jour n'est entré ;

Mais aussitôt après la vieille du message

ET LE MAITRE EN DROIT. 153

M'a conduit en des lieux, où loge en bonne foi

Tout ce qu'amour a de délices ;

On peut s'en rapporter à moi.

A ce discours jugez quels étoient les supplices

Qu'enduroit le docteur. Il forme le dessein

De s'en aller le lendemain

Au lieu de l'écolier, & sous ce personnage

Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage

Dont il fût à jamais parlé.

N'en déplaît au nouveau confrere,

Il n'étoit pas bien conseillé :

Mieux valoit pour le coup se taire :

Sauf d'apporter en temps & lieu

Remède au cas, moyennant Dieu.

Quand les épouses font un récipiendaire

Au benoît état de cocu,

S'il en peut sortir franc, c'est à lui beaucoup faire ;

Mais quand il est déjà reçu,

Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.

Le docteur raisonna d'autre sorte, & fit tant

Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crût qu'en prévenant

Son parrain en cocuage,

Il feroit tour d'homme sage ;

Son parrain, cela s'entend,

Pourvu que sous ce galant

Il eût fait apprentissage ;

Chose dont à bon droit le lecteur peut douter.

Quoiqu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller

Au logis de l'aventure,

154 *LE ROI CANDAULE,*

Croyant que l'allée obscure ,
 Son silence , & le soin de se cacher le nez ,
 Sans qu'il fût reconnu , le feroient introduire
 En ces lieux si fortunés :
 Mais par malheur la vieille avoit pour se conduire
 Une lanterne sourde , & plus fine cent fois
 Que le plus fin docteur en loix ,
 Elle reconnut l'homme , & sans être surprise ,
 Elle lui dit : Attendez-là ;
 Je vais trouver Madame Elise ,
 Il la faut avertir ; je n'ose sans cela
 Vous mener dans sa chambre : & puis vous devez être
 En autre habit pour l'aller voir :
 C'est-à-dire en un mot qu'il n'en faut point avoir.
 Madame attend au lit. A ces mots notre maître ,
 Poussé dans quelque bouge , y voit d'abord paroître
 Tout un deshabillé ; des mules , un peignoir ,
 Bonnet , robe de chambre , avec chemise d'homme ;
 Parfums sur la toilette , & des meilleurs de Rome :
 Le tout propre , arrangé , de même qu'on eût fait
 Si l'on eût attendu le cardinal préfet.
 Le docteur se dépouille , & cette gouvernante
 Revient , & par la main le conduit en des lieux ,
 Où notre homme , privé de l'usage des yeux ,
 Va d'une façon chancelante.
 Après ces détours ténébreux ,
 La vieille ouvre une porte , & vous pousse le sire
 En un fort mal plaisant endroit ,
 Quoique ce fût son propre empire ;

ET LE MAITRE EN DROIT. 155

C'étoit en l'école de droit.

En l'école de droit ! Là même , le pauvre homme
Hontoux , surpris , confus , non sans quelque raison ,

Pensa tomber en pâmoison.

Le conte en courut par tout Rome.

Les écoliers alors attendoient leur régent ;

Cela seul acheva sa mauvaise fortune.

Grand éclat de risée , & grand chuchillement ,

Universel étonnement.

Est-il fou ? Qu'est-ce là ? Vient-il de voir quelqu'une ?

Ce ne fut pas le tout : sa femme se plaignit.

Procès. La parenté se joint en cause , & dit ,

Que du docteur venoit tout le mauvais ménage ;

Que cet homme étoit fou , que sa femme étoit sage.

On fit casser le mariage ,

Et puis la Dame se rendit

Belle & bonne religieuse

A saint Croissant en Vavoureuse :

Un prélat lui donna l'habit.



LE DIABLE EN ENFER.

QUI craint d'aimer, a tort, selon mon sens,
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.
Je vous connois, objets doux & puissans,
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.
Une vertu sort de vous, ne sai quelle,
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux.
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire;
On meurt d'amour, on languit, on soupire:
Pas ne tiendrait aux gens qu'on ne fit mieux.
A tels périls ne faut qu'on s'abandonne.
J'en vais donner pour preuve une personne,
Dont la beauté fit trébucher Rustic.
Il en avint un fort plaisant trafic:
Plaisant fut-il, au péché près, sans faute;
Car pour ce point, je l'excepte & je l'ôte,
Et ne suis pas du goût de celle-là,
Qui bûvant frais (ce fut, je pense, à Rome)
Disoit, que n'est-ce un péché que cela.
Je la condamne; & veux prouver en somme
Qu'il fait bon craindre encor que l'on soit saint.
Rien n'est plus vrai. Si Rustic avoit craint,
Il n'auroit pas retenu cette fille,
Qui jeune & simple, & pouttant très-gentille,
Jusques au vif vous l'eut bien-tôt atteint.

Alibech fut son nom , si j'ai mémoire ;
 Fille un peu neuve , à ce que dit l'histoire.
 Lisant un jour , comme quoi certains saints ,
 Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins ,
 Se séquestroient , vivoient comme des anges ,
 Qui çà , qui là , portant toujours leurs pas
 En lieux cachés ; choses , qui bien qu'étranges ,
 Pour Alibech avoient quelques appas.
 Mon Dieu , dit-elle , il me prend une envie
 D'aller mener une semblable vie.
 Alibech donc s'en va , sans dire adieu.
 Mere , ni sœur , nourrice , ni compagne
 N'eût avertie. Alibech en campagne
 Marche toujours , n'arrête en pas un lieu.
 Tant court enfin , qu'elle entre en un bois sombre ;
 Et dans ce bois elle trouve un vieillard ,
 Homme possible autrefois plus gaillard ;
 Mais n'étant lors qu'un squelette & qu'une ombre ;
 Pere , dit-elle , un mouvement m'a pris ;
 C'est d'être sainte , & mériter pour prix
 Qu'on me révère , & qu'on chomme ma fête.
 O quel plaisir j'aurois , si tous les ans ,
 La palme en main , les rayons sur la tête ,
 Je recevois des fleurs & des présens !
 Votre métier est-il si difficile ?
 Je sai déjà jeûner plus d'à demi.
 Abandonnez ce penser inutile ,
 Dit le vieillard ; je vous parle en ami.
 La sainteté n'est chose si commune ,

Que le jeûner fuffife pour l'avoir.

Dieu gard de mal fille & femme qui jeûne ,
Sans pour cela guère mieux en valoir :

Il faut encor pratiquer d'autre chofes ,
D'autres vertus , qui me font lettres closes ,
Et qu'un hermite , habitant de ces bois ,
Vous apprendra mieux que moi mille fois.

Allez le voir ; ne tardez davantage :

Je ne retiens tels oifeaux dans ma cage.

Disant ces mots le vieillard la quitta ,
Ferma fa porte , & fe barricada.

Très-fage fut d'agir ainfi fans doute ,

Ne fe fiant à vieillesse , ni goute ,

Jeûne , ni haire , enfin à rien qui foit.

Non loin de là notre sainte apperçoit

Celui de qui ce bon vieillard parloit ,

Homme ayant l'ame en Dieu toute occupée ,

Et se faifant tout blanc de son épée :

C'étoit Rustic , jeune saint très-servent ;

Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent.

En peu de mots l'appétit d'être sainte

Lui fut d'abord par la belle expliqué ;

Appétit tel , qu'Alibech avoit crainte

Que quelque jour son fruit n'en fût marqué.

Rustic fourit d'une telle innocence.

Je n'ai , dit-il , que peu de connoissance

En ce métier ; mais ce peu-là que j'ai

Bien volontiers vous fera partagé :

Nous vous rendrons la chose familière.

Maître Rustic eût dû donner congé
 Tout dès l'abord à semblable écolier,
 Il ne le fit : en voici les effets.
 Comme il vouloit être des plus parfaits,
 Il dit en soi : Rustic que fais-tu faire ?
 Veiller , prier , jeûner , porter la haire :
 Qu'est-ce cela ? Moins que rien ; tous le font :
 Mais d'être seul auprès de quelque belle ,
 Sans la toucher ; il n'est victoire telle ,
 Triomphes grands chez les anges en font :
 Méritons-les ; retenons cette fille :
 Si je résiste à chose si gentille ,
 J'atteins le comble , & me tire du pair.
 Il la retint ; & fut si téméraire ,
 Qu'outre satan il défia la chair ,
 Deux ennemis toujours prêts à mal faire.
 Or font nos saints logés sous même toit.
 Rustic apprête en un petit endroit
 Un petit lit de jonc pour la novice ;
 Car de coucher sur la dure d'abord ,
 Quelle apparence ? Elle n'étoit encor
 Accoutumée à si rude exercice.
 Quant au souper , elle eut pour tout service
 Un peu de fruit , du pain non pas trop beau.
 Faites état que la magnificence
 De ce repas ne consista qu'en l'eau
 Claire , d'argent , belle par excellence.
 Rustic jeûna : la fille eut appétit.
 Couchés à part , Alibech s'endormit :

L'hermite non. Une certaine bête,
 Diable nommée, un vrai serpent maudit,
 N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.
 On l'y reçoit. Rustic roule en sa tête
 Tantôt les traits de la jeune beauté,
 Tantôt sa grace & sa naïveté,
 Et ses façons, & sa manière douce,
 L'âge, la taille, & sur-tout l'embonpoint,
 Et certain sein ne se reposant point,
 Allant, venant, sein qui pousse & repousse
 Certain corset, en dépit d'Alibech,
 Qui tâche en vain de lui clorre le bec;
 Car toujours parle : il va, vient, & respire :
 C'est son patois ; Dieu fait ce qu'il veut dire.
 Le pauvre hermite ému de passion
 Fit de ce point sa méditation.
 Adieu la haire, adieu la discipline ;
 Et puis voilà de ma dévotion ;
 Voilà mes saints. Celui-ci s'achemine
 Vers Alibech, & l'éveille en sursaut.
 Ce n'est bien fait que de dormir si-tôt,
 Dit le frater : il faut au préalable
 Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable ;
 Emprisonnant en enfer le malin,
 Créé ne fut pour aucune autre fin.
 Procédons-y. Tout à l'heure il se glisse
 Dedans le lit. Alibech sans malice,
 N'entendoit rien à ce mystère-là ;
 Et ne sachant ni ceci, ni cela,

Moitié

Moitié forcée & moitié consentante ,
 Moitié voulant combattre ce desir ,
 Moitié n'osant , moitié peine & plaisir ,
 Elle crut faire acte de repentance ;
 Bien humblement rendit grace au frater ;
 Sût ce que c'est que le diable en enfer.
 Deformais faut qu'Abisech se contente
 D'être martyre , en cas que sainte soit :
 Frere Rustic peu de vierges faisoit.
 Cette leçon ne fut la plus aisée ;
 Dont Alibech , non encor déniaisée ,
 Dit : Il faut bien que le diable en effet
 Soit une chose étrange & bien mauvaise ;
 Il brise tout. Voyez le mal qu'il fait
 A sa prison ; non pas qu'il m'en déplaise ;
 Mais il mérite , en bonne vérité ,
 D'y retourner. Soit fait , ce dit le frere.
 Tant s'appliqua Rustic à ce mystère ,
 Tant prit de soin , tant eut de charité ,
 Qu'enfin l'enfer s'accoûtumant au diable ,
 Eût eu toujours sa présence agréable ,
 Si l'autre eût pût toujours en faire essai.
 Sur quoi la belle : On dit encor bien vrai
 Qu'il n'est prison si douce , que son hôte
 En peu de temps ne s'y lasse sans faute.
 Bien-tôt nos gens ont noise sur ce point.
 En vain l'enfer son prisonnier rappelle ;
 Le diable est sourd , le diable n'entend point.
 L'enfer s'ennuie , autant en fait la belle :

Ce grand desir d'être sainte s'en va.
Rustic voudroit être dépêtré d'elle.
Elle pourvoit d'elle-même à cela.
Furtivement elle quitte le sire ;
Par le plus court s'en retourne chez soi.
Je suis en soin de ce qu'elle pût dire
A ses parens ; c'est ce qu'en bonne foi
Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre.
Apparemment elle leur fit entendre
Que son cœur mû d'un appétit d'enfant
L'avoit portée à tâcher d'être sainte.
Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.
Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif ; non que de quelque atteinte
A son enfer on n'eût quelque soupçon ;
Mais cette chartre * est faite de façon
Qu'on n'y voit goutte ; & maint geoliers'y trompe.
Alibech fut festinée en grand' pompe.
L'histoire dit, que par simplicité
Elle conta la chose à ses compagnes.
Besoin n'étoit que votre sainteté ,
Ce lui dit-on , traversât ces campagnes :
On vous auroit , sans bouger du logis ,
Même leçon , même secret appris.
Je vous aurois , dit l'une , offert mon frere ;
Vous auriez eu , dit l'autre , mon cousin i
Et Neherbal , notre proche voisin ,
N'est pas non plus novice en ce mystère :

* *Prison.*

Il vous recherche ; acceptez ce parti ,
 Devant qu'on soit d'un tel cas averti.
 Elle le fit. Neherbal n'étoit homme
 A cela près. On donna telle somme
 Qu'avec les traits de la jeune Alibech ,
 Il prit pour bon un enfer très-suspect ,
 Usant des biens que l'hymen nous envoie.
 A tous époux Dieu doit pareille joie !

LA JUMENT.

DU COMPERE PIERRE.

MESSIRE Jean (c'étoit certain curé
 Qui prêchoit peu , si non sur la vendange)
 Sur ce sujet , sans être préparé ,
 Il triomphoit ; vous eussiez dit un ange ,
 Encore un point étoit touché de lui ,
 Non si souvent qu'eût voulu le Messire ;
 Et ce point-là , les enfans d'aujourd'hui
 Savent que c'est ; besoin n'ai de le dire.
 Messire Jean , tel que je le décris ,
 Faisoit si bien que femmes & maris
 Le recherchoient , estimoient sa science :
 Au demeurant il n'étoit conscience
 Un peu jolie , & bonne à diriger ,
 Qu'il ne voulût lui-même interroger :
 Ne s'en fiant aux soins de son vicaire :

Messire Jean auroit voulu tout faire ;
 S'entremettoit en zélé directeur ,
 Alloit par-tout , disant qu'un bon pasteur
 Ne peut trop bien ses ouailles connoître ,
 Dont par lui-même instruit en vouloit être .
 Parmi les gens de lui les mieux venus ,
 Il fréquentoit chez le compere Pierre ,
 Bon villageois , à qui pour toute terre ,
 Pour tout domaine & pour tous revenus ,
 Dieu ne donna que ses deux bras tout nuds ,
 Et son louchet ; dont pour toute ustensile ,
 Pierre faisoit subsister sa famille .
 Il avoit femme & belle & jeune encor ,
 Ferme sur-tout : le hâle avoit fait tort
 A son visage , & non à sa personne .
 Nous autres gens peut-être aurions voulu
 Du délicat ; ce rustic ne m'eût plû :
 Pour des curés la pâte en étoit bonne ,
 Et convenoit à semblables amours .
 Messire Jean la regardoit toujours
 Du coin de l'œil , toujours tournoit la tête
 De son côté , comme un chien qui fait fête
 Aux os qu'il voit n'être pas trop chétifs ;
 Que s'il en voit un de belle apparence ,
 Non décharné , plein encor de substance ,
 Il tient dessus ses regards attentifs :
 Il s'inquiète , il trépigne , il remue
 Oreille & queue ; il a toujours la vue
 Dessus cet os , & le ronge des yeux .

DU COMPERE PIERRE. 165

Vingt fois devant que son palais s'en sente.
Messire Jean tout ainsi se tourmente
A cet objet pour lui délicieux.
La villageoise étoit fort innocente,
Et n'entendoit aux façons du pasteur
Mystère aucun ; ni son regard flatteur ,
Ni ses présens ne touchoient Madelaine :
Bouquets de thym , & pots de marjolaine
Tomboient à terre : avoir cent menus soins ,
C'étoit parler Bas-Breton tout au moins.
Il s'avisa d'un plaisant stratagème.
Pierre étoit lourd , sans esprit : je crois bien
Qu'il ne se fût précipité lui-même ;
Mais par de-là de lui demander rien ,
C'étoit abus & très-grande sottise.
L'autre lui dit: Compere mon ami,
Te voilà pauvre , & n'ayant à demi
Ce qu'il te faut ; si je t'apprens la guise
Et le moyen d'être un jour plus content
Qu'un petit Roi , sans te tourmenter tant ,
Que me veux-tu donner pour mes étrennes ?
Pierre répond: Parbleu , Messire Jean ,
Je suis à vous , dispotez de mes peines ;
Car vous savez que c'est tout mon vaillant.
Notre cochon ne nous faudra pourtant :
Il a mangé plus de son , par mon ame ,
Qu'il n'en tiendrait trois fois dans ce tonneau.
Et d'abondant la vache à notre femme
Nous a promis qu'elle seroit un veau.

Prenez le tout. Je ne veux nul salaire ,
Dit le pasteur ; obliger mon compere
Ce m'est assez : je te dirai comment.
Mon dessein est de rendre Madelaine
Jument le jour , par art d'enchantement ;
Lui redonnant sur le soir forme humaine.
Très-grand profit pourra certainement
T'en revenir ; car ton âne est si lent ,
Que du marché l'heure est presque passée
Quand il arrive : ainsi tu ne vends pas ,
Comme tu veux , tes herbes , ta denrée ,
Tes choux , tes aulx , enfin tout ton tracas.
Ta femme étant jument forte & membrue ,
Ira plus vite ; & si-tôt que chez toi
Elle sera du marché revenue ,
Sans pain ni soupe , un peu d'herbe menue
Lui suffira. Pierre dit : Sur ma foi ,
Messire Jean , vous êtes un sage homme ;
Voyez que c'est d'avoir étudié !
Vend-on cela ? Si j'avois grosse somme
Je vous l'aurois , parbleu , bientôt payé.
Jean poursuivit : Or çà je t'apprendrai
Les mots , la guise & toute la manière ,
Par où jument bien faite & poulinière
Auras de jour , belle femme de nuit :
Corps , tête , jambe , & tout ce qui s'ensuit
Lui reviendra ; tu n'as qu'à me voir faire.
Tai-toi sur-tout ; car un mot seulement
Nous gâteroit tout notre enchantement :

DU COMPERE PIERRE. 167.

Nous ne pourrions revenir au mystère
De notre vie ; encore un coup *motus* ,
Bouche cousue ; ouvre les yeux sans plus ;
Toi-même après pratiqueras la chose.
Pierre promet de se taire , & Jean dit :
Sus Madelaine , il se faut , & pour cause ,
Dépouiller nuë , & quitter cet habit :
Dégrafez-moi cet atour des dimanches ;
Fort bien. Otez ce corset & ces manches ;
Encore mieux. Défaites ce jupon ;
Très-bien cela. Quand vint à la chemise ,
La pauvre épouse eut en quelque façon
De la pudeur. Etre nuë ainsi mise
Aux yeux des gens ! Madelaine aimoit mieux
Demeurer femme , & juroit ses grands Dieux
De ne souffrir une telle vergogne.
Pierre lui dit : Voilà grande besogne !
Et bien , tous deux nous saurons comme quoi
Vous êtes faite. Est-ce par votre foi
De quoi tant craindre ? Et là , là , Madelaine ,
Vous n'avez pas toujours eu tant de peine
A tout ôter. Comment donc faites-vous
Quand vous cherchez vos puces ? Dites-nous :
Messire Jean est-ce quelqu'un d'étrange ?
Que craignez-vous ? Hé quoi ? Qu'il ne vous mange ?
C'à dépêchons ; c'est par trop marchandé.
Depuis le temps Monsieur notre curé
Auroit déjà parfait son entreprise.
Disant ces mots , il ôte la chemise ,

Regarde faire , & ses lunettes prend.
 Messire Jean par le nombril commence ,
 Pose dessus une main , en disant :
 Que ceci soit beau poitrail de jument ;
 Puis cette main dans le pays s'avance.
 L'autre s'en va transformer ces deux monts ;
 Qu'en nos climats les gens nomment tetons ;
 Car quant à ceux qui sur l'autre hémisphère-
 Sont étendus , plus vastes en leur tour ,
 Par révérence on ne les nomme guère ;
 Messire Jean leur fait aussi sa cour ;
 Disant toujours pour la cérémonie ,
 Que ceci soit telle ou telle partie ,
 Ou belle croupe , ou beaux flancs , tout enfin.
 Tant de façons mettoient Pierre en chagrin ,
 Et ne voyant nul progrès à la chose ,
 Il prioit Dieu pour la métamorphose.
 C'étoit en vain ; car de l'enchantement
 Toute la force & l'accomplissement
 Gissoit à mettre une queue à la bête :
 Tel ornement est chose fort honnête.
 Jean ne voulant un tel point oublier ,
 L'attache donc : lors Pierre de crier ,
 Si haut qu'on l'eût entendu d'une lieue :
 Messire Jean , je n'y veux point de queue :
 Vous l'attachez trop bas , Messire Jean.
 Pierre à crier ne fut si diligent ,
 Que bonne part de la cérémonie
 Ne fût déjà par le prêtre accomplie.

DU COMPERE PIERRE. 169

A bonne fin le reste auroit été ,
Si , non content d'avoir déjà parlé ,
Pierre encor n'eût tiré par la soutane
Le curé Jean , qui lui dit : Foin de toi !
T'avois-je pas recommandé , gros âne ,
De ne rien dire , & de demeurer coi ?
Tout est gâté : ne t'en prens qu'à toi-même.
Pendant ces mots l'époux gronde à part soi.
Madelaine est en un courroux extrême ,
Querelle Pierre , & lui dit : Malheureux ,
Tu ne feras qu'un misérable gueux
Toute ta vie ; & puis vien-t'en me braire ;
Vien me conter ta faim & ta douleur.
Voyez un peu : Monsieur notre pasteur
Veut de sa grace à ce traîne-malheur
Montrer de quoi finir notre misère :
Mérite-t-il le bien qu'on lui veut faire ?
Messire Jean , laissons-là cet oyson :
Tous les matins tandis que ce veau lie
Ses choux , ses aulx , ses herbes , son oignon ,
Sans l'avertir venez à la maison ;
Vous me rendrez une jument polie.
Pierre reprit : Plus de jument , mamie ;
Je suis content de n'avoir qu'un grison.



LES LUNETTES.

J'AVOIS juré de laisser-là les nonnes ;
Car que toujours on voie en mes écrits
Même sujet & semblables personnes ,
Cela pourroit fatiguer les esprits.
Ma Muse met guimpe sur le tapis ;
Et puis quoi ; guimpe ; & puis guimpe sans cesse ;
Bref toujours guimpe , & guimpe sous la presse ;
C'est un peu trop. Je veux que les nonnains
Fassent les tours en amour les plus fins ;
Si ne faut-il pour cela qu'on épuise
Tout le sujet. Le moyen ? C'est un fait
Par trop fréquent : je n'aurois jamais fait :
Il n'est greffier dont la plume y suffise.
Si j'y tâchois , on pourroit soupçonner
Que quelque cas m'y feroit retourner :
Tant sur ce point mes vers font de rechûtes ;
Toujours souvient à Robin de ses flûtes.
Or apportons à cela quelque fin :
Je le prétens , cette tâche ici faite.

Jadis s'étoit introduit un blondin
Chez des nonnains , à titre de fillette :
Il n'avoit pas quinze ans , que tout ne fût ;
Dont le galant passa pour sœur Colette ,
Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre-temps ne fut sans fruit ; le sire
L'employa bien : Agnès en profita :

LES LUNETTES. 171

Las ! Quel profit ! J'eusse mieux fait de dire ,
 Qu'à sœur Agnès malheur en arriva.
 Il lui fallut élargir sa ceinture ,
 Puis mettre au jour petite créature ,
 Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau ,
 Ce dit l'histoire , à la sœur jouvenoeau.
 Voilà scandale & bruit dans l'abbaye :
 D'où cet enfant est-il plu ? Comme a-t-on ,
 Disoient les sœurs en riant , je vous prie ,
 Trouvé céans ce petit champignon ?
 Si ne s'est-il après tout fait lui-même.
 La prieure est en un courroux extrême.
 Avoir ainsi souillé cette maison !
 Bien-tôt on mit l'accouchée en prison ;
 Puis il fallut faire enquête du pere :
 Comment est-il entré ? Comment sorti ?
 Les murs sont hauts , antique la tourrière ,
 Double la grille , & le tour très-petit.
 Seroit-ce point quelque garçon en fille ?
 Dit la prieure , & parmi nos brebis
 N'aurions-nous point , sous de trompeurs habits ,
 Un jeune loup ? Sus , qu'on se deshaille :
 Je veux savoir la vérité du cas.
 Qui fut bien pris ? Ce fut la seinte ouaille :
 Plus son esprit à songer se travaille ,
 Moins il espère échapper d'un tel pas.
 Nécessité , mere de stratagème ,
 Lui fit.... Eh bien ? Lui fit en ce moment
 Lier.... Eh quoi ? Foin , je suis court moi-même :

172 *LES LUNETTES.*

Où prendre un mot qui dise honnêtement
 Ce que lia le pere de l'enfant ?
 Comment trouver un détour suffisant
 Pour cet endroit ? Vous avez oui dire ,
 Qu'au temps jadis le genre humain avoit
 Fenêtre au corps ; de sorte qu'on pouvoit
 Dans le dedans tout à son aise lire ;
 Chose commode aux medecins d'alors.
 Mais si d'avoir une fenetre au corps
 Etoit utile , une au cœur au contraire
 Ne l'étoit pas , dans les femmes sur-tout ;
 Car le moyen qu'on pût venir à bout
 De rien cacher ? Notre commune mere
 Dame Nature , y pourvût sagement
 Par deux lacets de pareille mesure.
 L'homme & la femme eurent également
 De quoi fermer une telle ouverture.
 La femme fut lacée un peu trop dru :
 Ce fut sa faute ; elle-même en fut cause ;
 N'étant jamais à son gré trop bien close.
 L'homme au rebours ; & le bout du tissu
 Rendit en lui la nature perplexe :
 Bref le lacet à l'un & l'autre sexe
 Ne pût quadrer , & se trouva , dit-on ,
 Aux femmes court , aux hommes un peu long.
 Il est facile à présent qu'on devine
 Ce que lia notre jeune imprudent ;
 C'est ce surplus , ce reste de machine ,
 Bout de lacet aux hommes excédant.

LES LUNETTES. 173

D'un brin de fil il l'attacha de forte ,
Que tout sembloit aussi plat qu'aux nonnains ;
Mais fil ou foye , il n'est bride assez forte
Pour contenir ce que bien-tôt je crains
Qui ne s'échappe. Amenez-moi des saints ;
Amenez-moi , si vous voulez , des anges ;
Je les tiendrai créatures étranges ,
Si vingt nonnains, telles qu'on les vit lors ,
Ne font trouver à leurs esprits un corps.
J'entens nonnains ayant tous les trésors
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde
Se fait servir ; chiches & fiers appas ,
Que le soleil ne voit qu'au nouveau monde ;
Car celui-ci ne les lui montre pas.
La prieure a sur son nez des lunettes ,
Pour ne juger du cas légèrement.
Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes
En un habit , que vraisemblablement
N'avoient pas fait les tailleurs du couvent.
Figurez-vous la question qu'au fire
On donna lors ; besoin n'est de le dire.
Touffes de lys , proportion du corps ,
Secrets appas , embonpoint , & peau fine ,
Fermes tetons , & semblables ressorts
Eurent bien-tôt fait jouer la machine.
Elle échappa , rompit le fil d'un coup ,
Comme un coursier qui romproit son licou ,
Et sauta droit au nez de la prieure ,
Faisant voler lunettes tout à l'heure

174 *LES LUNETTES.*

Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu
 Que l'on ne vit tomber la lunetière.
 Elle ne prit cette accident en jeu.
 L'on tint chapitre, & sur cette matière
 Fur raisonné long-temps dans le logis.
 Le jeune loup fut aux vieilles brebis
 Livré d'abord. Elles vous l'empoignèrent,
 A certain arbre en leur cour l'attachèrent,
 Ayant le nez devers l'arbre tourné,
 Le dos à l'air avec toute la suite;
 Et cependant que la troupe maudite
 Songe comment il sera guerdonné,
 Que l'une va prendre dans les cuisines
 Tous les balais, & que l'autre s'en court
 A l'arsenal où sont les disciplines,
 Qu'une troisième enferme à double tour
 Les sœurs qui sont jeunes & pitoyables;
 Bref que le fort, ami du marjolet,
 Ecarte ainsi toutes les détestables,
 Vient un meûnier monté sur son mulet,
 Garçon quarré, garçon couru des filles,
 Bon compagnon, & beau joueur de quilles.
 Oh, oh! dit-il, qu'est-ce là que je voi?
 Le plaisant saint! Jeune homme, je te prie,
 Qui t'a mis là? Sont-ce ces sœurs? Dis-moi:
 Avec quelqu'une as-tu fait la folie?
 Te plaisoir-elle? Etoit-elle jolie?
 Car à te voir, tu me portes, ma foi,
 (Plus je regarde & mire ta personne)

LES LUNETTES. 175

Tout le minois d'un vrai croqueur de nonne.
L'autre répond : Hélas ! c'est le rebours :
Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours,
Voilà mon mal : Dieu me doint patience ;
Car de commettre une si grande offense ,
J'en fais scrupule , & fût-ce pour le Roi ;
Me donnât-on aussi gros d'or que moi.
Le meûnier rit , & sans autre mystère
Vous le délie , & lui dit : Idiot ,
Scrupule , toi , qui n'es qu'un pauvre haire !
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire !
Notre curé ne seroit pas si sot.
Vite, fui-t'en , m'ayant mis en ta place :
Car aussi-bien tu n'est pas comme moi
Franc du collier & bon pour cet emploi :
Je n'y veux point de quartier ni de grace :
Viennent ces sœurs ; toutes , je te répond ,
Verront beau jeu , si la corde ne rompt.
L'autre deux fois ne se le fait redire :
Il vous l'attache , & puis lui dit adieu.
Large d'épaule , on auroit vû le fire
Attendre nud les nonnains en ce lieu.
L'escadron vient , porte en guise de cierges ;
Gaules & fouets ; procession de verges ,
Qui fit la ronde à l'entour du meûnier ,
Sans lui donner le temps de se montrer ,
Sans l'avertir. Tout beau , dit-il , Mesdames ;
Vous vous trompez ; considérez-moi bien :
Je ne suis pas cet ennemi des femmes ,

176 LES LUNETTES.

Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
 Employez-moi, vous verrez des merveilles :
 Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
 D'un certain jeu je viendrai bien à bout ;
 Mais quant au fouet, je n'y vaud rien du tout.
 Qu'entend ce rustre, & que nous veut-il dire ?
 S'écria lors une de nos sans-dents :
 Quoi, tu n'est pas notre faiseur d'enfans ?
 Tant pis pour toi, tu payras pour le fire.
 Nous n'avons pas telles armes en main,
 Pour demeurer en un si beau chemin :
 Tien, tien ; voilà l'ébat que l'on désire.
 A ce discours, fouets de rentrer en jeu,
 Verges d'aller, & non pas pour un peu ;
 Meûnier de dire en langue intelligible,
 Crainte de n'être assez bien entendu,
 Mesdames, je ferai tout mon possible
 Pour m'acquitter de ce qui vous est dû :
 Plus il leur tient des discours de la sorte,
 Plus la fureur de l'antique cohorte
 Se fait sentir. Long-temps il s'en souvint.
 Pendant qu'on donne au maître l'anguillade,
 Le mulet fait sur l'herbette gambade.
 Ce qu'à la fin l'un & l'autre devint,
 Je ne le fai, ni ne m'en mets en peine :
 Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
 Pendant un temps les lecteurs, pour douzaine
 De ces nonnains au corps gent & si beau,
 N'auroient voulu, je gage, être en sa peau.

LE CUVIER.

SOYEZ amant, vous serez inventif :
 Tour ni détour, ruse ni stratagème
 Ne vous faudront : le plus jeune apprentif
 Est vieux routier, dès le moment qu'il aime.
 On ne vit onc que cette passion
 Demeurât court faute d'invention :
 Amour fait tant qu'enfin il a son compte.
 Certain cuvier, dont on fait certain conte,
 En fera foi. Voici ce que j'en fais,
 Et qu'un quidam me dit ces jours passés.
 Dedans un bourg ou ville de province,
 (N'importe pas du titre, ni du nom)
 Un tonnelier & sa femme Nannon
 Entretenoient un ménage assez mince.
 De l'aller voir Amour n'eut à mépris,
 Y conduisant un de ses bons amis ;
 C'est cocuage : il fut de la partie ;
 Dieux familiers, & sans cérémonie,
 Se trouvant bien dans toute hôtellerie ;
 Tout est pour eux bon gîte & bon logis ;
 Sans regarder si c'est louvre ou cabane.
 Un drôle donc caressoit Madame Anne,
 Ils en étoient sur un point, sur un point...
 C'est dire assez de ne le dire point ;

Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine
Du cabaret : justement , justement...
C'est dire encor ceci bien clairement.
On le maudit ; nos gens sont fort en peine :
Tout ce qu'on pût , fut de cacher l'amant :
On vous le ferre en hâte & promptement
Sous un cuvier , dans une cour prochaine.
Tout en entrant l'époux dit : J'ai vendu
Notre cuvier. Combien ? dit Madame Anne.
Quinze beaux francs. Va , tu n'es qu'un gros âne ;
Repartit-elle ; & je t'ai d'un écu
Fait aujourd'hui profit par mon adresse ,
L'ayant vendu six écus avant toi.
Le marchand voit s'il est de bon alloi ,
Et par dedans le tâte pièce à pièce ,
Examinant si tout est comme il faut ;
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferois-tu , malheureux , sans ta femme ?
Monsieur s'en va chopiner , cependant
Qu'on se tourmente ici le corps & l'ame ;
Il faut agir sans cesse en l'attendant :
Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie ;
J'en goûterai désormais , attend-t'y.
Voyez un peu , le galant à bon foye ;
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
Telle moitié. Doucement , notre épouse ,
Dit le bon homme. Or sus , Monsieur , sortez ;
Cà que je racle un peu de tous côtés
Votre cuvier , & puis que je l'arrouse :

Par ce moyen vous verrez s'il tient eau ;
 Je vous réponds qu'il n'est moins bon que beau.
 Le galant sort : l'époux entre en sa place ,
 Racle par tout , la chandelle à la main ,
 Deçà delà , sans qu'il se doute brin
 De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse :
 Rien n'en pût voir , & pendant qu'il repasse
 Sur chaque endroit , assublé du cuveau ,
 Les Dieux susdits lui viennent de nouveau
 Rendre visite , imposant un ouvrage
 A nos amans bien différent du sien.
 Il regrata , grata , frotta si bien ,
 Que notre couple ayant repris courage ,
 Reprit aussi le fil de l'entretien
 Qu'avoit troublé le galant personnage.
 Dire comment le tout se pût passer ,
 Ami lecteur , tu dois m'en dispenser ;
 Suffit que j'ai très-bien prouvé ma thèse.
 Ce tour fripon du couple augmentoit l'aise :
 Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.
 Soyez amant , vous serez inventif.



LA CHOSE IMPOSSIBLE.

UN démon plus noir que malin ,
 Fit un charme si souverain
 Pour l'amant de certaine belle ,
 Qu'à la fin celui-ci posséda sa cruelle.
 Le pact de notre amant & de l'esprit follet ;
 Ce fut que le premier jouiroit à souhait
 De sa charmante inexorable.
 Je te la rens dans peu , dit satan , favorable ;
 Mais par tel si , qu'au lieu qu'on obéit au diable ,
 Quand il a fait ce plaisir-là ,
 A tes commandemens le diable obéira
 Sur l'heure même , & puis sur la même heure
 Ton serviteur lutin , sans plus longue demeure ,
 Ira te demander autre commandement ,
 Que tu lui feras promptement :
 Toujours ainsi , sans nul retardement :
 Si-non , ni ton corps , ni ton ame
 N'appartiendront plus à ta Dame :
 Ils seront à satan , & satan en fera
 Tout ce que bon lui semblera.
 Le galant s'accorde à cela.
 Commander étoit-ce un mystère ?
 Obéir est bien autre affaire.
 Sur ce penser-là notre amant

S'en va trouver sa belle , en a contentement ,
Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles ,
Se trouve très-heureux ; hormis qu'incessamment

Le diable étoit à ses oreilles.

Alors l'amant lui commandoit

Tout ce qui lui venoit en tête ;

De bâtir des palais , d'exciter la tempête ;

En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit ;

Mainte pistole se glissoit

Dans l'escarcelle de notre homme.

Il envoyoit le diable à Rome :

Le diable revenoit tout chargé de pardons.

Aucuns voyages n'étoient longs ,

Aucune chose malaisée.

L'amant , à force de rêver

Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver ,

Vit bien-tôt sa cervelle usée.

Il s'en plaignit à sa divinité ,

Lui dit de bout en bout toute la vérité.

Quoi , ce n'est que cela ? lui répartit la Dame :

Je vous aurai bientôt tiré

Une telle épine de l'ame.

Quand le diable viendra , vous lui présenterez

Ce que je tiens , & lui direz :

Défrise-moi ceci ; fais tant par tes journées

Qu'il devienne tout plat. Lors elle lui donna

Je ne sai quoi , qu'elle tira

Du verger de Cypris , labyrinthe des Fées ,

Ce qu'un duc autrefois jugea si précieux ,

182 LA CHOSE IMPOSSIBLE.

Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie ;

Illustre & noble confrérie

Moins pleine d'hommes que de dieux.

L'amant dit au démon : C'est ligne circulaire

Et courbe que ceci ; je t'ordonne d'en faire

Ligne droite & sans nuls retours :

Va-t'en y travailler , & cours.

L'esprit s'en va , n'a point de cesse ,

Qu'il n'ait mis le fil sous la presse ,

Tâche de l'applatir à grands coups de marteau ,

Fait séjourner au fond de l'eau ,

Sans que la ligne fût d'un seul point étendue :

De quelque tour qu'il se servit ,

Quelque secret qu'il eût , quelque charme qu'il fit ,

C'étoit temps & peine perdue :

Il ne put mettre à la raison

La toison.

Elle se révoltoit contre le vent , la pluie ,

La neige , les brouillards : plus satan y touchoit ,

Moins l'annelure se lâchoit.

Qu'est-ceci , disoit-il , je ne vis de ma vie

Chose de telle étoffe : il n'est point de lutin

Qui n'y perdit tout son latin.

Messire diable un beau matin

S'en va trouver son homme , & lui dit : Je te laisse ;

Apprens-moi seulement ce que c'est que cela :

Je te le rends , tien , le voilà ;

Je suis *vifus* , je le confesse.

Notre ami Monsieur le luiton ,

LE TABLEAU. 183

Dit l'homme, vous perdez un peu trop-tôt courage ;
Celui-ci n'est pas seul, & plus d'un compagnon
Vous auroit taillé de l'ouvrage.

LE TABLEAU.

ON m'engage à conter d'une manière honnête
Le sujet d'un de ces tableaux,
Sur lesquels on met des rideaux.
Il me faut tirer de ma tête
Nombre de traits nouveaux, piquans & délicats ;
Qui disent & ne disent pas,
Et qui soient entendus sans notes
Des Agnès même les plus sottes :
Ce n'est pas coucher gros ; ces extrêmes Agnès
Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.
Toute matrone sage, à ce que dit Catule,
Regarde volontiers le gigantesque don ,
Fait au fruit de Vénus par la main de Junon :
A ce plaisant objet si quelqu'une recule,
Celle quelqu'une dissimule.
Ce principe posé, pourquoi plus de scrupule ?
Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux ?
Puisqu'on le veut ainsi, je ferai de mon mieux :
Nuls traits à découvert n'auront ici de place ;
Tout y sera voilé ; mais de gase ; & si bien,
Que je croi qu'on n'en perdra rien.
Qui pense finement, & s'exprime avec grace ;

Fait tout passer ; car tout passe :

Je l'ai cent fois éprouvé :

Quand le mot est bien trouvé ,

Le sexe en sa faveur à la chose pardonne :

Ce n'est plus elle alors , c'est elle encor pourtant :

Vous ne faites rougir personne ;

Et tout le monde vous entend.

- J'ai besoin aujourd'hui de cet art important.

Pourquoi , me dira-t'on , puisque sur ces merveilles

Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons ?

Je réponds à cela : Chastes sont ses oreilles ,

Encor que les yeux soient fripons.

Je veux , quoiqu'il en soit , expliquer à des belles

Cette chaise rompuë , & ce rustre tombé :

Muses , venez m'aider ; mais vous êtes pucelles ,

Au joli jeu d'amour ne sachant A ni B.

Muses , ne bougez donc : seulement par bonté

Dites au dieu des vers , que dans mon entreprise

Il est bon qu'il me favorise ,

Et de mes mots fasse le choix ;

Ou je dirai quelque sottise ,

Qui me fera donner du busque sur les doigts.

C'est assez raisonner ; venons à la peinture.

Elle contient une aventure

Arrivée au pays d'Amours.

Jadis la ville de Cythère

Avoit en l'un de ses faubourgs

Un monastère ;

Vénus en fit un séminaire ,

LE TABLEAU. 185

Il étoit de nonnains, & je puis dire ainfi,

Qu'il étoit de galants auffi.

En ce lieu hantoient d'ordinaire

Gens de cour, gens de ville, & sacrificateurs,

Et docteurs,

Et bacheliers sur-tout. Un de ce dernier ordre

Passoit dans la maison pour être des amis ;

Propre, toujours rasé, bien disant, & beau fils :

Sur son chapeau luisant, sur son rabat bien mis

La médifance n'eût su mordre.

Ce qu'il avoit de plus charmant,

C'est que deux des nonnains alternativement

En tiroient maint & maint service.

L'une n'avoit quitté les atours de novice

Que depuis quelques mois ; l'autre encor les portoit ;

La moins jeune à peine comptoit

Un an entier par-dessus seize ;

Age propre à soutenir thèse,

Thèse d'amour : le bachelier

Leur avoit rendu familier

Chaque point de cette science,

Et le tout par expérience.

Une assignation pleine d'impatience

Fut un jour par les sœurs donnée à cet amant ;

Et pour rendre complet le divertissement,

Bacchus avec Cérès, de qui la compagnie

Met Vénus en train bien souvent,

Devoient être ce coup de la cérémonie.

Propreté toucha seule aux apprêts du régal ;

II. Part.

Q.

186 LE TABLEAU.

Elle sût s'en tirer avec beaucoup de grace :
Tout passa par ses mains , & le vin , & la glace ;
Et les caraffes de cristal :
On s'y seroit miré. Flore à l'haleine d'ambre ,
Sema de fleurs toute la chambre :
Elle en fit un jardin. Sur le linge ces fleurs
Formoient des lacs d'amour , & le chiffre des sœurs.
Leurs cloîtrières excellences
Aimoient fort ces magnificences :
C'est un plaisir de nonne. Au reste , leur beauté
Aiguisoit l'appétit aussi de son côté.
Mille secrettes circonstances
De leurs corps polis & charmans
Augmenroient l'ardeur des amans.
Leur taille étoit presque semblable.
Blancheur , délicatesse , embonpoint raisonnable ;
Fermeté , tout charmoit , tout étoit fait au tour ;
En mille endroits nichoit l'amour ,
Sous une guimpe , un voile , & sous un scapulaire ,
Sous ceci , sous cela , que voit peu l'œil du jour ,
Si celui du galant ne l'appelle au mystère.
A ces sœurs l'enfant de Cythère
Mille fois le jour s'en venoit
Les bras ouverts , & les prenoit
L'une après l'autre pour sa mere.
Tel ce couple attendoit le bachelier trop lent ;
Et de lui , tout en l'attendant ,
Elles disoient du mal , puis du bien , puis les belles
Impuioient son retardement.

LE TABLEAU. 187

A quelques amitiés nouvelles.

Qui peut le retenir , disoit l'une , est-ce amour ?

Est-ce affaire ? Est-ce maladie ?

Qu'il y revienne de sa vie ,

Disoit l'autre , il aura son tour.

Tandis qu'elles cherchoient là dessus du mystère ,

Passe un Mazet portant à la dépositaire

Certain fardeau peu nécessaire.

Ce n'étoit qu'un prétexte , & selon qu'on m'a dit ,

Cette dépositaire ayant grand appétit ,

Faisoit sa portion des talens de ce rustre ,

Tenu dans tels repas pour un traiteur illustre.

Le coquin , lourd d'ailleurs , & de très-court esprit

A la cellule se méprit ,

Il alla chez les attendantes

Frapper avec ses mains pesantes.

On ouvre , on est surpris , on le maudit d'abord ,

Puis on voit que c'est un trésor.

Les nonnains s'éclatent de rire.

Toutes deux commencent à dire ,

Comme si toutes deux s'étoient donné le mot :

Servons nous de ce maître sot ,

Il vaut bien l'autre , que t'en semble ?

La professe ajouta : C'est très bien avisé :

Qu'attendions-nous ici ? Qu'il nous fût débité

De beaux discours : Non , non , ni rien qui leur res-

semble ;

Ce pitaud doit valoir , pour le point souhaité ,

Bachelier & docteur ensemble.

Q ij

188 *LE TABLEAU.*

Elle en jugeoit très-bien. La taille du garçon ,
 Sa simplicité , sa façon ,
 Et le peu d'intérêt qu'en tout il sembloit prendre ,
 Faisoient de lui beaucoup attendre.
 C'étoit l'homme d'Esope , il ne songeoit à rien ,
 Mais il buvoit & mangeoit bien ;
 Et si Xantus l'eût laissé faire ,
 Il auroit poussé loin l'affaire..
 Ainsi , bien-tôt apprivoisé ,
 Il se trouva tout disposé
 Pour exécuter sans remise
 Les ordres des nonnains , les servant à leur guise
 Dans son office de Mazet ,
 Dont il lui fut donné par les sœurs un brevet.

 Ici la peinture commence :
 Nous voilà parvenus au point.
 Dieu des vers , ne me quitte point ;
 J'ai recours à ton assistance.
 Dis-moi pourquoi ce rustre assis ,
 Sans peine de sa part , & très-fort à son aise ,
 Laisse le soin de tout aux amoureux soucis
 De sœur Claude & de sœur Thérèse.
 N'auroit il pas mieux fait de leur donner la chaise ?
 Il me semble déjà que je vois Apollon
 Qui me dit : Tout beau ; ces matières
 A fond ne s'examinent gueres.
 J'entens ; & l'Amour est un étrange garçon ;
 J'ai tort d'ériger un fripon.

LE TABLEAU. 189

En maître de cérémonies.

Dès qu'il entre en une maison,

Règles & loix en sont bannies,

Sa fantaisie est sa raison ;

Le voilà qui rompt tout ; c'est assez sa coutume :

Ses jeux sont violens. A terre on vit bien-tôt :

Le galant cathédral ; on soit par le défaut

De la chaise un peu foible ; ou soit que du pitant.

Le corps ne fût pas fait de plume ;

Ou soit que sœur Thérèse eût chargé d'action

Son discours véhément, & plein d'émotion ;

On entendit craquer l'amoureuse tribune.

Le rustre tombe à terre en cette occasion.

Ce premier point eut par fortune.

Malheureuse conclusion.

Censeurs, n'approchez point d'ici votre œil profane.

Vous gens de bien, voyez comme sœur Claude mit

Un tel incident à profit.

Thérèse en ce malheur perdit la tramontane,

Claude la débusqua, s'emparant du timon.

Thérèse, pire qu'un démon,

Tâche à la retirer, & se remettre au trône ;

Mais celle-ci n'est pas personne

A céder un poste si doux.

Sœur Claude, prenez garde à vous ;

Thérèse en veut venir aux coups ;

Elle a le poing levé. Qu'elle ait. C'est bien répondre ;

190 *LE TABLEAU.*

Quiconque est occupé comme vous, ne sent rien ;

Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre

Un petit mal dans un grand bien.

Malgré la colère marquée

Sur le front de la débusquée,

Claude suit son chemin, le rustre aussi le sien ;

Thérèse est mal contente & gronde.

Les plaisirs de Vénus sont sources de débats ;

Leur fureur n'a point de seconde.

J'en prens à témoin les combats

Qu'on vit sur la terre & sur l'onde,

Lorsque Paris à Ménélas

Ota la merveille du monde.

Quoique Bellone ait part ici ;

J'y vois peu de corps de cuirasse.

Dame Vénus se couvre ainsi,

Quand elle entre en champ clos avec le dieu de

Thrace.

Cette armure a beaucoup de grace.

Belles, vous m'entendez : je n'en dirai pas plus :

L'habit de guerre de Vénus

Est plein de choses admirables.

Les Cyclopes aux membres nuds

Forgent peu de harnois qui lui soient comparables ;

Celui du preux Achille auroit été plus beau,

Si Vulcain eût dessus gravé notre tableau.

Or ai-je des nonnains mis en vers l'aventure ;

LE TABLEAU. 191

Mais non avec des traits dignes de l'action ;
Et comme celle-ci déchet dans la peinture ,
La peinture déchet dans ma description :
Les mots & les couleurs ne sont choses pareilles ,
Ni les yeux ne sont les oreilles.

J'ai laissé long-temps au filet
Sœur Thérèse la détronée :
Elle eut son tour : notre Mazer
Partagea si bien sa journée ,
Que chacun fut content. L'histoire finit là ;
Du festin pas un mot : je veux croire , & pour cause ,
Que l'on bût & que l'on mangea :
Ce fut l'interméde & la pose.
Enfin tout alla bien ; hormis qu'en bonne foi
L'heure du rendez-vous m'embarresse , & pourquoi ?
Si l'amant ne vint pas , sœur Claude & sœur Thérèse
Eurent à tout le moins de quoi se consoler ;
S'il vint , on fût cacher le lourdaut & la chaise ,
L'amant trouva bien-tôt encore à qui parler.



L E B A S T.

UN peintre étoit, qui, jaloux de sa femme ;
Allant aux champs, lui peignit un baudet
Sur le nombril, en guise de cachet.
Un sien confrere, amoureux de la Dame,
La va trouver, & l'âne efface net,
Dieu sait comment ; puis un autre en remet
Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.
A celui-ci, par saute de mémoire,
Il mit un bast, l'autre n'en avoit point.
L'époux revient, veut s'éclaircir du point,
Voyez, mon fils, dit la bonne commere,
L'âne est témoin de ma fidélité.
Diantre soit fait, dit l'époux en colere,
Et du témoin, & de qui l'a bâti.



L E

FAISEUR D'OREILLES.

E T L E

RACOMMODEUR DE MOULES.

*Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles, & d'un
Conte de Boccace.*

SIRE Guillaume allant en marchandise,
Laiſſa ſa femme enceinte de ſix mois,
Simple, jeunette, & d'afſez bonne guiſe,
Nommée Alix, du pays Champenois.
Compere André l'alloit voir quelquefois :
A quel deſſein, beſoin n'eſt de le dire ;
Et Dieu le fait : c'étoit un maître ſire,
Il ne tendoit guere en vain ſes filets ;
Ce n'étoit pas autrement ſa coûtume :
Sage eût été l'oïſeau, qui de ſes rets
Se fût ſauvé ſans laiſſer quelque plume.

Alix étoit fort neuve ſur ce point ;
Le trop d'eſprit ne l'incommodoit point :
De ce défaut on n'accuſoit la belle.
Elle ignoroit les malices d'amour.
La pauvre Dame alloit tout devant elle,
Et n'y ſavoit ni fineſſe ni tour.

Il. Paris.

R

Son mari donc se trouvant en emplette,
Elle au logis, en sa chambre seulette,
André survient, qui sans long compliment
La considère; & lui dit froidement:
Je m'ébahis comme au bout du Royaume
S'en est allé le compere Guillaume,
Sans achever l'enfant que vous portez;
Car je vois bien qu'il lui manque une oreille:
Votre couleur me le démontre assez,
En ayant vû mainte épreuve pareille.
Bonté de Dieu! reprit-elle aussitôt,
Que dites-vous? Quoi d'un enfant monaut
J'accoucherois! N'y savez-vous remède?
Si deà, fit-il, je vous puis donner aide
En ce besoin, & vous jurerai bien
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire,
Le mal d'autrui ne me tourmente en rien,
Fors excepté ce qui touche au compere:
Quant à ce point je m'y ferois mourir.
Or essayons, sans plus en discourir,
Si je suis maître à forger des oreilles.
Souvenez-vous de les rendre pareilles,
Reprit la femme. Allez, n'ayez souci,
Repliqua-t-il, je prens sur moi ceci.
Puis le galant montre ce qu'il fait faire,
Tant ne fut nice (encor que nice fût)
Madame Alix, que le jeu ne lui plût.
Philosopher ne faut pour cette affaire.
André vâquoit de grande affection

A son travail ; faisant ore un tendon ,
 Ore un rempli , puis quelque cartilage ;
 Et n'y plaignant l'étoffe & la façon.
 Demain , dit-il , nous polirons l'ouvrage ;
 Puis le mettrons en sa perfection ,
 Tant & si bien qu'en ayez bonne issue.
 Je vous en suis , dit elle , bien tenue ;
 Bon fait avoir ici bas un ami.
 Le lendemain , pareille heure venue ,
 Compere André ne fut pas endormi.
 Il s'en alla chez la pauvre innocente ,
 Je viens , dit-il , toute affaire cessante ,
 Pour achever l'oreille que savez.
 Et moi , dit-elle , allois par un message
 Vous avertir de hâter cet ouvrage :
 Montons en haut. Dès qu'ils furent montés ,
 On poursuivit la chose commencée.
 Tant fut ouvré , qu'Alix dans la pensée
 Sur cette affaire un scrupule se mit ;
 Et l'innocente au bon apôtre dit :
 Si cet enfant avoit plusieurs oreilles ,
 Ce ne seroit à vous bien besogné.
 Rien , rien , dit-il , à cela j'ai soigné ;
 Jamais ne faux en rencontre pareilles.
 Sur le métier l'oreille étoit encor ,
 Quand le mari revient de son voyage ;
 Caresse Alix , qui du premier abord ,
 Vous aviez fait , dit-elle , un bel ouvrage ;
 Nous en tenions sans le compere André ;

Et notre enfant d'une oreille eût manqué,
 Souffrir n'ai pû chose tant indécente.
 Sire André donc, toute affaire cessante,
 En a fait une : il ne faut oublier
 De l'aller voir , & l'en remercier :
 De tels amis on a toûjours affaire.
 Sire Guillaume , au discours qu'elle fit ,
 Ne comprenant , comme il se pouvoit faire ,
 Que son épouse eût eu si peu d'esprit ,
 Par plusieurs fois lui fit faire un récit
 De tout le cas : puis outré de colére
 Il prit une arme à côté de son lit ;
 Voulut tuer la pauvre Champenoise ,
 Qui prétendoit ne l'avoir mérité.
 Son innocence & sa naïveté
 En quelque sorte apaisèrent la noise.
 Hélas ! Monsieur , dit la belle en pleurant ,
 En quoi vous puis-je avoir fait du dommage ?
 Je n'ai donné vos draps ni votre argent ;
 Le compte y est ; & quant au demeurant ,
 André me dit quand il parfit l'enfant ,
 Qu'en trouveriez plus que pour votre usage :
 Vous pouvez voir ; si je ments , tuez-moi :
 Je m'en rapporte à votre bonne foi.

L'époux sortant quelque peu de colere ,
 Lui répondit : Or bien , n'en parlons plus ;
 On vous l'a dit , vous avez crû bien faire ,
 J'en suis d'accord : contester là-dessus

Ne produiroit que discours superflus :
 Je n'ai qu'un mot. Faites demain enforte
 Qu'en ce logis j'attrape le galant.
 Ne parlez point de notre différend ;
 Soyez secrette , ou bien vous êtes morte.
 Il vous le faut avoir adroitement ;
 Me feindre absent en un second voyage ,
 Et lui mander , par lettre ou par message ,
 Que vous avez à lui dire deux mots.
 André viendra ; puis de quelques propos
 L'amusera , sans toucher à l'oreille ;
 Car elle faite , il n'y manque plus rien.
 Notre innocente exécuta très-bien
 L'ordre donné : ce ne fut pas merveille ;
 La crainte donne aux bêtes de l'esprit.
 André venu , l'époux guère ne tarde ,
 Monte , & fait bruit. Le compagnon regarde
 Où se sauver ; nul endroit il ne vit ,
 Qu'une ruelle en laquelle il se mit.
 Le mari frappe : Alix ouvre la porte ;
 Et de la main fait signe incontinent ,
 Qu'en la ruelle est caché le galant.

Sire Guillaume étoit armé de forte ,
 Que quatre Andrés n'aurôient pu l'étonner.
 Il sort pourtant , & va quérir main forte ,
 Ne le voulant sans doute assassiner ;
 Mais quelque oreille au pauvre homme couper ;
 Peut-être pis , ce qu'on coupe en Turquie.

Pays cruel & plein de barbarie.
C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas :
Puis l'emmena , sans qu'elle osât rien dire ;
Ferma très-bien la porte sur le fire.
André se crut sorti d'un mauvais pas ,
Et que l'époux ne savoit nulle chose.
Sire Guillaume , en rêvant à son cas ,
Change d'avis , en soi-même propose
De se venger avecque moins de bruit ,
Moins de scandale , & beaucoup plus de fruit.
Alix , dit-il , allez querir la femme
De sire André ; contez-lui votre cas
De bout en bout ; courez ; n'y manquez pas.
Pour l'amener vous direz à la Dame
Que son mari court un péril très-grand ;
Que je vous ai parlé d'un châtiment
Qui la regarde ; & qu'aux faiseurs d'oreilles
On fait souffrir , en rencontres pareilles ,
Chose terrible , & dont le seul penser
Vous fait dresser les cheveux à la tête ;
Que son époux est tout prêt d'y passer ;
Qu'on n'attend qu'elle afin d'être à la fête.
Que toutefois , comme elle n'en peut mais ,
Elle pourra faire changer la peine.
Amenez-la , courez : je vous promets
D'oublier tout , moyennant qu'elle vienne.

Madame Alix bien joyeuse s'en fut
Chez sire André , dont la femme accourut

En diligence, & quasi hors d'haleine ;
 Puis monta seule ; & ne voyant André ,
 Crut qu'il étoit quelque part enfermé.
 Comme la Dame étoit en ces alarmes ,
 Sire Guillaume ayant quitté ses armes ,
 La fait asseoir , & puis commence ainsi :
 L'ingratitude est mère de tout vice.
 André m'a fait un notable service ;
 Parquoi devant que vous sortiez d'ici ,
 Je lui rendrai , si je puis , la pareille.
 En mon absence il a fait une oreille
 Au fruit d'Alix : je veux d'un si bon tour
 Me revancher ; & je pense une chose.
 Tous vos enfans ont le nez un peu court ;
 Le moule en est assurément la cause.
 Or je les fai des mieux raccommoder.
 Mon avis donc est que sans retarder
 Nous pourvoyons de ce pas à l'affaire.
 Disant ces mots , il vous prend la commere ;
 Et près d'André la jetta sur le lit ;
 Moitié raisin , moitié figue , en jouit.
 La Dame prit le tout en patience ;
 Benit le ciel , de ce que la vengeance
 Tomboit sur elle , & non sur sire André ;
 Tant elle avoit pour lui de charité.
 Sire Guillaume étoit de son côté
 Si fort émû , tellement irrité ,
 Qu'à la pauvrette il ne fit nulle grace
 Du talion , rendant à son époux

Fèves pour pois , & pain blanc pout souïager
 Qu'on dit bien vrai , que se venger est doux ?
 Très-sage fut d'en user de la sorte :
 Puisqu'il vouloit son honneur réparer ,
 Il ne pouvoit mieux que par cette porte
 D'un tel affront à mon sens se tirer.
 André vit tout , & n'osa murmurer ;
 Jugea des coups ; mais ce fut sans rien dire ;
 Et loua Dieu que le mal n'étoit pire.
 Pour une oreille , il auroit composé.
 Sortir à moins , c'étoit pour lui merveilles :
 Je dis à moins ; car vaut mieux , tout prisé ,
 Cornes gagner , que perdre ses oreilles.

L E

FLEUVE SCAMANDRE.

ME voilà prêt à conter de plus belle ;
 Amour le veut , & rit de mon serment :
 Hommes & dieux , tout est sous sa tutelle ,
 Tout obéit , tout cede à cet enfant :
 J'ai désormais besoin en le chantant
 De traits moins forts , & déguisant la chose :
 Car après tout , je ne veux être cause
 D'aucun abus : que plutôt mes écrits
 Manquent de sel , & ne soient d'aucun prix.
 Si dans ces vers j'introduis & je chante

Certain trompeur & certaine innocente ;
 C'est dans la vûë & dans l'intention
 Qu'on se méfie en telle occasion.
 J'ouvre l'esprit , & rens le sexe habile
 A se garder de ces pièges divers.
 Sotte ignorance en fait trébucher mille ,
 Contre une seule à qui nuïroient mes vers.

J'ai lû qu'un orateur estimé dans la Grece ,
 Des beaux arts autrefois souveraine maîtresse ,
 Banni de son pays , voulut voir le séjour
 Où subsistoient encor les ruines de Troye ;
 Cimon son camarade eût sa part de la joie :
 Du débris d'Ilion s'étoit construit un bourg
 Noble par ses malheurs ; la Priam & sa cour
 N'étoient plus que des noms , dont le temps fait sa
 proie.

Ilion , ton nom seul a des charmes pour moi ;
 Lieu fécond en sujets propres à notre emploi ,
 Ne verrai-je jamais rien de toi , ni la place
 De ces murs élevés & détruits par des dieux ,
 Ni ces champs où couroient la fureur & l'audace ,
 Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace ,
 Qui pût me présenter l'image de ces lieux ?
 Pour revenir au fait , & ne point trop m'étendre ,
 Cimon , le héros de ces vers ,
 Se promenoit près du Scamandre.

Une jeune ingénue en ce lieu se vient rendre ,
 Et goûter la fraîcheur sur ces bords toûjours verds.

Son voile au gré des vents va flottant dans les airs ;
 Sa parure est sans art , elle a l'air de bergere ,
 Une beauté naïve , une taille légère.

Cimon en est surpris , & croit que sur ces bords
 Vénus vient étaler ses plus rares trésors.

Un antre étoit auprès : l'innocente pucelle
 Sans soupçon y descend , aussi simple que belle
 Le chaud , la solitude , & quelque dieu malin
 L'invitérent d'abord à prendre un demi bain.

Notre banni se cache : il contemple , il admire ;
 Il ne fait quels charmes élire ;

Il devora des yeux & du cœur cent beautés.

Comme on étoit rempli de ces divinités

Que la fable a dans son empire ,

Il songe à profiter de l'erreur de ces temps ;

Prend l'air d'un dieu des eaux , mouille ses vêtements ,
 Se couronne de joncs , & d'herbe dégoutante ;

Puis invoque Mercure , & le dieu des amans.

Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente ?

La belle enfin découvre un pied , dont la blancheur

Auroit fait honte à Galatée ,

Puis le plonge en l'onde argentée ,

Et regarde ses lys , non sans quelque pudeur.

Pendant qu'à cet objet sa vûe est arrêtée ,

Cimon approche d'elle : elle court se cacher

Dans le plus profond du rocher.

Jé suis , dit-il , le dieu qui commande à cette onde ;

Soyez-en la déesse , & réglez avec moi.

Peu de fleuves pourroient dans leur grotte profonde

Partager avec vous un aussi digne emploi :
 Mon cristal est très-pur , mon cœur l'est davantage ;
 Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage ,
 Trop heureux , si vos pas le daignent honorer ;
 Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer.

Je rendrai toutes vos compagnes

Nymphes aussi , soit aux montagnes ,
 Soit aux eaux , soit aux bois ; car j'étens mon pouvoir
 Sur tout ce que votre œil à la ronde peut voir.
 L'éloquence du dieu , la peur de lui déplaire ,
 Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystère ,

Conclurent tout en peu de temps.

La superstition cause mille accidens.

On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.

Tout fier de ce succès , le banni dit adieu.

Revenez , dit-il , en ce lieu :

Vous garderez que l'on ne sache

Un hymen qu'il faut que je cache :

Nous le déclarerons , quand j'en aurai parlé

Au conseil qui sera dans l'olympé assemblé.

La nouvelle déesse à ces mots se retire ;

Contente ? Amour le fait. Un mois se passe & deux ,

Sans que pas un du bourg s'aperçût de leurs jeux.

O mortels ! est-il dit qu'à force d'être heureux

Vous ne le foyez plus ! Le banni , sans rien dire ,

Ne va plus visiter cet antre si souvent.

Une noce enfin arrivant ,

Tous pour la voir passer sous l'orme se vont rendre.

La belle apperçoit l'homme , & crie en ce moment ;

Ah ! voilà le fleuve Scamandre.

On s'étonne , on la presse , elle dit bonnement

Que son hymen se va conclure au firmament :

On en rit : car que faire ? Aucuns à coups de pierre

Poursuivirent le dieu , qui s'enfuit à grand'erre.

D'autres rirent sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci

L'on feroit au Scamandre un très-méchant parti.

En ce temps-là semblables crimes

S'excusoient aisément : tous tems , toutes maximes.

L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin

Pour quelques traits de raillerie ;

Même un de ses amans l'en trouva plus jolie :

C'est un goût : il s'offrit à lui donner la main :

Les dieux ne gâtent rien : puis quand ils feroient cause

Qu'une fille en valût un peu moins , dotez-la ,

Vous trouverez qui la prendra ,

L'argent répare toute chose.



LA CONFIDENTE
SANS LE SAVOIR,

O U

LE STRATAGESME.

JE ne connois rhéteur , ni maître ès arts
Tel que l'Amour : Il excelle en bien dire ;
Ses argumens , ce sont de doux regards ,
De tendres pleurs , un gracieux sourire.
La guerre aussi s'exerce en son empire :
Tantôt il met aux champs ses étendards ,
Tantôt couvrant sa marche & ses finesses ,
Il prend des cœurs entourés de remparts.
Je le soutiens : posez deux forteresses ;
Qu'il en batte une , une autre le dieu Mars ;
Que celui-ci fasse agir tout un monde ,
Qu'il soit armé , qu'il ne lui manque rien ;
Devant son fort je veux qu'il se morfonde ,
Amour tout nud fera rendre le sien ;
C'est l'inventeur des tours & stratagèmes.
J'en vais dire un de mes plus favoris ;
J'en ai bien lû , j'en vois pratiquer mêmes ,
Et d'assez bons , qui ne sont rien au prix.

La jeune Aminte à Geronte donnée
Méritoit mieux qu'un si triste hyménée ;

Elle avoit pris en cet homme un époux
 Mal gracieux , incommode & jaloux.
 Il étoit vieux ; elle à peine en cet âge ,
 Où quand un cœur n'a point encore aimé ,
 D'un doux objet il est bien-tôt charmé.
 Celui d'Aminte ayant sur son passage
 Trouvé Cléon , beau , bien fait , jeune & sage ;
 Il s'acquitta de ce premier tribut ,
 Trop bien peut-être , & mieux qu'il ne fallut :
 Non toutefois que la belle n'oppose
 Devoir & tout à ce doux sentiment ;
 Mais lors qu'Amour prend le fatal moment ,
 Devoir & tout , & rien c'est même chose.
 Le but d'Aminte en cette passion
 Étoit , sans plus , la consolation
 D'un entretien sans crime , où la pauvrette
 Versât ses soins en une ame discrète.
 Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend ;
 Mais l'appétit vient toujours en mangeant :
 Le plus sûr est ne se point mettre à table.
 Aminte croit rendre Cléon traitable :
 Pauvre ignorante ! Elle songe au moyen
 De l'engager à ce simple entretien ,
 De lui laisser entrevoir quelque estime ,
 Quelque amitié , quelque chose de plus ,
 Sans y mêler rien que de légitime :
 Plûtôt la mort empêchât tel abus !
 Le point étoit d'entamer cette affaire.
 Les lettres sont un étrange mystère ,

Il en provient maint & maint accident.
 Le meilleur est quelque sûr confident.
 Où le trouver ? Geronte est homme à craindre.
 J'ai dit tantôt qu'Amour savoit atteindre
 A ses desleins d'une ou d'autre façon :
 Ceci me sert de preuve & de leçon.
 Cléon avoit une vieille parente ,
 Severe & prude , & qui s'attribuoit
 Autorité sur lui de gouvernante.
 Madame Alis (Ainsi l'on l'appelloit)
 Par un beau jour eut de la jeune Aminte
 Ce compliment , ou plutôt cette plainte :
 Je ne sai pas pourquoi votre parent ,
 Qui m'est & fut toujours indifférent ,
 Et le sera tout le temps de ma vie ,
 A de m'aimer conçu la fantaisie.
 Sous ma fenêtre il passe incessamment :
 Je ne saurois faire un pas seulement
 Que je ne l'aye aussitôt à mes trousses ;
 Lettres , billets pleins de paroles douces ,
 Me sont donnés par une , dont le nom
 Vous est connu ; je le tais pour raison.
 Faites cesser pour Dieu cette poursuite ;
 Elle n'aura qu'une mauvaise suite.
 Mon mari peut prendre feu là-dessus.
 Quant à Cléon , ses pas sont superflus ,
 Dites-le lui de ma part , je vous prie.
 Madame Alis la louë , & lui promet
 De voir Cléon , de lui parler si net ,

Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.
 Cléon va voir Alis le lendemain :
 Elle lui parle , & le pauvre homme nie ,
 Avec serment , qu'il eût un tel dessein.
 Madame Alis l'appelle enfant du diable ;
 Tout vilain cas , dit elle , est reniable ;
 Ces sermens vains & peu dignes de foi
 Mériteroient qu'on vous fit votre fausse.
 Laissons cela , la chose est vraie ou fausse ,
 Mais fausse ou vraie , il faut , & croyez-moi ,
 Vous mettre bien dans la tête qu'Arante
 Est femme sage , honnête , & hors d'atteinte :
 Renoncez-y. Je le puis aisément ,
 Reprit Cléon. Puis au même moment
 Il va chez lui songer à cette affaire.
 Rien ne lui peut débrouïller le mystère.
 Trois jours n'étoient passés entièrement ,
 Que revoici chez Alis notre belle :
 Vous n'avez pas , Madame , lui dit-elle ,
 Encore vû , je pense , notre amant ;
 De plus en plus sa poursuite s'augmente.
 Madame Alis s'emporte , se tourmente :
 Quel malheureux ! Puis l'autre la quittant ,
 Elle le mande : il vient tout à l'instant.
 Dire en quels mots Alis fit sa harangue ,
 Il me faudroit une langue de fer ;
 Et quand de fer j'aurois même la langue ,
 Je n'y pourrois parvenir. Tout l'enfer
 Fut employé dans cette reprimande.

Allez.

SANS LE SAVOIR, &c. 209

Allez , satan , allez vrai lucifer ,
Maudit de Dieu. La fureur fut si grande ,
Que le pauvre homme étourdi dès l'abord
Ne fût que dire : avouer qu'il eût tort ,
C'étoit trahir par trop sa conscience.
Il s'en retourne , il rumine , il repense ,
Il rêve tant , qu'enfin il dit en soi :
Si c'étoit-là quelque ruse d'Aminte ?
Je trouve , hélas ! mon devoir dans sa plainte.
Elle me dit , ô Cléon , aime-moi ,
Aime-moi donc , en disant que je l'aime :
Je l'aime aussi , tant pour son stratagème
Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi
Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte ;
Mais à présent je n'en fais aucun doute :
Aminte veut mon cœur assurément.
Ah ! si j'osois , dès ce même moment ,
Je l'irois voir , & plein de confiance
Je lui dirois quelle est la violence ,
Quel est le feu dont je me sens épris.
Pourquoi n'oser ? Offense pour offense ,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais si l'époux m'attrapoit au logis ?
Laissons-la faire ; & laissons-nous conduire.
Trois autres jours n'étoient passés encor ,
Qu'Aminte va chez Alis pour instruire
Son cher Cléon du bonheur de son sort.
Il faut , dit-elle , enfin que je déserte ;
Votre parent a résolu ma perte ;

210 *LA CONFIDENTE.*

Il me prétend avoir par des présens :
 Moi des présens ! C'est bien choisir sa femme :
 Tenez , voilà rubis & diamans ,
 Voilà bien pis , c'est mon portrait , Madame.
 Assurément de mémoire on l'a fait ;
 Car mon époux a tout seul mon portrait.
 A mon lever cette personne honnête ,
 Que vous savez , & dont je tais le nom ,
 S'en est venue , & m'a laissé le don.
 Votre parent mérite qu'à la tête
 On le lui jette ; & s'il étoit ici
 Je ne me sens presque pas de colère.
 Oyez le reste : il m'a fait dire aussi
 Qu'il fait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
 Mon mari couche à sa maison des champs ;
 Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
 Seront couchés , & dans leur premier somme ,
 Il se rendra devers mon cabinet.
 Qu'espere-t'il ? Pour qui me prend cet homme ?
 Un rendez-vous ! Est-il fol en effet ?
 Sans que je crains de commettre Geronte ,
 Je poserois tantôt un si bon guet ,
 Qu'il seroit pris , ainsi qu'au trébuchet ,
 Ou s'enfuiroit avec sa courte honte.
 Ces mots finis , Madame Aminte sort.
 Une heure après Cléon vint , & d'abord
 On lui jetta les bijoux & la boîte :
 On l'auroit pris à la gorge au besoin.
 Eh bien , cela vous semble-t'il honnête ?
 Mais ce n'est rien : vous allez bien plus loin.

SANS LE SAVOIR, &c. 211

Alis dit lors mot pour mot ce qu'Aminte
Venoit de dire en sa dernière plainte.
Cléon se tint pour dûëment averti :
J'aimois, dit-il, il est vrai, cette belle ;
Mais puis qu'il faut ne rien espérer d'elle ;
Je me retire , & prendrai ce parti.
Vous ferez bien , c'est celui qu'il faut prendre ;
Lui dit Alis. Il ne le prit pourtant.
Trop bien minuit à grand' peine sonnant ,
Le compagnon sans faute se va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué :
Le rendez-vous étoit bien expliqué.
Ne doutez pas qu'il n'y fût sans escorte.
La jeune Aminte attendoit à la porte :
Un profond somme occupoit tous les yeux ;
Même ceux-là qui brillent dans les cieux
Étoient voilés par une épaisse nuë.
Comme on avoit toute chose prévue ,
Il entre vite , & sans autre discours ,
Ils vont ; ils vont au cabinet d'amours.
Là le galant dès l'abord se récrie ,
Comme la Dame étoit jeune & jolie ,
Sur sa beauté : la bonté vint après ,
Et celle-ci suivit l'autre de près.
Mais dites-moi , de grace , je vous prie ,
Qui vous a fait aviser de ce tour ?
Car jamais tel ne se fit en amour.
Sur les plus fins je prétens qu'il excelle ;
Et vous devez vous-même l'avouer.

Elle rougit , & n'en fut que plus belle ;
 Sur son esprit , sur ses traits , sur son zèle ,
 Il la loua : ne fit-il que louer ?

LE REMEDE.

S I l'on se plaît à l'image du vrai ,
 Combien doit-on rechercher le vrai-même ?
 J'en fais souvent dans mes contes l'essai ,
 Et voi toujours que sa force est extrême ,
 Et qu'il attire à soi tous les esprits.
 Non qu'il ne faille en de pareils écrits
 Feindre les noms : le reste de l'affaire
 Se peut conter , sans en rien déguiser ;
 Mais quant aux noms , il faut au moins les taire ;
 Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc , pays de sapience ,
 Gens pesant l'air , fine fleur de Normand ,
 Une pucelle eut naguère un amant ,
 Frais , delicat , & beau par excellence ;
 Jeune sur-tout : à peine son menton
 S'étoit vêtu de son premier coton.
 La fille étoit un parti d'importance :
 Charmes & dot , aucun point n'y manquoit ;
 Tant & si bien que chacun s'appliquoit
 A la gagner : tout le Mans y couroit.
 Ce fut en vain ; car le cœur de la fille

Inclinoit trop pour notre jouvenceau :
 Les seuls parens , par un esprit Mañceau ,
 La destinoient pour une autre famille.
 Elle fit tant autour d'eux , que l'amant ,
 Bongré , malgré , je ne sai pas comment ,
 Eut à la fin accès chez sa maîtresse.
 Leur indulgence , ou plutôt son adresse ,
 Peut-être aussi son sang & sa noblesse
 Les fit changer : que sai-je quoi ? Tout duit
 Aux gens heureux ; car aux autres tout nuit.
 L'amant le fut : les parens de la belle
 Sûrent priser son mérite & son zèle :
 C'étoit-là tout : Eh que faut-il encor ?
 Force comptant : les biens du siècle d'or
 Ne sont plus biens , ce n'est qu'une ombre vaine.
 O temps heureux ! je prévois qu'avec peine
 Tu reviendras dans le pays du Maine :
 Ton innocence eût secondé l'ardeur
 De notre amant , & hâté cette affaire ;
 Mais des parens l'ordinaire lenteur
 Fit que la belle , ayant fait dans son cœur
 Cet hyménée , acheva le mystère
 Selon les us de l'île de Cythère.
 Nos vieux romans , en leur stile plaisant ,
 Nomment cela *paroles de présent*.
 Nous y voyons pratiquer cet usage ,
 Demi-amour , & demi-mariage ,
 Table d'attente , avant-goût de l'hymen
 Amour n'y fit un trop long examen :

Prêtre & parent tout ensemble, & notaire,
 En peu de jours il consumma l'affaire ;
 L'esprit Manceau n'eût point part à ce fait.
 Voilà notre homme heureux & satisfait,
 Passant les nuits avec son épousée ;
 Dire comment, ce seroit chose aisée ;
 Les doubles clefs, les brèches à l'enclos ;
 Les menus dons qu'on fit à la soubrette,
 Rendoient l'époux jouissant en repos
 D'une faveur douce autant que secrète.
 Avint pourtant que notre belle un soir,
 En se plaignant, dit à sa gouvernante,
 Qui du secret n'étoit participante :
 Je me sens mal ; n'y sauroit-on pourvoir ?
 L'autre reprit : Il vous faut un remède ;
 Demain matin nous en dirons deux mots.
 Minuit venu, l'époux mal à propos,
 Tout plein encor du feu qui le possède,
 Vient de sa part chercher soulagement ;
 Car chacun sent ici bas son tourment.
 On ne l'avoit averti de la chose.
 Il n'étoit pas sur les bords du sommeil,
 Qui suit souvent l'amoureux appareil,
 Qu'incontinent l'Aurore aux doigts de rose,
 Ayant ouvert les portes d'Orient,
 La gouvernante ouvrit tout en riant,
 Remede en main, les portes de la chambre ;
 Par grand bonheur, il s'en rencontra deux ;
 Car la saison approchoit de septembre,

Mois où le chaud & le froid sont douteux.
 La fille alors ne fut pas assez fine ;
 Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine ,
 Et faire entrer l'amant au fonds des draps ;
 Chose facile autant que naturelle :
 L'émotion lui tourna la cervelle ;
 Elle se cache elle-même , & tout bas
 Dit en deux mots quel est son embarras.
 L'amant fut sage : il présenta pour elle
 Ce que Brunel à Marphise montra.
 La gouvernante , ayant mis ses lunettes ,
 Sur le galant son adresse éprouva :
 Du bain interne elle le régala ,
 Puis dit adieu , puis après s'en alla.
 Dieu la conduise , & toutes celles-là
 Qui vont nuisant aux amitiés secretes.
 Si tout ceci passoit pour des sornettes ,
 (Comme il se peut , je n'en voudrois jurer)
 On chercheroit dequoi me censurer.
 Les critiqueurs sont un peuple severe ;
 Ils me diront : votre belle en sortit
 En fille sotte & n'ayant point d'esprit ;
 Vous lui donnez un autre caractère :
 Cela nous rend suspecte cette affaire ;
 Nous avons lieu d'en douter : auquel cas
 Votre prologue ici ne convient pas.
 Je répondrai . . . Mais que sert de répondre ?
 C'est un procès qui n'auroit point de fin :
 Par cent raisons j'aurois beau les confondre ;

Cicéron même y perdrait son latin.
 Il me suffit de n'avoir en l'ouvrage
 Rien avancé qu'après des gens de foi :
 J'ai mes garants ; que veut-on davantage ?
 Chacun ne peut en dire autant que moi.

L E S

AVEUX INDISCRETS.

PARIS sans pair n'avoit en son enceinte
 Rien dont les yeux semblaient si raviss
 Que de la belle , aimable , & jeune Aminte ,
 Fille à pourvoir , & des meilleurs partis.
 Sa mere encor la tenoit sous son aile ;
 Son pere avoit du comptant & du bien :
 Faites état qu'il ne lui manquoit rien.
 Le beau Damon s'étant piqué pour elle ,
 Elle reçût les offres de son cœur :
 Il fit si bien l'esclave de la belle ,
 Qu'il en devint le maître & le vainqueur :
 Bien entendu sous le nom d'hyménée ;
 Pas ne voudrois qu'on le crût autrement.
 L'an révolu ce couple si charmant ,
 Toujours d'accord , de plus en plus s'aimant ;
 (Vous eussiez dit la première journée)
 Se promettoit la vigne de l'abbé ;
 Lorsque Damon , sur ce propos tombé ,

Dir

Dit à sa femme : Un point trouble mon ame ;
 Je suis épris d'une si douce flamme ,
 Que je voudrois n'avoir aimé que vous ,
 Que mon cœur n'eût ressenti que vos coups .
 Qu'il n'eût logé que votre seule image ,
 Digne , il est vrai , de son premier hommage.
 J'ai cependant éprouvé d'autres feux ;
 J'en dis ma coulpe , & j'en suis tout honteux.
 Il m'en souvient , la nymphe étoit gentille ,
 Au fond d'un bois , l'amour seul avec nous ;
 Il fit si bien , si mal , me direz-vous ,
 Que de ce fait il me reste une fille.

Voilà mon sort , dit Aminte à Damon :
 J'étois un jour seulette à la maison ;
 Il me vint voir certain fils de famille ,
 Bien fait & beau , d'agréable façon ;
 J'en eus pitié , mon naturel est bon :
 Et pour conter tout de fil en aiguille ,
 Il m'est resté de ce fait un garçon.
 Elle eut à peine achevé la parole ,
 Que du mari l'ame jalouse & folle
 Au désespoir s'abandonne aussi-tôt.
 Il sort plein d'ire , il descend tout d'un saut ;
 Reneontre un bast , se le met , & puis crie ;
Je suis bûlé. Chacun au bruit accourt ,
 Les pere & mere , & toute la mégnie ,
 Jusqu'aux voisins. Il dit , pour faire court ,
 Le beau sujet d'une telle folie.
 Ne faut pas que le lecteur oublie

Que les parens d'Aminte, bons bourgeois,
 Et qui n'avoient que cette fille unique,
 La nourrissoient, & tout son domestique,
 Et son époux, sans que, hors cette fois,
 Rien eût troublé la paix de leur famille.
 La mere donc s'en va trouver sa fille ;
 Le pere suit, laisse sa femme entrer,
 Dans le dessein seulement d'écouter.
 La porte étoit entr'ouverte : il s'approche ;
 Bref il entend la noise & le reproche
 Que fit sa femme à leur fille en ces mots :
 Vous avez tort : j'ai vû beaucoup de sots,
 Et plus encor de sottes en ma vie ;
 Mais qu'on pût voir tel indiscretion,
 Qui l'auroit crû ? Car enfin, je vous prie,
 Qui vous forçoit ? Quelle obligation
 De révéler une chose semblable ?
 Plus d'une fille a forligné ; le diable
 Est bien subtil ; bien malins sont les gens :
 Non pour cela que l'on soit excusable ;
 Il nous faudroit toutes dans des couvents
 Claquemurer, jusques à l'hymenée.
 Moi qui vous parle ai même destinée ;
 J'en garde au cœur un sensible regret.
 J'eus trois enfans avant mon mariage.
 A votre pere ai-je dit ce secret ?
 En avons-nous fait plus mauvais ménage ?
 Ce discours fut à peine proféré,
 Que l'écoutant s'en court, & tout outré

Trouve du bast la fangle & se l'attache,
 Puis va criant par tout : *Je suis fanglé.*
 Chacun en rit, encor que chacun sache
 Qu'il a dequoi faire rire à son tour.
 Les deux maris vont dans maint carrefour,
 Criant, courant, chacun à sa manière :
Baté, le gendre, & *fanglé*, le beau-pere.
 On doutera de ce dernier point-ci ;
 Mais il ne faut telles choses mécroire.
 Et par exemple, écoutez bien ceci :
 Quand Roland fût les plaisirs & la gloire
 Que dans la grotte avoit eu son rival,
 D'un coup de poing il tua son cheval.
 Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête,
 Mettre de plus la selle sur son dos ?
 Puis s'en aller, tout du haut de sa tête,
 Faire crier & redire aux échos,
Je suis baté, fanglé, car il n'importe,
 Tous deux sont bons. Vous voyez de la sorte
 Que ceci peut contenir vérité :
 Ce n'est assez, cela ne doit suffire ;
 Il faut aussi montrer l'utilité
 De ce récit ; je m'en vais vous la dire.
 L'heureux Damon me semble un pauvre sire :
 Sa confiance eut bien-tôt tout gâté,
 Pour la sottise & la simplicité
 De sa moitié, quant à moi, je l'admire.
 Se confesser à son propre mari ?
 Quelle folie ! Imprudence est un terme

Foible à mon sens pour exprimer ceci.
 Mon discours donc en deux points se renferme :
 Le nœud d'hymen doit être respecté ,
 Veut de la foi , veut de l'honnêteté :
 Si par malheur quelque atteinte un peu forte
 Le fait clocher d'un ou d'autre côté ,
 Comportez-vous de manière & de sorte
 Que ce secret ne soit point éventé.
 Gardez de faire aux égards banqueroute :
 Mentir alors est digne de pardon.
 Je donne ici de beaux conseils sans doute :
 Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas ! non.

LE CONTRAT.

LE malheur des maris, les bons tours des Agnès
 Ont été de tout temps le sujet de la fable :
 Ce fertile sujet ne tarira jamais ;
 C'est une source inépuisable.
 A de pareils malheurs tous hommes sont sujets :
 Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le croire ;
 Tel rit d'une ruse d'amour ,
 Qui doit devenir à son tour
 Le risible sujet d'une semblable histoire.
 D'un tel revers se laisser accabler ,
 Est à mon gré sottise toute pure.
 Celui dont j'écris l'aventure ,

Trouva dans son malheur de quoi se consoler.

Certain riche bourgeois s'étant mis en ménage,

N'eut pas l'ennui d'attendre trop long-temps

Les doux fruits du mariage ;

Sa femme lui donna bien-tôt deux beaux enfans ;

Une fille d'abord , un garçon dans la suite.

Le fils devenu grand fut mis sous la conduite

D'un précepteur ; non pas de ces pédans ,

Dont l'aspect est rude & sauvage.

Celui-ci gentil personnage ,

Grand maître ès arts , sur-tout en l'art d'aimer ,

Du beau monde avoit quelque usage ,

Chantoit bien , & savoit aimer ;

Et s'il faut déclarer tout le secret mystère ,

Amour, dir-on, l'avoit fait précepteur.

Il ne s'étoit introduit près du frere ,

Que pour voir de plus près sa sœur.

Il obtient tout ce qu'il desire ,

Sous ce trompeur déguisement :

Bon précepteur , fidèle amant ,

Soit qu'il régente, ou qu'il soupire,

Il réussit également.

Déjà son jeune pupille

Explique Horace & Virgile ,

Et déjà la beauté qui fait tous ses desirs ,

Sait le langage des soupirs :

Notre maître en galanterie

Très-bien lui fit pratiquer ses leçons.

Cette pratique aussitôt fut suivie

222 *LE CONTRAT.*

De maux de cœur , de pâmoisons ;
Non sans donner de terribles soupçons

Du sujet de la maladie :

Enfin tout se découvre , & le pere irrité

Menace , tempête , crie.

Le docteur épouvanté

Se dérobe à sa furie.

La belle volontiers l'auroit pris pour époux ;

Pour femme volontiers il auroit pris la belle :

L'hymen étoit l'objet de leurs vœux les plus doux ;

Leur tendresse étoit mutuelle :

Mais l'amour aujourd'hui n'est qu'une bagatelle ;

L'argent seul aujourd'hui forme les plus beaux
nœuds :

Elle étoit riche , il étoit gueux ;

C'étoit beaucoup pour lui , c'étoit trop peu pour
elle.

Quelle corruption ! O siècle ! ô temps ! ô mœurs !

Conformité de biens , différence d'humeurs :

Souffrirons-nous toujours ta puissance fatale ,

Méprisable intérêt , opprobre de nos jours ,

Tyran des plus tendres amours ?

Mais faisons trêve à la morale ,

Et reprenons notre discours.

Le pere bien fâché , la fille bien mariée ;

Mais que faire ? Il faut bien réparer ce malheur ,

Et mettre à couvert son honneur.

Quel remède ? On la marie ,

Non au galant : j'en ai dit les raisons ;

Mais à certain quidam amoureux de testons ,
 Plus que de fillette gentille ,
 Riche suffisamment & de bonne famille ;
 Au surplus bon enfant , sot , je ne le dis pas ,
 Puisqu'il ignoroit tout le cas ;
 Mais quand il le sauroit , fait-il mauvaise emplette ?
 On lui donne à la fois vingt mille bons ducats ,
 Jeune épouse & besongne faite.
 Combien de gens avec semblable dot ,
 Ont pris , le sachant bien , la fille & le gros lot ?
 Et celui-ci eût prendre une pucelle.
 Bien est-il vrai qu'elle en fit les façons :
 Mais quatre mois après la savante Donzelle
 Montre le prix de ses leçons :
 Elle mit au monde une fille.
 Quoi ! déjà pere de famille ,
 Dit l'époux étant bien surpris !
 Au bout de quatre mois ; c'est trop tôt : je suis pris :
 Quatre mois , ce n'est pas mon compte.
 Sans tarder , au beau-pere il va conter sa honte ,
 Prétend qu'on le sépare , & fait bien du fracas.
 Le beau-pere sourit , & lui dit : Parlons bas ,
 Quelqu'un pourroit bien nous entendre :
 Comme vous , jadis je fus gendre ,
 Et me plaignis en pareil cas :
 Je parlai , comme vous , d'abandonner ma femme ;
 C'est l'ordinaire effet d'un violent dépit.
 Mon beau-pere défunt , Dieu veuille avoir son ame ,
 Il étoit honnête homme , & me remit l'esprit.

224 *LE CONTRAT.*

La pillule , à vrai dire , étoit assez amère ;
 Mais il sût la dorer , & pour me satisfaire ,
 D'un bon contrat de quatre mille écus ,
 Qu'autrefois pour semblable affaire ,
 Il avoit eu de son beau pere ,
 Il augmenta la dot : je ne m'en plaignis plus.
 Ce contrat doit passer de famille en famille.
 Je le gardois exprès ; ayez-en même soin :
 Vous pourrez en avoir besoin ,
 Si vous mariez votre fille.
 A ce discours , le gendre moins fâché
 Prend le contrat , & fait la révérence.
 Dieu préserve de mal ceux qu'en telle occurence
 On console à meilleur marché.

LES QUI-PRO-QUO.

DAME fortune aime souvent à rire ,
 Et nous jouant un tour de son métier ,
 Au lieu des biens où notre cœur aspire ,
 D'un *Qui-pro-quo* se plaît à nous payer.
 Ce sont ses jeux ; j'en parle à juste cause :
 Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.
 Cloris & moi nous nous aimions d'amour :
 Au bout d'un an la belle se dispose
 A me donner quelque soulagement ,
 Foible & léger , à parler franchement ,

C'étoit son but ; mais quoiqu'on se propose,
 L'occasion & le discret amant
 Sont à la fin les maîtres de la chose.
 Je vais au soir chez cet objet-charmant :
 L'époux étoit aux champs heureusement ;
 Mais il revint , la nuit à peine close.
 Point de Cloris : le dédommagement
 Fut que le sort en sa place suppose
 Une soubrette à mon commandement ;
 Elle paya cette fois pour la Dame.
 Disons un troc , où réciproquement
 Pour la soubrette on employa la femme.
 De pareils traits tous les livres sont pleins :
 Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains ,
 Pour amener chose ainsi surprenante.
 Il est besoin d'en bien fonder le cas ,
 Sans rien forcer , & sans qu'on violente
 Un incident qui ne s'attendoit pas.
 L'aveugle enfant , joueur de passe-passe ,
 Et qui voit clair à rendre maint panneau ,
 Fait de ces tours : celui-la du berceau
 Leve la paille à l'égard de Bocace ;
 Car quant à moi , ma main pleine d'audace
 En mille endroits a peut-être gâté
 Ce que la sienne a bien exécuté.
 Or il est temps de finir ma préface ,
 Et de prouver par quelque nouveau tour
 Les *Qui-pro-quo* de fortune & d'amour.
 On ne peut mieux établir cette chose ,

Que par un fait à Marseille arrivé.
 Tout en est vrai ; rien n'en est controuvé.
 Là Clidamant , que par respect je n'ose
 Sous son nom propre introduire en ces vers ,
 Vivoit heureux , se pouvoit dire en femme
 Mieux que pas un qui fût en l'Univers.
 L'honnêteté , la vertu de la Dame ,
 Sa gentillesse , & même sa beauté ,
 Devoient tenir Clidamant arrêté.
 Il ne le fut : le Diable est bien habile ;
 Si c'est adresse & tour d'habileté ,
 Que de nous tendre un piège aussi facile
 Qu'est le désir d'un peu de nouveauté.
 Près de la Dame étoit une personne ,
 Une suivante , ainsi qu'elle , mignonne ,
 De même taille & de pareil maintien ,
 Gente de corps : il ne lui manquoit rien
 De ce qui plaît aux chercheurs d'aventures ,
 La Dame avoit un peu plus d'agrément ;
 Mais sous le masque on n'eût su bonnement
 Laquelle élire entre ces créatures.
 Le Marseillois , Provençal un peu chaud ,
 Ne manque pas d'attaquer au plutôt
 Madame Alix ; c'étoit une soubrette.
 Madame Alix , encor qu'un peu coquette ,
 Renvoya l'homme. Enfin il lui promet
 Cent beaux écus , bien comptés , clair & net.
 Payer ainsi des marques de tendresse ,
 En la suivante , étoit , vû le pays ,

LES QUI-PRO-QUO. 227

Selon mon sens , un fort honnête prix.
 Sur ce pied là , qu'eut coûté la maîtresse ?
 Peut-être moins ; car le hazard y fait :
 Mais je me trompe , & la Dame étoit telle ,
 Que tout amant , & tant fut-il parfait ,
 Auroit perdu son latin auprès d'elle :
 Ni dons , ni soins , rien n'auroit réussi.
 Devrois-je y faire entrer les dons aussi ?
 Las ! ce n'est plus le siècle de nos peres.
 Amour vend tout , & nymphes & bergères :
 Il met le taut à maint objet divin :
 C'étoit un Dieu , ce n'est qu'un échevin.
 O temps ! ô mœurs ! ô coutume perverse !
 Alix d'abord rejette un tel commerce ,
 Fait l'irritée , & puis s'appaise enfin ,
 Change de ton , dit que le lendemain ,
 Comme Madame avoit dessein de prendre
 Certain remède , ils pourroient le matin
 Tout à loisir dans la cave se rendre.
 Ainsi fut dit , ainsi fut arrêté ;
 Et la soubrette ayant le tout conté
 A sa maîtresse , aussitôt les femelles
 D'un *Qui-pro-quo* font le projet entr'elles.
 Le pauvre époux n'y reconnoît rien ,
 Tant la suivante avoit l'air de la Dame :
 Puis supposé qu'il reconnût sa femme ,
 Qu'en pouvoit-il arriver ? Que tout bien :
 Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme.
 Le lendemain par hazard Clidamant ,

Qui ne pouvoit se contenir de joie,
 Trouve un ami , lui dit étourdiment
 Le bien qu'amour à ses desirs envoie.
 Qu'elle faveur ! Non qu'il n'eût bien voulu
 Que le marché pour moins se fût conclu ;
 Les cent écus lui faisoient quelque peine.
 L'ami lui dit : Hé bien , soyons chacun
 Et du plaisir & des frais en commun.
 L'époux n'ayant alors sa bourse pleine ,
 Cinquante écus à sauver étoient bons :
 D'autre côté , communiquer la belle ,
 Quelle apparence ! Y consentiroit-elle ?
 S'aller ainsi livrer à deux Gascons !
 Se tairoient-ils d'une telle fortune ?
 Et devoit-on la leur rendre commune ?
 L'ami leva cette difficulté ,
 Représentant que dans l'obscurité
 Alix seroit fort aisément trompée.
 Une plus fine y seroit attrapée.
 Il suffiroit que tous deux , tour à tour ,
 Sans dire mot , ils entraissent en lice ;
 Se remettant du surplus à l'Amour ,
 Qui volontiers aideroit l'artifice.
 Un tel silence en rien ne leur nuiroit ;
 Madame Alix , sans manquer , le prendroit
 Pour un effet de crainte & de prudence.
 Les murs ayant des oreilles , dit-on ,
 Le mieux étoit de se taire : à quoi bon
 D'un tel secret leur faire confidence ?

LES QUI-PRO-QUO. 229

Les deux galants ayant de la façon
Reglé la chose , & disposés à prendre
Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit ,
Chez le mari d'abord ils se vont rendre :
Là dans le lit l'épouse encore étoit.
L'époux trouva près d'elle la soubrette ,
Sans nuls atours , qu'une simple cornette ;
Bref en état de ne lui point manquer.
L'heure arriva : les amis contestèrent
Touchant le pas , & long-temps disputèrent ;
L'époux ne fit l'honneur de la maison ,
Tel compliment n'étant là de saison.
A trois beaux dez , pour le mieux , ils réglèrent
Le précurseur , ainsi que de raison.
Ce fut l'ami : l'un & l'autre s'enferme
Dans cette cave , attendant de pied ferme
Madame Alix , qui ne vient nullement.
Trop bien la Dame en son lieu s'en vint faire
Tout doucement le signal nécessaire.
On ouvre , on entre , & sans retardement ,
Sans lui donner le temps de reconnoître
Ceci , cela , l'erreur , le changement ,
La différence enfin qui pouvoit être
Entre l'époux & son associé ,
Avant qu'il pût aucun change paroître ;
Au dieu d'amour il fut sacrifié.
L'heureux ami n'eut pas toute la joie ,
Qu'il auroit eue en connoissant sa proie.
La Dame avoit un peu plus de beauté ,

Outre qu'il faut compter la qualité.
 A peine fut cette scene achevée,
 Que l'autre acteur, par sa prompte arrivée,
 Jette la Dame en quelque étonnement;
 Car comme époux, comme Clidamant même,
 Il ne montrait toujours si fréquemment
 De cette ardeur l'emportement extrême.
 On imputa cet excès de fureur
 A la soubrette, & la Dame en son cœur
 Se proposa d'en dire sa pensée.
 La fête étant de la sorte passée,
 Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
 L'associé des frais & du plaisir
 S'en court en haut en certain vestibule;
 Mais quand l'époux vit sa femme monter,
 Et qu'elle eût vû l'ami se présenter,
 On peut juger quel soupçon, quel scrupule,
 Quelle surprise eurent les pauvres gens:
 Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps
 De composer leur mine & leur visage.
 L'époux vit bien qu'il falloit être sage;
 Mais sa moitié pensa tout découvrir.
 J'en suis surpris: femmes savent mentir;
 La moins habile en connoît la science.
 Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience
 De n'avoir pas mieux gagné son argent;
 Plaignant l'époux, & le dédommageant,
 Et voulant bien mettre tout sur son compte:
 Tout cela n'est que pour rendre le conte

LES QUI-PRO-QUO. 231

Un peu meilleur. J'ai vû les gens mouvoir
Deux questions ; l'une, c'est à savoir
Si l'époux fut du nombre des confrères,
A mon avis, n'a point de fondement,
Puisque la Dame & l'ami nullement
Ne prétendoient vâquer à ces mystères.
L'autre point est touchant le talion ;
Et l'on demande en cette occasion ,
Si pour user d'une juste vengeance ,
Prétendre erreur & cause d'ignorance
A cette Dame auroit été permis.
Bien que ce soit assez là mon avis ,
La Dame fut toujours inconsolable.
Dieu gard' de mal celles qu'en cas semblable
Il ne faudroit nullement consoler :
J'en connois bien qui n'en feroient que rire ;
De celles-là je n'ose plus parler ,
Et je ne vois rien des autres à dire.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE les Contes suivans n'approchent
que médiocrement de ceux de M. de la Fontaine ,
cependant comme depuis long-temps ils paroissent dans toutes
les Editions des Contes de ce Poète inimitable , nous
n'avons pas jugé à propos de les supprimer.

LA COUTURIERE.

CERTAINESœur dans un couvent,
 Avoit certain amant en ville,
 Qu'elle ne voyoit pas souvent :
 La chose , comme on fait , est assez difficile.
 Tous deux eussent voulu qu'elle l'eût été moins ;
 Tous deux à s'entrevoir apportoitent tous leurs soins :
 Notre sœur en trouva le secret la première :
 Nonnettes en ceci manquent peu de talent.

Elle introduisit le galant
 Sous le titre de couturière ,
 Sous le titre , & l'habit aussi.
 Le tour ayant bien réussi ,
 Sans causer le moindre scrupule ,
 Nos amans eurent soin de fermer la cellule ;
 Et passèrent le jour assez tranquillement
 A coudre ; mais Dieu sait comment.
 La nuit vint ; c'étoit grand dommage :
 Quand on a le cœur à l'ouvrage ,
 Il fallut le quitter. Adieu , ma sœur , bon soir ;
 Couturière , jusqu'au revoir ;
 Et ma sœur fut au réfectoire
 Un peu tard ; & c'est-là le fâcheux de l'histoire :
 L'abbesse l'aperçut , & lui dit en courroux :
 Pourquoi donc venir la dernière ?
 Madame , dit la sœur , j'avois la couturière.

LA COUTURIERE. 233.

Vos guimpes ont donc bien des trous ,
Pour la tenir une journée entière ?
Quelle besogne avez-vous tant chez-vous ,
Où jusqu'au soir elle soit nécessaire ?
Elle en avoit encor dit-elle pour veiller :
Au métier qu'elle a fait , on a beau travailler ,
On y trouve toujours à faire.

LE GASCON.

JE soupçonne fort une histoire ,
Quand le héros en est l'auteur.
L'amour propre & la vaine gloire
Rendent souvent l'homme vanteur.
On fait toujours si bien son compte ,
Qu'on tire de l'honneur de tout ce qu'on raconte.
A ce propos , un Gascon l'autre jour ,
A table au cabaret , avec un camarade ,
De gasconade en gasconade ,
Tomba sur ses exploits d'amour.
Dieu fait si là-dessus il en avoit à dire.
Une grosse servante , à quatre pas de-là ,
Prêtoit l'oreille à tout cela ,
Et faisoit de son mieux pour s'empêcher de rire.
A l'entendre conter , il n'étoit dans Paris
De Cloris ,
Dont il ne connût la ruelle ,
Dont il n'eût eu quelques faveurs.
II. Part.

234 *LE GASCON.*

Son air étoit le trébuchet des cœurs :
 Il aimoit celle-là , parce qu'elle étoit belle ;
 Celle-ci payoit ses douceurs ;
 Il avoit chaque jour des garnitures d'elle.
 De plus , il étoit fort heureux ;
 Il n'étoit pas moins vigoureux :
 Telle Dame en étoit amplement assurée.
 A telle autre en une soirée
 Il avoit su donner jusques à dix assauts.
 Ah ! pour le coup notre servante
 Ne put pas s'empêcher de s'écrier tout haut :
 Malepeste , comme il se vante ,
 Je voudrois , par ma foi , avoir ce qu'il s'en faut.

LA CRUCHE.

UN de ces jour Dame Germaine,
 Pour certain besoin qu'elle avoit,
 Envoya Jeanne à la fontaine :
 Elle y courut ; cela pressoit.
 Mais en courant , la pauvre créature
 Eut une fâcheuse aventure.
 Un malheureux caillou , qu'elle n'aperçut pas,
 Vint se rencontrer sous ses pas.
 A ce caillou Jeanne trébuche ,
 Tombe enfin , & casse sa cruche ;
 Mieux eût valu cent fois s'être cassé le cou.
 Casser une cruche si belle !

Que faire ? Que deviendra-t-elle ?
Pour en avoir une autre , elle n'a pas un sou.
Quel bruit va faire sa maîtresse
De sa nature très-diablesse ?
Comment éviter son courroux ?
Quel emportement ! Que de coups !
Oserai-je jamais me l'offrir à sa vûe ?
Non , non , dit-elle : il faut enfin que je me tue.
Tuons-nous. Par bonheur , un voisin près de là ,
Accourut , entendant cela ;
Et pour consoler l'affligée ,
Lui chercha les raisons les meilleures qu'il pût ;
Mais pour bon orateur qu'il fût ,
Elle n'en fut point soulagée ,
Et la belle toûjours s'arrachant les cheveux ,
Faisoit couler deux ruisseaux de ses yeux.
Enfin voulut mourir ; la chose étoit conclue :
Hé bien , veut-tu que je te tue ,
Lui dit-il. Volontiers. Lui sans autre façon
Vous la jette sur le gazon ,
Obéit à ce qu'elle ordonne ;
A la tuër des mieux apprête ses efforts ,
Leve sa cotte , & puis lui donne
D'un poignard à travers le corps.
On a grande raison de dire
Que pour les malheureux la mort a ses plaisirs ,
Jeanne roule les yeux , se pâme , enfin expire :
Mais après les derniers soupirs
Elle remercia le sire.

236 PROMETTRE EST UN;

Ah ! le brave homme que voilà !

Grand merci, Jean, je suis la plus humble des vôtres :

Les tuez-vous comme cela ?

Vraiment j'en casserai bien d'autres.

Le sujet du Conte suivant a été pris d'une Balade faite autrefois pour Mr. Fouquet, & qui se trouve dans le Recueil qui a paru sous le nom de Mr. de la Fontaine, & sous celui de Mr. de Maucroy.

Promettre est un, & tenir est un autre.

J E A N amoureux de la jeune Perrette,
Ayant en vain auprès d'elle employé
Soupirs, sermens, doux jargon d'amourette,
Sans que jamais rien lui fût octroyé,
Pour la fléchir, s'avise de lui dire,
En lui montrant de ses mains les dix doigts,
Qu'il lui pourroit prouver autant de fois
Qu'en fait d'amour il étoit un grand sire.
De tels signaux parlent éloquemment,
Et pour toucher ont souvent plus de force,
Que soins, soupirs, & que tendre serment.
Perrette aussi se prit à cette amorce.
Jà ses regards sont plus doux mille fois,
Plus de fierté ; l'amour a pris sa place :
Tout est changé, jusqu'au son de sa voix.
On souffre Jean, voire même on l'agace,
On lui sourit ; on le pince par fois.

TENIR EST UN AUTRE. 237

Et le galant voyant l'heure venuë ,
L'heure aux amans tant seulement connuë ,
Ne perd point temps, prend quelques menus droitz,
Va plus avant, & si bien s'insinuë ,
Qu'il acquitta le premier de ses doigts :
Passe au second , au tiers , au quatrième ;
Reprend haleine , & fournit le cinquième.
Mais qui pourroit aller toujours de même !
Ce n'est moi ja , quoique d'âge à cela ,
Ne Jean aussi ; car il en resta là.
Perrette donc en son compte trompée ;
Si toutefois c'est tromper que ceci ,
Car j'en connois mainte très-haut huppée
Qui voudroit bien être trompée ainsi :
Perrette , dis-je , abusée en son compte ,
Et ne pouvant rien de plus obtenir ,
Se plaint à Jean , lui dit que c'est grand'honte
D'avoir promis , & de ne pas tenir.
Mais à cela cettui trompeur apôtre ,
De son travail suffisamment content ,
Sans s'émouvoir répond en la quittant ,
Promettre est un , & tenir est un autre.
Avec le temps j'acquitterai les dix :
En attendant, Perrette, adieu vous dis.



LE ROSSIGNOL.

POUR garder certaine toison ,
On a beau faire sentinelle ;
C'est temps perdu , lorsqu'une belle
Y sent grande démangeaison.
Un adroit & charmant Jason ,
Avec l'aide de la Donzelle
Et de maître expert Cupidon ,
Trompe facilement & taureau & dragon.
La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles :
Les surveillans , les verroux & les grilles
Sont une foible digue à leur tempérament.
A douze ans aujourd'hui , point d'Agnès à cet âge :
Fillette nuit & jour s'applique uniquement
A trouver les moyens d'endormir finement
Les Argus de son pucelage.
Larmes de crocodile , yeux lascifs , doux langage ,
Souris , soupirs flatteurs , tout est mis en usage ,
Quand il s'agit d'attraper un amant.
Je n'en dirai pas davantage.
Lecteur regardez seulement
La finette Caraut jouer son personnage ,
Et comment elle met le Rossignol en cage :
Après je m'en rapporte à votre jugement.
Dans une ville d'Italie ,
Dont je n'ai jamais su le nom ,

LE ROSSIGNOL. 239

Fut une fille fort jolie ,

Son pere étoit Messire Varambon.

Bocace ne dit pas comme on nommoit la mere ;

Aussi cela n'est pas trop utile à savoir :

La fille s'appelloit Catherine ; & pour plaire

Elle avoit amplement tout ce qu'il faut avoir :

Age de quatorze ans , teint de lis & de roses ,

Beaux yeux , belle gorge , & beaux bras ,

Grands préjugés pour les secrets appas.

Le lecteur pense bien qu'avec toutes ces choses

Fillette manque rarement

D'un amant.

Aussi n'en manqua la pucelle :

Richard la vit , l'aima , fit tant en peu de jours

Par ses regards , par ses discours ,

Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la belle

La même ardeur qu'il ressentoit pour elle.

L'un de l'autre déjà faisoit tous les plaisirs :

Déjà mêmes langueurs , déjà mêmes desirs ;

Desirs de quoi ? Besoin n'ai de le dire ;

Sans trop d'habileté l'on peut le deviner ;

Quand un cœur amoureux à cet âge soupire ,

On fait assez ce qu'il peut desirer.

Un point de nos amans retardoit le bonheur :

La mere aimoit sa fille avecque tant d'ardeur ;

Qu'elle n'auroit su vivre un seul moment sans elle ;

Le jour l'avoit toujours pendue à son côté ;

Et la nuit la faisoit coucher dans sa ruelle.

Un peu moins de tendresse , & plus de liberté

Eût mieux accommodé la belle.
 Cet excès d'amour maternelle
 Est bon pour les petits enfans :
 Mais fillette de quatorze ans
 Bien-tôt s'en lasse & s'en ennuie.
 Catherine en jour de sa vie
 N'avoit pû profiter d'un seul petit moment ;
 Pour entretenir son amant :
 C'étoit pour tous les deux une peine infinie.
 Quelquefois par hazard il lui ferroit la main ;
 Quand il la trouvoit en chemin ;
 Quelquefois un baiser pris à la dérobée :
 Et puis c'est tout ; mais qu'est-ce que cela ?
 C'est proprement manger son pain à la fumée.
 Tous deux étoient trop fins pour en demeurer là.
 Or voici comme il en alla.

Un jour , par un bonheur extrême ,
 Ils se trouvèrent seuls , sans mere & sans jaloux ;
 Que me fert , dit Richard , hélas ! que je vous aime ?
 Que me fert d'être aimé de vous ?
 Cela ne fait qu'augmenter mon martyre ;
 Je vous vois , sans vous voir ; je ne puis vous parler ;
 Si je me plains , si je soupire ,
 Il me faut tout dissimuler.
 Ne sauroit-on enfin vous voir sans votre mere ?
 Ne sauriez-vous trouver quelque moyen ?
 Hélas ! vous le pouvez , si vous le voulez bien :
 Mais vous ne m'aimez pas. Si j'étois moins sincère ;

Dit

LE ROSSIGNOL. 241

Dit Catherine à son amant,

Je vous parlerois autrement :

Mais le temps nous est cher; voyons ce qu'il faut faire.

Il faudroit donc, lui dit Richard,

Si vous avez dessein de me sauver la vie,

Vous faire mettre un lit dans quelque chambre à part,

Par exemple, à la galerie,

On y pourroit vous aller voir

Sur le soir,

Alors que chacun se retire,

Autrement on ne peut vous parler qu'à demi :

Et j'ai cent choses à vous dire

Que je ne puis vous dire ici.

Ce mot fit la belle sourire :

Elle se douta bien de ce qu'on lui diroit ;

Elle promit pourtant au sire

De faire ce qu'elle pourroit.

La chose n'étoit pas facile ;

Mais l'amour donne de l'esprit ;

Et fait faire une Agnès habile :

Voici comme elle s'y prit :

Elle ne dormit point durant toute la nuit ;

Ne fit que s'agiter & mena tant de bruit

Que ni son pere ni sa mere

Ne purent fermer la paupière

Un seul moment.

Ce n'étoit pas grande merveille,

Fille qui pense à son amant absent ;

Toute la nuit, dit-on, à la puce à l'oreille ;

II. Part.

X

242 *LE ROSSIGNOL.*

Et ne dort que fort rarement.

Dès le matin Cataut se plaignit à sa mere
Des puces de la nuit , du grand chaud qu'il faisoit :
On ne peut point dormir , Maman , s'il vous plaisoit
Me faire tendre un lit dans cette galerie ;
Il y fait bien plus frais ; & puis dès le matin ,
Du rossignol , qui vient chanter sous ce feuillage ;
J'entendrois le ramage.

La bonne mere y consentit ,
Va trouver son homme , & lui dit :
Cataut voudroit changer de lit ,
Afin d'être au frais & d'entendre
Le rossignol. Ah ! qu'est ceci ?

Dit le bon homme , & quelle fantaisie ;
Allez , vous êtes folle , & votre fille aussi ;
Avec son rossignol , qu'elle se tienne ici ,
Il fera cette nuit-ci
Plus frais que la nuit passée ;
Et puis elle n'est pas , je croi ,
Plus délicate que moi ;

Elle y couche bien. Cataut se tint fort offensée
De ce refus ; & la seconde nuit

Fit cinquante fois plus de bruit ,
Qu'elle n'avoit fait la première ,
Pleura , gémit , se dépita ,
Et dans son lit se tourmenta ,
D'une si terrible manière ,
Que la mere s'en affligea ,

Et dit à son mari , vous êtes bien maussade ;

LE ROSSIGNOL. 243

Et n'aimez guères votre enfant ,
Vous vous jouez assurément
A la faire tomber malade.

Je la trouve déjà tout je ne sai comment :

Répondez-moi , quelle bizarrerie

De ne la pas coucher dans cette galerie ,

Elle est tout aussi près de nous.

A la bonne heure , dit l'époux ,

Je ne saurois tenir contre femme qui crie ;

Vous me feriez devenir fou ;

Passiez-en votre fantaisie ;

Et qu'elle entende tout son saoul

Le rossignol & la fauvette.

Sans délai la chose fut faite ,

Catherine à son pere obéit promptement ,

Se fait dresser un lit , fait signe à son amant

Pour le soir. Qui voudroit savoir présentement

Combien dura pour eux toute cette journée ,

Chaque moment une heure , & chaque heure une
année ,

C'est tout le moins : mais la nuit vint ;

Et Richard fit si bien , à l'aide d'une échelle ,

Qu'un fripon de valet lui tint ,

Qu'il parvint au lit de la belle.

De dire ce qui s'y passa ,

Combien de fois on s'embrassa ,

En combien de façons l'amant & la maîtresse

Se témoignèrent leur tendresse ,

244 *LE ROSSIGNOL.*

Ce seroit temps perdu ; les plus doctes discours
Ne sauroient jamais faire entendre
Le plaisir des tendres amours ;
Il faut l'avoir goûté pour le pouvoir comprendre.

Le rossignol chanta toute la nuit ,
Et quoiqu'il ne fit pas grand bruit ,
Catherine en fut fort contente.

Celui qui chante au bois son amoureux souci ,
Ne lui parut qu'un âne auprès de celui-ci :
Mais le malheur voulut que l'amant & l'amante
Trop foibles de moitié pour leurs ardens desirs ,
Et lassés par leurs doux plaisirs ,
S'endormirent tous deux sur le point que l'aurore
Commençoit à s'apercevoir.

Le pere en se levant , fut curieux de voir
Si sa fille dormoit encore.

Voyons un peu , dit-il , quel effet ont produit
Le chant du rossignol , le changement de lit.

Il entre dans la galerie ,
Et s'étant approché sans bruit ,
Il trouva sa fille endormie.

A cause du grand chaud nos deux amans dormans
Etoient sans drap ni couverture ,
En état de pure nature :

Justement comme on peint nos deux premiers parens ;

Excepté qu'au lieu de la pomme ,

Catherine avoit dans sa main

Ce qui servoit au premier homme

LE ROSSIGNOL. 245

A conserver le genre humain.

Ce que vous ne sauriez prononcer sans scrupule,
Belles, qui vous piquez de sentimens si fiers;
Et dont vous vous servez pourtant très-volontiers,
Si l'on en croit le bon Catulle.

Le bon homme à ses yeux à peine ajoute foi;
Mais enfin renfermant le chagrin dans son ame,
Il rentre dans sa chambre & réveille sa femme;
Levez-vous, lui dit-il, & venez avec moi:

Je ne m'étonne plus pourquoi

Catault vous témoignoit si grand desir d'entendre
Le rossignol; vraiment ce n'étoit pas en vain:

Elle avoit dessein de le prendre,

Et l'a si bien guetté qu'elle l'a dans sa main.

La mere se leva, pleurant presque de joie,

Un rossignol! Vraiment il faut que je le voie.

Est-il grand? Chante-t'il? Fera-t'il des petits?

Hélas! la pauvre enfant, comment l'a-t'elle pris?

Vous l'allez voir, reprit le pere;

Mais sur-tout songez à vous taire:

Si l'oiseau vous entend, c'est autant de perdu;

Vous gâterez tout le mystere.

Qui fut surpris? ce fut la mere,

Aussi-tôt qu'elle eut aperçu

Le rossignol que tenoit Catherine.

Elle voulut crier, & l'appeller mâtime,

Chienne, éffrontée; enfin tout ce qu'il vous plaira,

Peut-être faire pis; mais l'époux l'empêcha.

246 LE ROSSIGNOL.

Ce n'est pas de vos cris que nous avons à faire :

Le mal est fait , dit-il , & quand on pestera ,

Ni plus ni moins il en sera :

Mais savez-vous ce qu'il faut faire ?

Il faut le réparer le mieux que l'on pourra.

Qu'on aille querir le notaire ,

Et le prêtre & le commissaire ,

Avec leur bon secours tout s'accommodera.

Pendant tous ces discours notre amant s'éveilla ,

Et voyant le soleil : Hélas ! dit-il , ma chère ,

Le jour nous a surpris , je ne sai comment faire.

Pour m'en aller. Tout ira bien ,

Lui répondit alors le pere ;

Or ça , sire Richard , il ne sert plus de rien

De me plaindre de vous , de me mettre en colere ;

Vous m'avez fait outrage ; il n'est qu'un seul moyen

Pour m'appaiser & pour me satisfaire :

C'est qu'il vous faut ici , sans délai ni refus ,

Sinon dites votre *in manus* ,

Epouser Catherine , elle est bien Demoiselle.

Si Dieu ne l'a pas faite aussi riche que vous ,

Pour le moins elle est jeune , & vous la trouvez belle ;

S'exposer à souffrir une mort très-cruelle ,

Et cela seulement pour avoir refusé

De prendre à femme une fille qu'on aime ,

Ce seroit à mon sens être mal avisé.

Aussi dans ce péril extrême ,

Richard fut habile homme , & ne balança pas

LE ROSSIGNOL. 247

Entre la fille & le trépas.

Sa maîtresse avoit des appas ;

Il venoit de goûter la nuit entre ses bras

Le plus doux plaisir de la vie ,

Il n'avoit pas apparemment envie

D'en partir si brusquement.

Or pendant que notre amant

Songe à se faire époux pour se tirer d'affaire ,

Cataut se réveillant à la voix de son pere ,

Lâcha le rossignol dessus sa bonne foi ;

Et tirant doucement le bout du drap sur foi ,

Cacha les trois quarts de ses charmes.

Le notaire arrivé mit fin à leurs alarmes ,

On écrivit , & l'on signa.

Ainsi se fit le mariage ,

Et puis jusqu'à midi chacun les laissa là.

Le pere en les quittant , leur dit , prenez courage ;

Enfans , le rossignol est maintenant en cage ,

Il peut chanter tant qu'il voudra.

F I N.

TABLE

DES CONTES CONTENUS

Dans le second Tome.

L Es Oyes de Frere Philippe. page 1	Le Pseautier. 138
Richard Minurolo. 7	Le Roi Candaule , & le Maître en Droit. 143
Les Cordeliers de Catalogne. 16	Le Diable en Enfer. 156
Le Berceau. 25	La Jument du Compere Pierre. 163
L'Oraison de S. Julien. 32	Les Lunettes. 170
Le Villageois qui cherche son Veau. 45	Le Cuvier. 177
L'Anneau d'Hans Carvel. 46	La chose impossible. 180
L'Hermite. 48	Le Tableau. 183
Mazet de Lamporechio. 55	Le Bast. 192
La Mandragore. 63	Le Faiseur d'Oreilles , & le Raccommodeur de Moulés. 193
Les Remois. 75	Le fleuve Scamandre. 200
La Courtisane Amoureuse. 82	La Confidente sans le sçavoir , ou le Stratagème. 205
Nicaise. 93	Le Remede. 212
Comment l'esprit vient aux filles. 103	Les Aveux indiscrets. 216
L'Abbesse malade. 107	Le Contrat. 220
Les Troqueurs. 111	Les qui-pro-quo. 224
Le Cas de conscience. 117	La Couturière , 232
Le Diable de Papefiguierre. 123	Le Gascon. 233
Feronde ou le Purgatoire. 130	La Cruche. 234
	Promettre est un , & tenir est un autre. 236
	Le Rossignol. 238

F I N.



U S

138

& le

143

156

pere

163

170

177

180

183

192

, &

de

193

200

fça-

agê-

205

212

216

220

224

232

233

234

re-

236

238